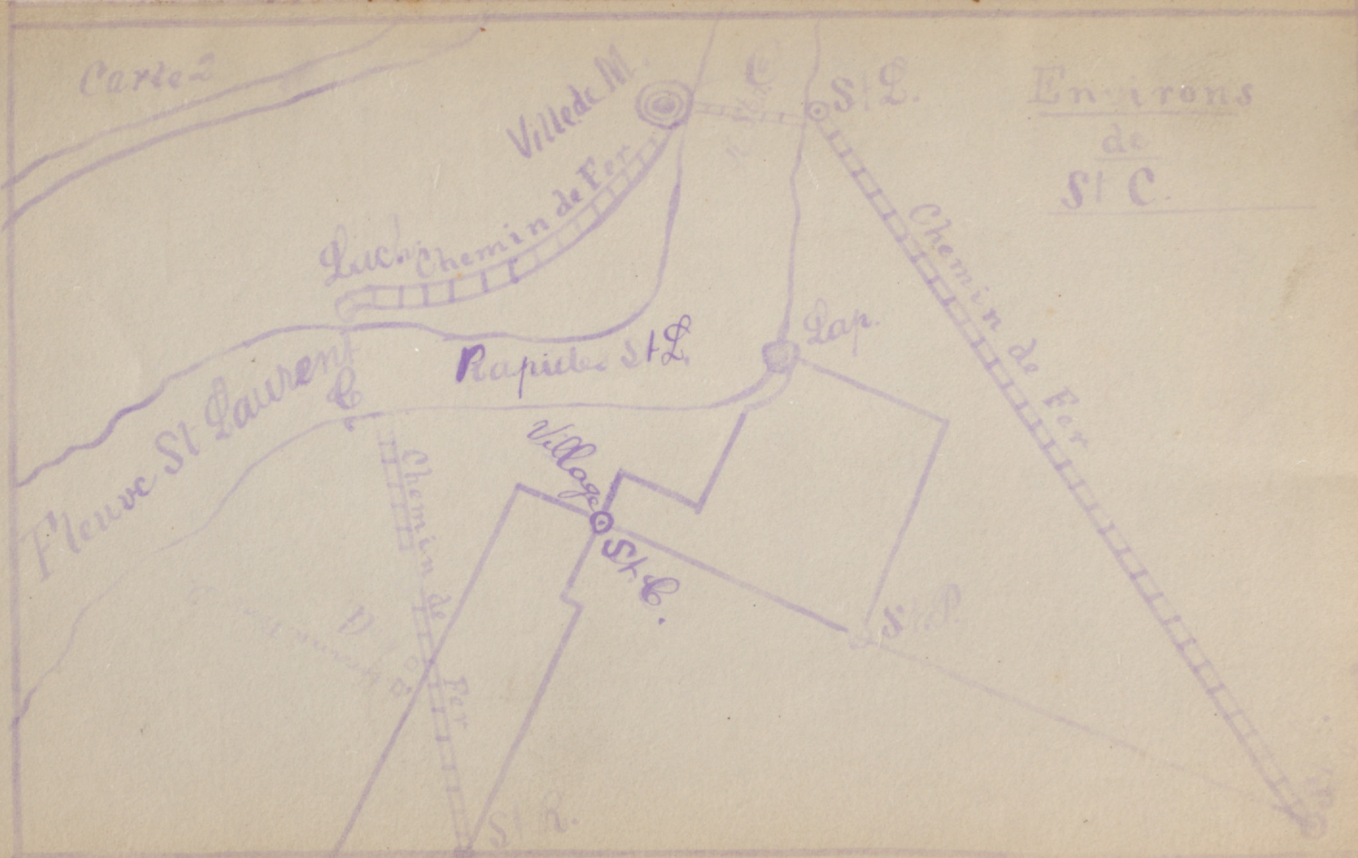
By Paul Zotique
Hebert, M.D.

La carte N°1 ci-jointe représente le village St Constant, N°2 est un aperçu des environs de ce village. La carte des Etats Unis, qui est placée à la fin de ce manuscrit, sert à indiquer le chemin que j'ai parcouru dans mon voyage de l'ouest. Avec un peu d'attention on pourra y voir une ligne rouge qui indique l'aller, la distance parcourue en diligence étant en encre violette. Le retour est indiqué par une ligne d'encre bleue.



Carte I
Village
St C.
Atelier
Rivière St. P.
Pont d'Ecole
Maison d'Ecole
Place de l'Eglise
Eglise
Monument
Chemin
Rivière St P.
Forge
Rocher


Environs
de
St C.
Carte 2
Ville de M.
St L.
Chemin de Fer
Chemin de Fer
Lac
Lap.
Rapides St L.
Fleuve St Laurent
Village
St C.
Chemin de Fer
St R.

Map is village of
St Constant, near
Montreal

Docteur en Médecine; Maître en Chirurgie; Licencié du "Royal College of Physicians" de Londres; Agrégé de la "British Gynaecological Society" de Londres; Membre de la "British Medical Association"; Membre de la "Washington Medical Society" de l'Etat de New York; Membre de l'Union Medical Society" de l'Etat de New York; Médecin attitré des Sociétés françaises et allemandes de Londres, et enrégistré légalement en Angleterre, selon les lois médicales de l'Etat.

Auteur de plusieurs articles de Médecine, de voyages, &c &c.

Introduction

La découverte de
l'Amérique, en 1492, par
Christophe Colomb, dével
un désir ardent d'aventur
qui lança un grand nom
de gens ambitieux et entrepre
nants à la recherche de nou
velles découvertes et fut le
signal d'un élan d'émigra
tion général, jusqu'alors in
connu dans l'histoire des
nations. L'Espagne, la Fran
la Hollande, l'Angleterre de
vaient tour à tour se dispute
les différentes parties de ce
nouveau monde.
La France ne fit pas
en arrière dans ses efforts

de colonisation et fut la première qui établit une colonie permanente dans l'Amérique du Nord, laquelle fut organisée, en 1604, sous le règne d'Henri IV, par un célèbre officier de marine nommé Samuel Champlain et un Mr de Monts, sous une charte qui leur défendait d'y transporter aucun criminel, prisonnier ou condamné, comme on avait essayé de faire auparavant, mais avec des résultats déplorables. Cette petite colonie, particulièrement composée de Normands et de Bretons, se fixa à un endroit qu'il nommèrent Port Royal, qui porte aujourd'hui le nom d'Annapolis et les

pays environnant fut appelé Acadie.

Plus tard, on trouve dans l'histoire de ce pays, que les premiers colons, qui y vécurent du produit de leurs terres, furent les Hébert (1) et les Couillard et que le premier mariage chrétien, qui y fut célébré et enrégistré, fut contracté par un Mr Guillemette et une demoiselle Hébert (1).

Les premiers colons de l'Acadie en furent, cependant, chassés par les Virginiens et, en 1621, des colons anglais s'établirent à la même place qu'ils renommèrent Nouvelle Ecosse. Néanmoins, ils furent bientôt obligés d'abandonner le lieu et la

(1) nom de l'auteur.

contrée fut cédée à la France
en 1667, par le traité de Breda
mais récédée à l'Angleterre,
en 1713, par le traité d'Utrecht.
Ces deux cessions se firent
sous le règne de Louis XIV.
Après cela, les Français
furent expulsés du pays. On
les embarqua sur un bateau
qui côtoya la rive est de
l'Amérique du Nord, en y
disséminant les malheureux
colons à différentes distances
le long de la côte jusque
dans le golfe du Mexique,
afin qu'ils ne puissent pas
se rassembler.
Le traitement qu'ils en
durèrent forma le sujet de
l'immortel poëme de Long-
fellow, qu'il intitula "Evang

livre" et dont je recommande la lecture pour concevoir une bonne idée du sujet.

Cependant, malgré toutes ces précautions des Anglais, plusieurs des exilés se retrouvèrent et formèrent une petite colonie, près de la frontière des Etats Unis, à laquelle ils donnèrent le nom de petite Acadie, en commémoration de leur ancienne colonie et ils reçurent, des colons voisins le surnom d'Acadiens qui fut, plus tard, corrompu en Cayen, lequel se retrouve aujourd'hui dans certains endroits, comme nom patronymique, aussi bien que comme surnom.

Première Partie

Chapitre I

Mon père est un descendant de ces Acadiens ou Cayens, surnom qu'il porta dans sa jeunesse pendant qu'il demeurait dans la petite Acadie, mais qui se perdit quand, après avoir terminé son apprentissage, il quitta son lieu de naissance pour aller chercher fortune ailleurs.

Mon grand père, Paul Hébert, était d'origine normande et avait épousé une demoiselle Catherine Robert, je pense d'origine écossaise. Sa famille se composait de huit enfants, dont six

garçons: Paul, Narcisse,
Moïse, Olivier, Edmond, Camille
et deux filles: Aurélie et Marie
qui furent mariées, la pre-
mière, à un cultivateur du
nom de Jos St Jean, et l'autre, à
un forgeron nommé Girouard.
La famille se répandit dans
différentes parties des États-
Unis.

Mon père, Paul Hébert
était l'aîné. Il naquit à St Philippe
dans la nuit du 14 au 15 Octobre
1822, il fit son apprentissage
de forgeron avec un Mr J
de St Philippe, à quelques
milles de la petite Acadie,
après quoi, il s'engagea à
un Mr Gibeau qui demeurait
à une dizaine de milles
du lieu de son apprentis-
sage aux confins de la

sidore,

onstant

Joseph Doré

Laprairie

marque

phénomènes dont je ne me
rappelle pas bien la nature
Il a sculpté sa propre statue
qu'il plaça sur le toit de son
atelier et fit une voiture
d'hiver toute en fer, sans
y faire entrer une particule
de bois, ainsi qu'une pipe
mystérieuse en argent qui
se défaisait en, je crois, vingt
morceaux. Sa réputation
était répandue dans tout
le pays et certains mécani-
ciens de la ville, s'étant
trouvés embarrassés sur
la manière d'adapter, à
une horloge d'édifice pu-
blic, un appareil qui pût
faire mouvoir une com-
binaison de statues en
…, tenant des marteaux

dans leurs mains, pour
annoncer les heures et
certaines fractions d'heure
en frappant sur des clo-
ches, eurent recours à s..
génie et il fit grand hon-
neur à la confiance qu'o..
avait placée en lui, en
s'acquittant de sa tâche
à la satisfaction et à l'ad-
miration de tout le monde.
Il vécut toujours dans
l'aisance, mais n'accu-
mula jamais de grande
fortune, par le fait qu'il
employait beaucoup de
temps et dépensait beau-
coup d'argent dans des
entreprises d'expérimenta-
tion qu'il ne pratiquait,
souvent, ne pas goût

sans aucune anticipation de gain. Néanmoins, il mit ses deux fils, F
et J , en position de bien vivre avec un peu d'industrie.
F se créa bientôt une position brillante dans la société et ses fils, s'étant établis à la ville, s'attirèrent ~~bientôt~~ une estime qui leur assura une place de confiance lucrative dans une banque florissante.
J , d'un caractère plus humble et mû par des sentiments plus religieux qu'orgueilleux, se fit cultivateur, mais ne s'éleva pas moins, dans son cercle social, au-dessus de ceux qui l'entouraient.

Il était scrupuleusement
honnête et tous ceux qui
le connaissaient l'hono-
raient pour sa haute
probité et son jugement
droit, ce qui faisait qu'on
recherchait ses conseils et
qu'il était souvent appelé
à ajuster des différends qui
s'élevaient parmi ses voisins.
Il était doué de beaucoup
de persévérance et avait
conservé purs ses senti-
ments français, de sorte
qu'il protesta hautement
contre les empiètements
des Anglais qui ont sou-
vent amené des contentions
sérieuses qui ne man-
quèrent pas de se dévelop-
per en guerre ouverte.

C'est alors qu'il fut choisi capitaine pour commander ses concitoyens et, comme indice de son grade, il avait dans la suite, fait planter un mai devant sa porte qui ne laissa pas de lui coûter une annuité assez considérable par les visites annuelles qu'il lui occasionnait; mais il aimait à s'acquitter du devoir que sa distinction lui imposait.

Il avait épousé une demoiselle Marguerite Poissant qu'il ne tarda pas à inspirer de ses sentiments de moralité et de religion, et pendant tout le cours de leur longue et heureuse vie on a vu [illegible] plutôt dans

leur maison, oublié le dîner
que la prière du soir en
commun.

De leur mariage
naquirent huit enfants
dont quatre fils: Joseph, Eu-
sèbe, Théophile et Maxime et
quatre filles: J[illegible] Delphine
née et baptisée le 23 Octobre 1829 à St Constant
Philomène et Marguerite.

Joseph se fit marchand
Eusèbe et Théophile restèrent
cultivateurs et Maxime [illegible]
prit du goût d'aventure
et alla à la recherche de [illegible]
dans les mines de la Cali-
fornie.

Le choix de mon père
tomba sur Delphine, tandis
que J[illegible] et Philomène épou-
sèrent des cultivateurs. [illegible]
furent mariées à trois [illegible] Hébert

qui, cependant, n'étaient pas parents entre eux, quoique, sans doute, de la même souche de la vieille Acadie. Marguerite, la plus jeune, fut longtemps courtisée par un Hébert, mais épousa enfin un maître intelligence du nom de Léger surnommé Parisien.

Ma grand'mère mourut à l'âge de 82 ans, peu de temps avant mon admission à l'étude de la Médecine et mon grand père ne put se consoler de sa perte. Il avait tellement infusé ses notions, ses idées, ses principes dans cette âme si douce, si tendre, si docile qu'il avait fait de son âme, de son intelligence, aussi bien que de son corps,

une partie de lui-même et il ne voulait plus vivre sans elle. Le monde lui sembla s'obscurcir quand il vit qu'elle avait disparu de ses cotés.

Mon grand père m'aimait tendrement; il avait pour moi, une prédilection particulière et, quand il apprit que j'avais choisi d'étudier la Médecine, il exprima une grande joie, la seule, peut-être, qu'il ait manifestée après la mort de sa compagne et il s'écria je voudrais n'avoir de plus grande inquiétude que celle de la certitude de son succès. Que Dieu le benisse! cher enfant.

Quelque temps après, ayant entendu dire qu'on avait enlevé des cadavres dans le cimetière de sa paroisse, il parla de cet incident avec un peu d'alarme et, comme il sentait sa fin approcher, il recommanda à mon oncle Théophile, son troisième fils, avec qui il termina ses jours, de me dire d'aller chercher son corps aussitôt après sa mort, avant même qu'il fût porté en terre; car, dit-il, si je dois être volé, je préfère que ce soit Zotique qui ait le profit de me disséquer plutôt qu'un autre.

Il mourut peu de temps après, à l'âge de 84 ans, universellement regretté, [illegible]

conservé presque toute la vigueur de son intelligence jusqu'à la fin

Toutes ses recommandations furent profondément gravées dans le cœur de ses enfants et regardées avec un respect de vénération. Elles furent exécutées avec un scrupule religieux, à l'exception de celle de ne le faire disséquer. Sa mémoire nous était trop chère à tous pour ne pas révérer ses cendres avec le respect et toute la dignité dus aux restes d'un saint et d'un grand homme.

La maison de Mirabeau fit d'abord partie de sa pa[illegible] constant, mais plus

tard, elle en fut séparée pour l'annexer à celle de St-Isidore et la ligne qui la séparait de la propriété de mon grand père, avait fait aussi partie de la ligne qui divisait les deux paroisses. Un chemin de fer passait ~~aussi~~ à l'est des deux maisons et faisait une station au grand chemin. De cette station, en allant vers le nord, le chemin de fer traversait une grande forêt, appelée communément le Bois des Sauvages, et se prolongeait jusqu'à un village indien, appelé Caughnawaga, qui se trouve situé sur la rive droite du grand fleuve St Laurent. Cette forêt recevait ce nom de

qu'elle avait été réservée
aux Sauvages par le gou-
vernement, pour leur
usage commun, sans
aucun droit d'en dispo[ser]
On y allait au sucre d'érable
le printemps, aux fruits
l'été et au bois l'hiver. Les
Sauvages étaient pour la
plupart des restes de la
tribu des Iroquois.

La terre de mon
grand père aboutissait
au nord, au bois des Sau-
vages, étant bornée, au
[...]s, par la propriété de Mr
[...]ibeau. Le grand chemin
s'avançait au sud ouest,
vers le village de St-Isidore
situé à quatre ou cinq milles
[d]e chez mon grand père,

et au nord est, formait le rang St Régis qui se terminait à la propriété de Mr ibeau et faisait partie de la paroisse St Constant, laquelle devint, plus tard, la résidence de mon père.

2e

Chapitre III

Pendant son enga-
gement chez Mr Gibeau,
père eut naturellement
fréquentes occasions de
ma mère, alors, très jeune.
Elle était brune et de moy-
enne grandeur; elle avai
les yeux noirs ou d'un
brun foncé, les cheveux
noirs, la figure arrondie
et pleine, avec une tenda-
ce à s'allonger. Ses formes
se dessinaient avec une
rondeur abondante. Sa
taille, un peu épaisse,
portait une jupe d'étoff
en laine bleue à la mo
des paysannes du lieu; un
petit corsage à basque e
à longues manches étroites.

fait d'étoffe plus légère que la jupe, revêtait le haut de son corps et dispersait en quelque sorte ses formes naturelles, tandis qu'un tablier en toile écrue, atta-ché autour de sa taille, lui servait de protection pour la jupe. Toutes ces étoffes étaient de fabrication domes-tique. Quand elle sortait, elle se couvrait la tête d'une sorte de capeline d'indienne, alors à la mode, qui se prolongeait en avant pour protéger la figure contre le soleil. Cette coiffure pouvait se laver, étant faite de telle manière qu'on pouvait insérer des cartons ou des ba-leines pour la tenir en forme

autour de la figure; au bas, elle était pourvue d'une collerette qui retombait sur le dos et les épaules pour garantir le cou. Elle portait aussi, quelquefois, pour se couvrir les mains et particulièrement pour jardiner, ou sortir une espèce de gants tricotés, à manchettes longues, sans bouts de doigts, qu'on appelait "menottes" et qui laissaient le bout des doigts nus et libres. Ses jambes étaient revêtues de gros bas de laine bleue ou grise, tricotés à la main et ses chaussures consistaient en mocassins de cuir de bœuf rouge, faits à la manière des sauvages.

Le costume de la semai
e était remplacé le dimanche
ar une robe d'indienne pâle
es chaussures françaises, un
etit chapeau en paille orné
d'un ou deux rubans et,
uelquefois, un fichu autour
u cou.

Cet humble habillement
tait loin de laisser entrevoir
s richesses inestimables du
œur qui battait au-dedans
ichesses morales auxquelles
la somptuosité des palais n'au
ait pu rien ajouter, mais
u'elle aurait peut-être altéré
ou pervertie, richesses de pur
dévouement, de désintéressement
sans réserve, qui ne peut
atteindre son développement
complet que chez une mère

et, plus particulièrement encore, chez une mère pauvre; joints à cela, la probité intacte et le sentiment religieux que lui avaient inspirés ses parents; mais, si sa bonté de cœur et sa moralité n'étaient pas bien apparentes à un âge si tendre, ses charmes personnels ne manquaient pas de l'être.

Mon père avait eu plus d'expérience de la vie, il avait déjà été soumis à bien des vicissitudes et, peut-être, des injustices. Dès son bas âge, étant l'aîné d'une grosse famille que les malheurs politiques de ses ancêtres avaient laissée sans ressources, il dut

aller en service pour aider
à élever les autres enfants
et, étant éloigné du toit
paternel, qu'il ne visitait
que quand ses maîtres le
lui permettaient, il reçut
conséquemment moins
d'affection, tout en étant
taxé de plus de devoirs et de
responsabilité envers ses
frères et ses sœurs, qui le
regardaient comme un
protecteur accessoire à leur
mère, sans penser lui devoir
beaucoup de reconnaissance
en retour. Néanmoins, il
apporta assidûment son
petit salaire à la maison,
laissant à sa mère le soin
d'en disposer à son gré jus-
qu'au moment où il entra

chez Mr Gibeau, mais le salaire de l'année qu'il y passa fut disposé, en commun, avec les 7 ou 800 francs de dot que ma mère devait lui apporter, à s'établir à son compte en se mariant.

Pendant les premiers mois qu'il demeura le voisin de ma mère, il la remarqua bien des fois parmi d'autres jeunes filles de son âge, il avait déjà commencé à apprécier la plus grande élégance des chaussures françaises qu'il portait, maintenant, presque continuellement, de préférence aux mocassins sauvages et donnait plus d'attention à sa toilette en général. Souvent

même le dimanche, il trouvait raison de manquer l'heure du convoi de bœufs qui conduisait la famille de Mr Gibeau à l'église de St Constant, pour se diriger à pied vers celle de St Isidore et, quand il rencontrait cette petite Delphine, aux yeux noirs aux joues saignantes, au sourire enfantin, marchant malaisément dans ses chaussures françaises inaccoutumées, il sentait son cœur palpiter et s'arrêtait involontairement pour l'observer, ne la quittant des yeux que quand le tintement de la cloche l'avait fait disparaître de la foule pour entrer dans l'église. Pendant le service

divin, il était souvent distrait et, au sortir de l'église il savait le lieu d'où la voiture, qui la ramènerait à la maison, devait partir. Il prenait de l'avance, en se dirigeant vers la route par où elle allait passer avec la famille, mais, quand la voiture l'avait devancé, il hâtait le pas pour la suivre et, quelquefois, courait quand on semblait l'avoir perdu de vue par delà le côteau. Il passait ordinairement à la maison de mon grand père vers le temps où l'on achevait de dételer; il s'approchait de la voiture comme pour en examiner le ferrage et regardait les

pieds du cheval qu'il avait
souvent à ferrer lui-même,
puis il flattait l'animal, comme
pour s'en faire un ami, et quan
le petit Maxime, alors en bas
âge, se trouvait alentour, ti-
rant sur les traits du harnai
pour tâcher de renverser le
cheval ou sautillant dans
la calèche pour se faire balan
cer, mon père s'avançait vers
lui pour lui donner des
bonbons qu'il avait achetés
au village et dont il lui
remplissait les mains, comme
s'il eut pensé que quelqu'un
dût partager avec lui. En-
suite, il jetait quelques re-
gards furtifs vers la porte
et les fenêtres de la maison
et s'en allait lentement

chez son patron ne cessant
de ~~jeter ses~~ regarder en arrière
que quand les arbres envi-
ronnants avaient dérobé sa
maison à sa vue. Il rentrait
à sa chambre tout pensif
ou bien, cherchant plus de
solitude, allait se renfermer
dans sa boutique qui était
déserte ce jour-là, essayant
parmi ses outils, en promenant
ses regards sur les murs n
cis par la fumée, à analyse
le changement mystérieux
qui s'opérait en lui. Alors
il résolut d'entrer en conn
sance plus ouverte avec cette
enfant qui faisait le sujet
de ses rêves. Il la rencontra
bientôt, il lui parla d'abo
de choses et d'autres plus o

moins intéressantes, comme du beau temps, de la pluie, des chevaux, des voitures, etc, elle répondit par quelques informations sur les vaches, le lait, la crême, les écheveaux de laine et le broyage du lin. Ils en vinrent bientôt à parler de la messe et à comparer le chant des deux églises qu'il fréquentait alternativement. Il aimait mieux la musique de St-Isidore. Il finit enfin par lui déclarer sa passion. Elle en rougit et ne répondit qu'en fixant ses regards vers la terre et soudain, elle eut l'air de se ressouvenir qu'on aurait peut-être besoin d'elle à la maison, elle

était pressée maintenant et fit un mouvement pour partir, mais il la retint par le petit doigt à la longueur de son bras, la priant de retarder quelques instants; cependant elle s'échappa en disant "Au revoir".

Elle courut vers la maison, pensant à ce que le jeune forgeron du voisin venait de lui dire. Elle avait bien remarqué ses attentions et regards auparavant, mais elle ne pensait pas que cela pourrait aller si loin; néanmoins, elle ne l'avait jamais trouvé autant à son goût que ce jour-là; il avait de beaux yeux bleus, elle qui n'en avait que

des noirs, il avait des cheveux blonds ou bruns un peu bouclés, une petite moustache plus blonde encore. Tous les traits de sa figure étaient brillants, ses yeux vifs, son nez assez long et droit, son front large et découvert. Il était grand et savait bien travailler et gagnait tant d'argent pour Mr Gibeau qui ne lui donnait que de maigres gages. Elle jeta un long soupir quand tout à coup, elle aperçut Paul

. Qu'as-tu donc, lui demanda celle-ci ? Comme tu as la figure rouge, aujourd'hui ! Delphine baissa les yeux pour toute réponse. Elle fut amené devant

son père et sa mère et leur
conta tout. Le dimanche sui-
vant, le jeune forgeron était
admis en visite chez le
capitaine Doré et les
fiançailles s'y faisaient.
Il ne lui fit pas longtemps
sa cour. Il chercha dans
son esprit un lieu pour
s'établir et résolut bientôt
de se fixer au village St
Constant. Il en vint enfin
aux demandes qui furent
agréées, et, le 11 Août 1845,
il conduisait sa fiancée à
l'autel pour en faire son
épouse. Mon père avait
alors 22 ans, ma mère
ne devait compléter sa
~~quin~~seizième année que le
23 Octobre suivant.

Chapitre IV

Ils allèrent s'établir au village que mon père avait déjà choisi pour sa demeure et, après avoir été à loyer pendant deux ans, il fit l'achat d'un emplacement sur lequel il bâtit une maison ~~et~~ une boutique de ses propres mains, ayant, de plus, pour jardin un bon morceau de terre que tous deux cultivèrent ensemble dans la suite; mais, plus tard, quand les années eurent vieilli la maison, il en construisit une autre tout près, ainsi qu'une écurie et une remise, réservant la vieille résidence pour sa boutique.

Cette nouvelle maison offrait plus d'accommodation que l'autre. Elle avait trois portes dont l'une, celle de devant, ne s'ouvrait qu'à des occasions assez rares. Le devant de la maison était orné d'une galerie entourée d'un parterre, où l'on voyait souvent des amis se rassembler pour fumer leur pipe en parlant de chevaux, de politique ou de pêche au dard, selon ce qui leur était suggéré par l'occasion.

La rue principale du village passait devant la porte dans la direction du nord-est au sud-ouest. La maison se trouvait située sur le coté nord-ouest de

la rue et, conséquemment, faisait face au sud-est. La boutique était au nord-est de la maison et l'entrée de la cour qui passait par l'écurie et conduisait à la remise et au jardin, au sud-ouest. Sur le côté opposé de la rue, en face de la maison, se trouvait une jolie petite prairie qui faisait partie de l'emplacement du presbytère et autour de laquelle était bâti le village qui se composait, tout au plus, de 25 à 30 maisons, y compris l'église, le presbytère et la maison d'école, de sorte que le village consistait en 4 rues faisant

le tour de la prairie, l'un
au nord-ouest, qui était le
grand chemin appelé chem-
de St Pierre, sur lequel la
maison de mon père était
située, ainsi que le plus
grand nombre des maisons
du village, et qui se conti-
nuait, au nord-est, dans
la direction de Laprairie et
au sud-ouest jusqu'à St
Remi qui se trouvait la
station de chemin de fer
voisine de celle de St
Isidore, en allant vers le
sud. Deux rues perpendi-
culaires à la précédente pa-
ssaient de chaque côté de la
prairie; l'une, au nord-est,
appelée la rue des Picorons
l'autre, au sud-ouest,

- 48 -

nommait quelquefois la rue du Dr D . Ces deux rues étaient jointes au sud-est de la prairie par une quatrième rue, appelée rue de l'Eglise, qui passait entre le presbytère, au nord-ouest et l'église et le cimetière au sud-est. De la rue de l'Eglise, procédait, dans la direction du sud-est, un chemin, appelé la montée de la T , qui traversait un pont érigé sur un petit ruisseau appelé la rivière St P . Ce ruisseau venait du sud-ouest et passait au sud-est du village, faisant un détour par derrière l'église et le cimetière, pour, ensuite,

se diriger vers le nord-oues
tout le long du coté nor
est du cimetière, isolant
la maison d'école du res
du village, en se recourb
vers le nord-est, près du
coin des rues de l'Eglis
et des S , où un seco
pont avait été construi
pour l'usage de l'école.
De là, le ruisseau s'avan
çait, par un cours tor
tueux, pour s'unir à un
autre ruisseau et se dé
charger ensuite, dans le
grand fleuve St Lauren
à quatre milles du villag
A l'extrémité nord-est du
village, un peu plus loin
que la rue des S
on traçait un chemin

se dirigeant vers le nord-ouest, appelé la montée de St Regis, qui conduisait au rang du même nom et dont la continuation menait au bord de la grande rivière (fleuve St Laurent) en face de Caughnawaga. Le village de Constant est à peu près à 12 milles de la ville de

Le climat du pays est très rigoureux mais d'une grande salubrité, l'atmosphère est pure, le ciel clair et serein. Les brouillards y sont inconnus. L'hiver dure à peu près 5 mois, c'est-à-dire, depuis le mois de Novembre jusqu'en Avril. Pendant [illegible]

la terre gèle plusieurs pieds de profondeur, les ruisseaux se couvrent d'un pont de glace épaisse, la neige s'amoncelle en bancs énormes qui atteignent souvent, à la hauteur du sommet des maisons dans les bois, il en tombe en moyenne, de 4 à 5 pieds. Cette circonstance n'est pas un inconvénient sans avantage, car elle fournit de nombreux moyens d'amusement, aussi bien que de grandes facilités de transport et de voyage et, tous les jours, on voit s'organiser des partis de raquettes, de traîneaux ou de patins, qui tous

les récréations très à la mode en ce pays, pour les personnes des deux sexes.

La fonte des neiges produit des inondations générales. C'est un spectacle prodigieux que d'observer les phénomènes qui s'opèrent au temps de la débâcle du grand fleuve St Laurent, au dégel du printemps, principalement devant la ville de Montreal, au pied des rapides furieux qui longent la côte sud de l'île de Montréal à l'est de Caughnawaga, où le torrent précipité entraîne dans sa course des glaçons innombrables avec l'impétuosité d'une cataracte, les refoulant les uns

sur les autres et les entassant en monceaux jusqu'à la hauteur de 20 à 30 pieds au-dessus de la surface de l'eau au point d'obstruer le cours du fleuve, surtout à l'endroit où se trouve une petite île qu'on a nommée Ste Hélène, située au milieu du fleuve, un peu plus bas que la ville.

Chapitre V

Le 15 Mars 1847, dix-neuf mois après le mariage de mon père et de ma mère, pendant qu'ils étaient encore à loyer, ma mère donna le jour à une fille qu'ils nommèrent Ernestine, et le 25 Mai 1849, je recevais le jour dans la nouvelle maison. On m'appela Paul Zotique. Le dernier de ces noms est dérivé du mot grec Zotikos qui signifie florissant, vital, qui donne ou préserve la vie, et se trouve bien en harmonie avec la profession que j'ai choisie.

Les deux enfants qui me suivirent naquirent aussi dans le mois de Mai, la première

élina le 17 Mai 1851 et l'autre
Eliza, le 13 Mai 1853. La suivante
Angelina vit le jour le ~~18~~ 22 Novembre 1855.
Béléa, le 5 ~~en~~ Août 1858 ensuite vinrent
14 Juin 1860 Grazielle morte jeune 19 Juillet 1866 15 Mars 1868
~~Dina~~, Adelard, Dina & Grazielle, Ida et Joseph
Grazilla II en 1871 morte jeune
Tous sont, à l'heure qu'il est, vivants et en bonne santé à l'exception de Dina, qui mourut à l'âge de 17 mois.

De tous les enfants de la famille, celle qui a montré le plus d'activité physique dans son bas âge, est Ida qui commença à marcher à l'âge de 9 mois. Je suis, peut-être, le plus délicat mais ne fus jamais maladif. Tous ont les yeux bleus et les cheveux blonds ou bruns comme mon père excepté Béléa et Joseph qui

tout blancs et ont des yeux [illegible]
[illegible] cheveux noirs de ma [illegible]
[illegible] sont très très grands [illegible]
[illegible]
[illegible] être [illegible] caractère
[illegible] entêtée, ce qui [illegible]
[illegible] l'enfant [illegible]
[illegible] accordée ordinaire [illegible]
[illegible] premier [illegible]
[illegible] fouillent [illegible]
[illegible] ce qui elle 22 [illegible]
[illegible] plusieurs des au-
tres enfants de la famil-
le avant elle et qu'elle n'a
pas rencontré le succès
[illegible] jusqu'ici tous
les autres. Elle ne fit ja-
mais de grands progrès
dans son instruction, bien
qu'elle obtint un diplôme
d'enseignement. Elle préf

les arts aux sciences, mais elle manque de pratique dans ses actions; cependant, elle a beaucoup d'adresse dans la couture, mais elle a trop d'amour-propre et de présomption pour s'y appliquer et elle préfère enseigner mal que de bien coudre. Elle n'est pas mariée.

Quant à mon caractère, je devrai laisser au lecteur le soin d'en juger après avoir lu ce qui va suivre des événements de ma vie.

Célina est très pratique; elle n'eut jamais goût pour l'étude et son instruction [illegible]

savoir lire et écrire, mais
elle est très adroite dans les
modes, aussi bien dans les
chapeaux que dans les robes.
Elle a beaucoup de persévé-
rance et d'application et
s'est créé elle-même une
bonne position par son
industrie. Elle n'est pas
mariée, non plus, mais
elle est bien établie.

E. a un caractère
fier, hautain, des anticipa-
tions indécises et elle fait
des chateaux en Espagne
qu'elle ne pourra jamais
réaliser, mais elle possède
un esprit de raffinement
délicat, des aspirations élevées
elle a fait preuve de beaucoup
de talent à l'école et a obtenu

un diplôme d'enseignement avec honneur et distinction. Elle est mariée à un importateur et commerçant de fruits nommé B[illegible] homme très actif et industrieux. [illegible] est douée d'une sensibilité extrême, elle est très affectueuse et a tous les sentiments d'une mère tendre et dévouée. A mon départ d'Amérique elle avait eu deux enfants un fils et une fille, qu'elle eut la douleur inexprimable de perdre. Depuis mon arrivée en Europe, elle est devenue mère une troisième fois, et le portrait ci-joint est celui de la petite fille qu'elle a mise au monde qu'elle m'envoya [illegible]. Elle dit qu'elle

[illegible] survivrait pas à la perte
de cette enfant, si Dieu la lui
enlevait. Elle réside main-
tenant à San Francisco,
Californie. Ils sont allés y
demeurer parce que son
mari y trouve une plus
grande sphère d'action pour
son commerce.

On [illegible] a le caractère
le plus doux de la famille, elle
est naïve et agit un peu
sans réflexion, ainsi qu'on
pourra le voir par l'anecdote
que je raconterai ici à son
sujet, mais elle ne manque
pas d'intelligence. Elle a
aussi obtenu son diplôme d'
enseignement avec beau-
coup de succès, et [illegible]
[illegible]

moment où elle se maria
comme tous les autres enfan
de la famille, elle avait
beaucoup de confiance en
moi et, avant de se décid
à se marier, elle m'écrivi
pour me demander conseil
Je lui répondis en l'exhortant
à bien songer à ce qu'elle
allait faire, à bien peser
toutes les circonstances p
l'avenir comme pour le pré-
sent et je lui donnai des
avis et lui fis certaines
recommandations pour
diriger son choix plutôt
que de lui suggérer le mien
car je n'avais encore jamais
vu son fiancé; mais j'ajoutai
que, de ce que j'en pouvais
savoir, par ce qu'elle me disait A

le lui, dans sa lettre, j'avais
eu lieu de croire que c'était
un bon parti pour elle. A la
réception de ma lettre, elle
avait encore un mois à faire
pour finir son terme d'en-
gagement, avant les vacances,
mais elle fit ses malles le
même jour et le lendemain,
à midi, elle arrivait chez
mes parents, avec tous ses
effets. Ma mère, toute surprise
lui demanda ce qu'elle venait
faire. Je m'en viens me
marier, dit elle, comme si
la chose eut dû lui paraître
évidente. Mais tu ne nous
en as encore rien dit, ajouta
ma mère, d'un air étonné.
Ah! mais, répliqua-t-elle, j'ai
écrit à Z et je lui ai tout

dit comme c'était et il m'a répondu qu'il pensait que je ferais bien de me marier, et que cela ne suffit pas ? Est-il possible que cela soit suffisant, Lizzie répondit ma mère, mais qui est à 200 milles de nous, ne peut pas bien connaître les circonstances où tu te trouves ; d'ailleurs, je suis certaine qu'il ne t'a pas dit de quitter ton école de cette manière, puisque tu n'avais plus qu'un mois à faire pour finir ton terme. Ah ! dit-elle je n'ai pas beaucoup pensé à cela et, maintenant que je suis ici, il est trop tard pour retourner, vu que j'ai averti les commissaires de l'école qui n'ont pas objecté à mon départ

mais qui m'ont même félicitée sur mon mariage. En effet, elle ne retourna pas, les préparations furent achevées et elle se maria. Son mari se nomme L

Il a fait un cours d'étude complet et enseignait dans une école au moment de son mariage. Depuis ce temps, ils ont continué à enseigner ensemble et, comme elle peut prendre charge de l'école seule, il en a profité pour suivre un cours de Médecine et, en ce moment, il est sur le point de subir son examen final pour recevoir son diplôme de Docteur en Médecine (1). De leur mariage naquit une petite

(1) Je viens de recevoir une lettre qui m'apprend qu'il est reçu Médecin 22-10-35.

fille dont ils sont tous deux fous d'amour. Ils vivent très heureusement.

Bilé a commencé à l'enseignement à ...

R E et An

enseignaient toutes trois dans la même école avant qu'aucune d'elles ne fut mariée, et ... obtint aussi plus tard ... diplôme d'enseignement ... facilité. Elle a un caractère doux et docile. Elle est encore fille.

Ad a montré beaucoup de talent et fait beaucoup de progrès pendant le temps qu'il est allé à l'école, mais il s'est dégoûté de l'étude et a préféré se faire ouvrier plutôt que d'entreprendre

d'étudier une profession. Il a d'abord, fait un apprentissage de forgeron avec mon père et s'est, ensuite, livré à la mécanique où il a fait preuve de beaucoup d'habileté. Il a un caractère d'entêtement qui, comme homme, ne lui est pas tout à fait désavantageux, en lui donnant la fermeté de détermination et la persévérance nécessaires pour réussir dans ce qu'il entreprend, comme la persistance à négliger ce qui lui déplaît.(1)

I , encore très jeune au temps de mon départ, n'avait pas alors un caractère très développé, mais elle manifest déjà beaucoup d'affecti

(1) La dernière lettre que j'ai reçue de chez nous m'apprend aussi qu'il est marié 22-10-88.

et d'attachement et, même aussi jeune, montrait beaucoup de talent pour la musique. Cependant tous les autres enfants peuvent aussi plus ou moins bien toucher un peu le piano.

J le dernier de la famille semble avoir de bonnes dispositions à l'étude, et on se propose bien encore d'en faire un savant s'il est possible.

Mon père est un homme d'une taille assez grande, ayant 178 centimètres de hauteur. Il est membru et d'une constitution osseuse et sèche. Ses traits sont marqués, son front ridé, sa physionomie expressive. Sa barbe n'est

pas très épaisse, excepté sa moustache qui est assez grosse; ses cheveux sont épars et difficiles à lisser. Il est doué d'une force physique extraordinaire et d'une agilité peu commune, qui l'ont rendu populaire dans les assemblées publiques, telles que les élections, où, par faute de police suffisante, on avait recours à lui pour maintenir la paix et apaiser les bagarres et les querelles ou pour séparer les combattants dans le tumulte de la foule des voteurs et tous se courbaient devant lui. Il était grand amateur de chevaux et j'ai souvent vu des gens [illegible]

qu'ils n'avaient pas pu
dompter, pour les mettre sous
sa tutelle imposante et il
ne manquait jamais de les
rendre maitrisables. De même
quand il se trouvait dans
la paroisse un cheval diffi
cile à ferrer, c'était à lui qu'on
l'amenait. Une de ces circons
tances lui causa la perte d'un
œil. Pendant qu'il ferrait un
de ces animaux furieux ap
partenant à un riche culti
vateur nommé H L
 et qu'il lui enfonçait
un clou dans la corne pour
y retenir le fer tandis que
le cheval se débattait pour
se dégager de ses mains son
marteau dévia de la direction
qu'il lui avait donnée et

frappa la pince du fer qui
était en acier trempé lors-
qu'un petit éclat d'acier
se détacha du marteau et
fut lancé dans son œil
droit qu'il pénétra fort avant.
Il en fut alité pendant
plusieurs semaines et, pen-
dant quelque temps, on crai-
gnit que l'inflammation
ne se propageât à l'autre
œil et qu'il en devînt aveu-
gle; néanmoins, il se réta-
blit peu à peu, mais ne
recouvra jamais la vue de
son œil blessé, bien qu'il
n'en soit pas défiguré.

Il avait une santé ro-
buste; il eut, cependant, une
autre maladie grave. Étant
allé à la ville

affaires, par une journée
orageuse, ses habits furent
traversés par la pluie avant
même qu'il y arrivât. Ne pou-
vant pas changer de linge,
il se hâta de finir ses affai-
res et se rendit le soir au
bateau, tout transi. Après
s'être assis quelques instants
il se sentit glacé et alla se
blottir dans un coin, le dos
tourné vers la chaudière de
l'engin. Il y resta tout le
temps de la traversée qui
dura une heure. Il avait
encore 6 milles de chemin
à faire en voiture et ayant
une lourde charge de fer, il
n'osa pas trop hâter son
cheval. Il arriva tard à la
maison, tout épuisé de froid

et de fatigue. Les soins dili-
gents de ma mère ne pu-
rent pas suffire à l'em-
pêcher de prendre le lit et
il fut atteint d'une attaque
sérieuse de Rhumatisme
aigu qui lui dura trois
semaines. Il se rétablit
bientôt et, aujourd'hui, il
jouit d'une bonne santé
et d'une vigueur qui n'est
pas commune à son âge et
la perte de son œil ne sem-
ble plus lui nuire beau-
coup pour son ouvrage.
Dans son métier, il
possède une habileté rare
qui s'étend de même à tout
ce qui comprend la mécani-
que. Il est doué d'une facul-
té d'observation surprenante

et son imagination féconde jointe à un pouvoir naturel d'analyse et à un esprit de combinaison original, tient beaucoup du génie d'invention et s'applique, chez lui à tous les métiers, de sorte qu'il sait, non-seulement battre le fer et le façonner à son gré, mais il peut aussi faire une voiture dans tous les principes, bâtir une maison en bois ou en pierre dans toutes ses parties, construire un meuble ou faire une chaussure ou un harnais, réparer une pendule ou une montre, travailler la ferblanterie ou se faire peintre &c, &c, toutes choses que je

...ai vu faire de mes yeux
avec succès. Enfin, il n'est
guère d'idée mécanique
qui lui vienne dans la
tête, qu'il ne puisse exécuter
avec facilité, s'il entreprend
de le faire. Son instruction
est très limitée, sachant
à peine lire et écrire et, ce-
pendant, il a une manière
pratique de calculer aussi
...qu'étonnante, car je l'ai
souvent vu résoudre, mentale-
ment, des problèmes de ma-
thématiques, comme des rè-
gles d'intérêt, d'équations à
...ème, de fractions ou de gé-
ométrie, en moins de temps
que certaines personnes mu-
nies des principes d'arith-
métique et d'algèbre et des

[illegible] subtilité et avec un[illegible] qui indique la justesse d'un raisonnement fort en pratique.

Ses principes de moralité sont sévères. Sa croyance est chrétienne, tout en concédant à l'incrédulité et même à la superstition, certains droits de revendication. A l'âge de 30 ans, il ne connaissait pas encore le goût des boissons alcooliques et, après ce temps, bien qu'il en fit usage, il n'en fit jamais d'abus. Il a un tempérament ardent, une nature fougueuse qui le porte à l'enthousiasme et le rend impétueux en présence des obstacles qu'il rencontre. Il est très dévoué à sa famille

[illegible] particulièrement à ceux qui étaient en bas âge, dont je l'ai souvent vu se disputer l'affection et les caresses avec sa mère.

Pendant toute la durée de sa longue et onéreuse carrière, il lutta avec courage et énergie contre les difficultés du sort qui l'avait placé à la tête d'une famille si dispendieuse, par le nombre de filles qui se trouvaient à sa charge, sans lui aider en rien: car, ce n'est que tard dans sa vie qu'elles commencèrent à pourvoir, en partie, à leurs besoins par l'enseignement, quand m[illegible], aussi bien que [illegible]

eut pu réaliser l'impossibilité de faire suffire le produit de son labeur et de son industrie, au soutien d'une famille aussi coûteuse que la sienne, et ma mère a été bien lente à le comprendre et à l'admettre, animée du désir ardent qu'elle avait de garder tous ses enfants avec elle. Les filles elles-mêmes étaient loin de penser cet expédient indispensable, et étaient plutôt disposées à blâmer mon père de ne pas leur donner ce qu'elles désiraient qu'à penser à aller le gagner, ou à lui savoir bon gré des vains efforts qu'il faisait pour se tirer d'embarras. Elles semblaient mendier son approbation de

qu'elles n'en demandaient
pas davantage et ce n'est que
quand il se vit obligé de sacri-
fier sa propriété pour satisfaire
ses créanciers et qu'elles se trou-
vèrent sans asile, qu'elles com-
prirent la nécessité absolue
de se mettre à l'œuvre et de
songer sérieusement à cher-
cher les moyens de pourvoir
à leur subsistance. Il n'essuya
pas cette perte sans s'affliger
profondément, jusqu'au point
même d'en altérer sa santé
pour quelque temps. D'un
autre côté, mon ambition d'é-
tudier la Médecine, bien qu'il
ne lui coûtât rien pour cela
l'avait encore privé de beau-
coup d'assistance qu'il aurait

prenais bien peu, à ce temps
devoir que m'imposait cette
position difficile de mon père
j'avais fait, et je faisais enco
plus qu'aucun des autres en
fants de la famille, et j'en con
cluais qu'il était impossible
qu'on trouvât que je n'en fisse
pas assez. Ce n'est donc qu'a
près que je fus en pratique
quand les plus fortes tempêtes
de ses finances furent apaisé
que je pus lui tendre la mai
Il avait longtemps patienté
dans l'espérance que le ma
riage de ses filles le soulage
rait du lourd fardeau de leur
entretien; mais les plus âgée
ne se marièrent pas et les
plus jeunes grandirent et
réclamèrent leur part d'ar

tion et de dépense et, au temps
il dut sacrifier sa propriété
n'y en avait pas une de maille
encore. Dans le cours de cette lutte
rageuse et constante, il fut sou-
vent sur le point de se découra-
ger, surtout quand il voyait le
peu de cas qu'on faisait du trou-
ble qu'il se donnait; mais, tou-
jours, l'attachement extraordi-
naire qu'il avait pour sa fa-
mille et l'encouragement que lui
donnait de ma mère ranimaient
son zèle et renouvelaient son
ardeur. Un jour, pensant a-
voir trouvé l'occasion de se faire
un petit capital, il s'éloigna de
sa famille, mais il ne put sup-
porter la douleur de cette sé-
paration, la pensée des en-
fants et, surtout des plus jeunes

ne le laissait pas en repos et il
fut obligé de s'en revenir avant
le temps qu'il s'était d'abord pro-
posé de le faire, mais non sans
avoir amélioré sa condition
tout en ayant supporté sa
famille pendant tout le
temps de son absence par
l'argent qu'il y avait envoyé.
Il avait été parti 6 mois.
Plus tard, il put recevoir
plus d'assistance de moi, mes
soeurs s'appliquèrent à l'en-
seignement; vint, ensuite
l'apprentissage d'Ad qui
lui ménagea bien des courses
et des tâches désagréables et sans
profit. Il réside maintenant
à Lap qui est à 6 milles
de St 6 et il est enfin
parvenu à se créer une position

plus indépendante et main-
nant que la plupart des en-
fants peuvent lui aider, il
peut bien se passer de leurs
secours pour vivre.

Ma mère est de moyenne
grandeur, d'un embonpoint
modéré, ayant peu de graisse
ses formes sont arrondies
sa figure est bien proportionnée
étant divisée, à partir de la
naissance des cheveux jusqu'au
bas du menton, en trois lon-
gueurs égales par deux lignes
transversales, imaginaires, pas-
sant, l'une au point qui
unit la racine du nez avec
le front et l'autre immédiate-
ment au dessous du nez, me-
sure considérée comme très
favorable par les auteurs de

[illegible] proportionnés; le contour du portrait de sa figure ressemble à celui d'un œuf dont le petit bout formerait le menton. Ses yeux sont noirs et vifs, son nez est proéminent et long et la ligne de sa bouche droite. Elle a une figure douce une physionomie placide une expression de bonté et de tendresse semble onduler dans ses traits.

Elle a presque toujours joui d'une bonne santé, excepté quand arriva son âge critique, époque où elle fut longtemps sous les soins du médecin, en proie à une langueur qui épuisait sa force vitale et la menaçait d'une mort [illegible] [illegible] [illegible]

près une lutte pénible, elle re-
couvra enfin sa santé.

Elle professe et pratique
la religion catholique dans tous
ses détails, avec une foi iné-
branlable. Elle considère qu'en-
tendre la messe, aller à con-
fesse et communier, de même
que le jeûne, la prière et l'au-
mône, sont une nourriture
plus nécessaire à l'âme que
le pain ne l'est au corps.
Elle se fait un grand devoir
de prier pour les autres; elle
fait des vœux, des neuvaines
des chemins de croix et porte
le scapulaire, &c. Elle fait par-
tie d'une société de Tempéran-
ce, du denier de St Pierre
d'une infinité de sociétés
religieuses pour lesquelles

elle a des prières à faire jour-
nellement et que je ne pourrai
pas plus vous nommer
qu'elle pourrait vous dire
le nom des sociétés médicales
auxquelles j'appartiens. Il ex-
iste, je crois, certaines sociétés
religieuses dont on peut faire
partie sans le savoir et être
sociétaire en règle, pourvu
que quelqu'un nous fasse
inscrire et dise pour nous
les prières requises tant que
nous ne savons pas que nous
devrions les faire nous-mê-
mes. Je ne saurais dire jus-
qu'à quel point ces sociétés
sont légitimes devant Dieu
mais je suis persuadé que
a fait ainsi plusieurs mem-
[illegible] droits

sa charge. Cette bonne mère se
croit obligée de sauver les autres,
même, malgré eux. Cependant
elle n'est pas bigote, elle ne fait
rien dans le but d'être vue ou
d'en retirer gloire, ni ne né-
glige, pour cela, aucuns de ses
devoirs de femme et de mère.
Elle a une âme résignée à
tout, toujours prête à souffrir
le plus fort de toute épreuve et
encourager les autres à suppor-
ter, avec patience, ce qu'elle ne
peut prendre à sa propre char-
ge, pauvreux. Elle ne connaît
pas le découragement car elle
met une confiance absolue
dans la sagesse divine et ac-
cepte, sans hésitation ni mur-
mure, les dispensations de la
providence [illegible]

crets nécessaires au plus
grand bien de tous. Elle
regarde comme tels, avec la plus
ferme conviction, les malheurs
et les déceptions de la vie, aussi
bien que la prospérité, le bon-
heur et les faveurs du sort.
C'est à cause de cette confiance
illimitée en Dieu, de ce courage
héroïque, de cette espérance
invincible, de ce dévouement
généreux et infatigable de
sa mère que ses enfants
lui doivent leurs succès dans
le monde; c'est elle qui, par
sa force d'âme, ranimait le
courage de mon père quand
il semblait se désespérer; c'est
elle qui empêchait la disper-
cion de la famille en nous
[illegible]ant un domicile

si elle a erré quelquefois, c'est du côté de sa trop grande bonté.

Son dévoûment pour ses enfants a été au-delà de toute limite. Elle ne se couchait jamais, qu'elle ne les eut tous visités et qu'elle ne se fût assurée qu'ils ne manquaient de rien qu'elle put leur procurer. Elle se levait de son lit au moindre bruit qu'un des enfants faisait, et elle l'aurait fait vingt fois la même nuit, s'il l'eût fallu, ou bien, quand quelqu'un de nous lui paraissait malade, elle le regardait dormir pendant des heures entières sans s'affaisser, afin de lui offrir à boire ou à manger, s'il venait à s'é

veiller et, quand elle se cou-
chait, aucun bruit n'échap-
pait à son oreille. Cependant
si elle était la dernière à se
coucher et se levait souvent
la nuit, elle n'en était pas
moins la première à se le-
ver le matin et elle faisait
le plus dur de l'ouvrage
dans le jour au lieu de le
laisser faire par ses filles;
ne songeant toujours qu'à
épargner du trouble aux
autres sans considération
de la peine qu'elle se don-
nait à elle-même. Sa vie
n'a été qu'un désintéresse-
ment continu. Elle se
serait passé de pain, s'il
eut été nécessaire, pour
[illegible]

de trop, elle se serait privée de couvertures et aurait grelotté de froid pour les couvrir et les tenir dans une chaleur abondante.

C'est aussi ma mère qui avait la surveillance de l'économie de la maison bien que ce fût mon père qui s'occupait des dettes et des crédits, mais c'était elle qui faisait suffire le revenu du travail de mon père aux exigences de la maison, et elle savait si bien s'acquitter de cette fonction qu'il n'avait qu'à se louer des services d'une si habile ménagère d'une dispensatrice si prévoyante et si désintéressée.

Voilà une ébauche du caractère de la bonne et tendre mère qui m'a nourri de son lait, qui m'a élevé, qui m'a fait ce que je suis. C'est elle qui a moulé mon caractère et ma vie. Ne doutez pas de mon amour infini pour elle. Sa pensée suffit pour m'inspirer de bons principes et pour me rappeler à mon devoir, si jamais je m'en écarte.

2ième Partie

Autobiographie

Chapitre VI

J'en viens, maintenant à ma vie, que je me propose d'esquisser, plutôt que de décrire minutieusement, ce que le temps ne me permettrait pas de faire.

Il y a un grand nombre d'incidents de mon enfance dont je me rappelle avec précision et qu'il me semble voir dans mon esprit comme s'ils étaient arrivés d'hier. Je me bornerai à en donner quelques uns seulement, mais les dates sont naturellement des circonstances que je n'ai pas si bien conservées.

L'incident qui me vient à l'idée, comme étant le premier dans ma mémoire, est d'avoir eu une petite voiture à quatre roues, dans laquelle je me faisais traîner par les autres enfants. J'étais en petite robe et j'avais une capeline sur la tête pour me garantir du soleil, car ma peau était très blanche et ma mère en avait un soin tout particulier. Je me rappelle les cheveux blonds, frisés en tire-bouchon, de ma sœur aînée et les miens qui, on disait, ne voulaient pas plus friser que des clous.

J'étais très jeune lorsque je fis ma première visite à l'école; on m'y amena par la [illegible]

E me fit lire mes
lettres et je me rappelle l'odeur
du bois de cèdre rouge de son
crayon, avec lequel il me mon-
trait les lettres dans mon alphabet.

Un jour, ma mère me
demanda si j'aimais bien
le maître, si je me plaisais
bien à l'école, si j'étais bien
dissipé. Je lui répondis: Oui
j'ai été dissipé et j'ajoutai,
avec un air de privilégié, que
le maître ne m'avait pas
puni. Ah! mais, dit-elle, si
tu es dissipé il te punira.
Mais non, repris-je, puisque
je l'ai été et il ne m'a rien
dit. C'est parce qu'il n'est pas
encore accoutumé à toi, me
dit ma mère, et je continuai
d'aller à l'école.

Au bout de quelques jours
j'avais encore été dissipé, le maî-
tre m'appela à son pupitre pour
me montrer un long martinet
en cuir, dont il me dit le nom
et me fit comprendre l'usage
et il me fit entrevoir la néces-
sité prochaine d'y avoir re-
cours pour moi, si je n'étais
pas plus sage à l'avenir. J'at-
tendis la fin de la classe avec
anxiété et je me hâtais d'aller
ensuite, raconter cette nouvelle
à ma mère. Je ne savais pas
beaucoup comment m'y pren-
dre pour lui annoncer cela
mais j'arrivai à elle tout alar-
mé. Elle vit bien que j'étais
dans le trouble et me deman-
da ce que j'avais. Je lui répon-
dis d'un air embarrassé et

itude, que je pensais que le maître commençait à s'accoutumer. Ah! ah! dit-elle, tu as été puni, n'est-ce pas? Je t'avais bien recommandé d'être sage et tu ne m'as pas écouté. Je me hâtai de lui dire qu'il m'avait seulement montré son martinet, mais que je ne voulais plus aller à l'école.

Ma mère ne me força pas d'y aller, mais elle tâcha de me persuader et elle m'acheta, dans ce but, diverses choses, en vain. Je fus plusieurs mois sans y retourner, mais, un jour, je vis, au village, deux petits anglais, nommés Godwin, avec leur père ou peut-être leur grand-père [illegible]

92

tenant. de cet homme me le re-
présente comme trop âgé pour
avoir des enfants si jeunes.
Il me semble le voir comme
un vieillard enguenillé,
propre, gros, mais court, avec un
une figure large et rouge, mar-
chant recourbé à l'aide d'un
bâton, et je me rappelle d'avoir
entendu parler de sa mort
peu de temps après. Les deux
petits garçons portaient des
casquettes écossaises, avec
un ruban qui leur pendait
derrière le dos. Je pris grand
goût à cette coiffure et de-
mandai à ma mère de
m'en acheter une semblable.
Elle me promit de le faire,
je voulais recommander
à l'école, ce que j'espérais et

comme par surcroît, elle me fit une robe en plaid écossais rouge et noir pour convenir avec ma casquette.

J'étais tout joyeux et je partis pour l'école, en exécution de ma promesse. C'était une journée de boue, il avait plu la veille. A midi, je jouai avec les autres enfants et quand le dernier coup de la cloche nous rappela en classe, j'arrivai pour entrer les pieds tout couverts de boue. Le maître était à la porte et me dit d'aller me laver les pieds à la rivière, qui longeait le cimetière et l'emplacement de l'église, à peu près à 150 ou 200 pieds de l'école. Je m'y rendis (l'endroit est marqué (1)

sur la carte N°1) et je commençai à me nettoyer les pieds, ce qui fit un peu de bruit et sembla troubler une bande d'oies qui voguaient dans le ruisseau quand, tout à coup, l'une d'elles, que je suppose être le jars, se sépara de la bande et s'élança vers moi. Je montai sur le rivage et courut de toutes mes forces, vers l'école. Le jars continua sa poursuite et m'atteignit bientôt. Il saisit la jupe de ma robe de plaid et je le sentais tirer derrière moi, tout en courant. J'arrivai au seuil de la porte tout tremblant de frayeur et d'épuisement; cependant, le jars était alors en retraite vers le ruisseau. Tous les écoliers se

prirent à rire, et le maître, com de concert avec eux, laissa échapper un sourire qui me sembla peu charitable. Il est vrai que je n'avais reçu aucun mal; mais ce plaisir qu'on trouvait dans mon déboire me fit bien mal au cœur. Je retournai à la maison et je cessai encore d'aller à l'école, pour recommencer cependant, au bout de quelques mois.

Quelque temps après cet incident, une petite fille, nommée I D , nièce du Dr D , chez qui elle demeurait, se fit écraser une jambe par une voiture, ce qui causa beaucoup d'émoi dans le village. J'interrogeai ma

sur le résultat de cet accident, et je lui demandai si la jambe allait lui rester plate et si elle pourrait encore marcher. Elle me répondit qu'elle guérirait bientôt et pourrait marcher comme auparavant. Comment pourra-t-elle guérir, lui demandai-je? Le docteur, dit-elle, lui appliquera du camphre sur la jambe, ce qui la fera revenir à son état naturel. Cela m'étonna beaucoup et je me rappelle la réflexion que je me fis à ce sujet; je n'avais pas d'autre idée du camphre que son état solide, tel que je l'avais vu, et je trouvais extraordinaire qu'une substance semblable pût avoir

vertu aussi mystérieuse. Ce
fut là ma première leçon de
Médecine. I guérit bientôt,
en effet, et, dans la suite, il
semble qu'elle acquît une
certaine prédilection pour moi
Je n'étais, cependant, pas seul
dans sa pensée, car, un
jour, elle m'amena, avec
un autre petit garçon, nom-
mé M G , derrière la
grange de son oncle et là, nous
fit tirer, à la courte paille, un
pantin en bois que mon for-
midable rival gagna. J'en
étais tout désolé, ce qu'elle
remarqua, et, pour me dé-
dommager, me donna un
mouchoir que j'hésitai, ce-
pendant, à prendre, comme
n'étant pas, dans mon ap-

méciation, une compensation
satisfaisante pour la perte que
j'avais éprouvée. Tous deux é-
taient plus agés que moi. Voi-
là donc mes premières amours.

Vers le même temps, mon
père avait fait un harnais
pour son cheval. Je l'avais
regardé, avec attention, tailler
les courroies et, ce qui me frap-
pa le plus, c'est la facilité avec
laquelle il pouvait couper une
substance aussi dure que le cuir
avec un couteau bien aiguisé.
Il acheva son harnais et, après
l'avoir bien huilé, le pendit
près du poële. Pendant tout
le temps qu'il y travailla, je
pris plaisir à couper des pe-
tits morceaux de cuir, mais,
[illegible] ..., on...

toya l'appartement et on jeta les morceaux, de sorte que je n'avais plus rien à tailler. Je pensais que cela ne ferait pas grand mal au harnais, d'en agrandir les trous destinés à recevoir les boucles, et je commençai mon opération sur les traits. Je continuai pendant longtemps sans être vu et, m'étant coupé le doigt, j'abandonnai mon amusement; mais mon père s'aperçut que ses traits avaient passé par les mains d'un autre ouvrier, et ne fut pas du tout content de l'innovation qu'ils avaient subie. Il ne tarda pas, non plus, à trouver qui était l'auteur de ce perfectionnement, et obtint facile-

ment de moi l'aveu de mon méfait, dont la crainte commençait déjà à me faire réaliser la gravité. Il fut, en conséquence décrété que j'en serais sévèrement puni. L'objet dont on fit usage pour exécuter cet arrêt, fut un petit fouet, court, en peau crue tortillée, diminuant, en grosseur, jusqu'à la pointe. Les coups que j'en reçus me produisirent une cuisson violente, semblable à une brûlure qu'on infligerait avec un fouet de feu. Je me tordais de douleur, mais ce qui me frappa le plus, c'est l'expression d'angoisse et de tourment que j'observai dans la figure de ma mère, et qui me fit oublier ma souffrance pour

le moment, car je crus compren-dre qu'elle en souffrait plus que moi. Je ne coupai plus jamais de harnais ensuite.

Un jour que j'étais assis seul devant la maison, ayant, près de moi, une provision de terre glaise dont je faisais des billes que je mettais sécher au soleil, un homme arriva à moi et me demanda si mon père était à la maison. Je le-vai la tête pour le regarder; il m'était étranger, mais je remarquai qu'il avait une barbe rousse et des taches de rousseur à la figure; j'en conclus qu'il devait être an-glais et je lui répondis: Yes, sir. Il se mit à rire et entra.

Pendant ce temps, je

faisais des progrès à l'école, et me voilà assez grand mainte-nant, pour me rendre un peu utile: on m'envoyait chercher la vache pour l'amener à la maison et la faire traire et je la remenais au parc matin et soir, avant et après mon école. je faisais les commissions j'entrais le bois, j'aidais au jardin et quelquefois je tra-vaillais à mon compte, comme planter des clous dans le plancher, ou entourer des petits parcs dans le parterre ou dans la cour, avec des petits bouts de bois, &c, &c.

Un jour, j'avais encore négligé quelque temps d'aller à l'école, Mr V , curé du village, demanda au maître

de me dire d'aller chez lui, et je m'y rendis aussitôt. Il me demanda la raison de mon absence de l'école, et je lui répondis que je n'avais pas les livres qu'il me fallait. Cela n'est pas une raison, me dit-il, il faut aller à l'école; voici une note pour le maître qui vous donnera tout ce qu'il vous faut, allez y tout droit, et je recommençai à aller à l'école. Le lendemain, Mr le Curé visitait le maître d'école pour s'assurer si j'avais observé sa recommandation, et il lui dit: Il faut faire instruire cet enfant, ses parents ne sont pas instruits et n'attachent pas assez d'importance à son instruction. C'est à vous

que je recommande de veiller à son éducation et de ne le laisser manquer de rien sans m'en avertir. Le maître d'école se rendit chez mes parents pour leur dire ce que Mr V lui avait recommandé, et ensuite je l'entendis moi même répéter dans la maison. Ce pieux et bon prêtre mourut peu de temps après, et plusieurs dans la paroisse dirent que sa mort avait été accélérée par le jeûne sévère qu'il observait souvent malgré l'avis contraire de son médecin. Depuis plusieurs années en effet il avait [illegible] d'une attaque sérieuse de maladie chaque printemps, à la suite du carême qu'il observait trop rigoureusement.

[illegible] plus [illegible]

H [illegible] B [illegible] hom[illegible]

[illegible]

[illegible] un érudit, [illegible]

[illegible] parlait l'anglais et le fran[illegible]

avec la même facilité, il était

auteur de plusieurs ouvrages

[illegible] sciences, mais il était [illegible]

[illegible] portee, d'une [illegible]

[illegible] extraordinaire qui [illegible]

faisait [illegible] à la [illegible]

[illegible] opposition qu'il rencontrait

[illegible] reste, il etait [illegible] d'un

bon cœur et de sentiments

charitables.

J'avais toujours continué

[illegible] mener la vache et je [illegible]

[illegible] bien de cette

vache pour que plusieurs

[illegible] gens [illegible]

[illegible]

charge de leurs vaches, qui pacageaient dans le même parc que la nôtre. J'y consentis avec grand plaisir, et j'en eus bientôt 3 ou 4 à conduire, le maître d'école et le notaire du village étant parmi mes patrons. On me donnait un sou par jour, pour chaque vache, c'est-à-dire pour aller la chercher le matin et la reconduire, et faire la même chose le soir. Elles pacageaient, ordinairement, chez un Mr L , qui se trouvait à près de trois quarts de mille du village, et j'avais souvent à compléter mes deux milles de marche, quand je trouvais les vaches en haut du parc, de sorte que je parcourais, en moyenne, une distance

t'au delà de quatre milles
aque jour, pour gagner mon
ain, mais je profitais de ce
mps pour étudier. J'ap
tais mon livre avec moi et
lisais tout le long du che
min. Je savais toujours bien
ma leçon et j'étais toujours
à la tête de ma classe.

Depuis le temps de M
E , nous avions
changé de maître d'école trois
fois. Mr. Ar l'avai
succédé et fut remplacé par
Mr I Am . Ni
un ni l'autre de ces deux
derniers n'enseignèrent long
mps à St C , et Mr J
, qui les suivit, je demeu
tout le reste du temps que
fréquentai cette école. M

P[illegible] était musicien; il jouait bien du violon et, afin d'augmenter son revenu, il prit quelques élèves pour leur enseigner la musique. Mon père m'acheta, alors, un violon et je pris quelques leçons du maître, mais, comme il fallait payer séparément de l'école, je discontinuai bientôt. Cependant j'avais pris goût à cet instrument et, étant doué d'une bonne oreille pour la musique, j'appris, alors, à jouer plusieurs airs et, souvent ensuite, je fus appelé à aller jouer pour amuser les autres enfants de mon âge et les faire danser, quand il arrivait que les parents donnaient des soirées pour eux, et cela me rapportait

toujours quelques sous.

Vers ce temps-là, il est passé, chez nous, un indien qui fonçait des chaises en corde de peau crue, à la manière des raquettes. Mon père lui en donna quelques unes à réparer et à renouveler et je l'observai attentivement à son ouvrage. Quand il fut parti, je dis à mon père que je pouvais foncer des chaises comme l'indien; mon père en douta beaucoup, et il m'offrit de tailler la corde pour moi si je voulais essayer. J'y consentis et je réussis au-delà de toute attente; quelques unes de mes chaises, même, étaient considérées comme plus régulières que celles de l'indien. Un homme qui les examina, les

trouva si bien qu'il demanda
à mon père s'il me permettrait
d'aller chez lui, pour lui en fon-
cer quelques unes, promettant
qu'il ferait tailler la corde d'a-
vance, et aurait toutes choses
prêtes pour mon arrivée, et
qu'il me paierait le même
prix que l'indien demandait
à savoir: 25 cents pour chaque
chaise que je foncerais pour lui.
Mon père y consentit à la con-
dition qu'il enverrait un hom-
me me chercher, car il demeu-
rait à la campagne, et qu'il
me ferait, de même, accom-
pagner par quelqu'un à
mon retour, ce dont il convint.
Au bout d'une semaine, il
m'envoya chercher et je me
rendis chez lui vers le cou-

[illegible] soleil Je commençai
à travailler dans la soirée et
le lendemain soir, mon
guide me ramenait chez
mon père, avec 2 dollars
dans ma poche. J'avais
foncé 8 chaises.

Je n'avais jamais
gagné tant d'argent, en une
journée, de ma vie. Quand
j'avais mené une vache
tous les jours, soir et matin
pendant tout un été de
6 mois, je n'avais pas
gagné autant, ni même
quand j'avais servi une
grande messe tous les jours
[illegible] mois des morts [illegible]
[illegible] je trouvais très [illegible]
[illegible] cents par messe [illegible]
[illegible]

la basse messe pour rien, tout le reste de l'année.

J'avais un goût marqué pour la mécanique, de même qu'un talent pour y répondre. Je faisais des petites chaises, des petites voitures, des harnais pour ateler les chiens, des moulins à vent, &c, avec une adresse très rare à mon âge, et, surtout, je tenais mes livres en bon ordre, j'en arrangeais les couverts et raccommodais les feuilles déchirées, et j'avais une boîte que je fermais par secret, où je mettais divers objets que je voulais soustraire à la recherche de mes sœurs.

I D avait disparu de parmi nous, pour retourner chez son père. A

qui était aussi médecin
en pratique dans une autre
paroisse. Mon rival M
dont j'ai parlé plus
haut, était aussi mon plus
grand ami et nous n'eûmes
jamais de querelles au sujet
de nos amours. Nous étions
fortement attachés l'un à
l'autre, et il était rare que l'un
sortait sans l'autre. A ce
temps-là, j'eus la petite vérole
qui me retint au lit près de
deux semaines; Médéric ne
manqua pas de venir me
voir presque tous les jours et
quand je fus hors de danger
et qu'on put me permettre
de sortir, il vint à la mai
son et me porta sur son
dos jusqu'à la grange, pour

éviter l'influence de la fraî-
cheur de la terre, sur mes pieds.
Je fis une courte convales-
cence et il ne m'est resté au-
cune marque de cette mala-
die. Tous les autres enfants de
la famille y passèrent avec
le même résultat, à l'excep-
tion d'An qui en est
restée un peu marquée. M
lui-même n'en fut atteint. Il avait une sœur
de mon âge, nommée Al
 et ma sœur aînée
était du même âge que lui.
Nous avions à peu près deux
ans de différence, et nous
formâmes, ensemble, des
attachements réciproques
qui ne s'effacèrent jamais.
Nos sœurs donnaient alte

nativement des petits soupers auxquels nous étions naturellement invités, et nos parents prenaient grand plaisir à nous voir amuser ainsi, ensemble. Ayant perdu leur mère à St C
, M et A
y demeurèrent plusieurs années avec leur père et sous les soins d'une de leurs tantes, mais, leur père s'étant ensuite fixé à la ville, ils allèrent aussi y demeurer et je ne les vis plus, alors, que très rarement. Je ressentis longtemps cette séparation et principalement la privation de la compagnie de M
dans mes amusements.
Vers le même temps,

une nouvelle famille était
venue s'installer à St C
c'était un marchand nom
mé P L qui venait
de C . Il demeura
d'abord, notre voisin. Il avait
perdu sa femme et était re
marié. Il avait trois enfants
du premier lit: Alc et
Alp , qui étaient au Collège
A M , qui demeurait avec
lui et qui, disait-on, était
bien maltraitée par sa bel
le-mère, qui la faisait tra
vailler bien fort et ne la
laissait jamais aller jouer.
Cette circonstance fit naître
en moi une pitié et une
sympathie qui se développa
bientôt en affection et je lui
écrivis souvent des petits
pouvelle [illegible]

billets doux auxquels elle

page 143 Je m'embarquai
152 me rendit chez
23 (paysanne)
172 Je vous rapporterai
259 ce fut
274 réflexions
365 shellings

2e livre page 209 toute gâtée

tous les moyens dont je m'étais prévalu
page 261

une nouvelle famille était

116

nom
venait
eura,
Il avait
tait se
enfant
en
Collég
it avec
était
sa bel
ait tra
e la
jouer
maître
t une
velopp
et je lu
petits

billets doux, auxquels elle ne répondait pas, ce qui m'induisit à écrire une série de maximes sur des feuilles séparées, que je lui lisais sans lui donner. Ces maximes m'étaient naturellement inspirées par son indifférence à répondre à mes lettres et je me rappelle qu'une d'elles commençait ainsi : "Il est aussi désagréable de ne pas "recevoir de réponse à une "lettre qu'à une question verbale"..... C'est vers ce temps là, aussi, que j'écrivis un petit drame, que je n'ai pas ici, mais que je pense pouvoir retrouver, plus tard dans les papiers et les notes

que j'ai laissés chez mon père
à mon départ d'Amérique.
Alc L con
tinua ses études et se fit
prêtre, mais Alp vint
bientôt demeurer avec son
père, pour lui aider au ma
gasin, à la cour, re et, un jour
qu'il devait aller à C
, chez son grand-père, et
se rendre jusqu'à B
, au collège où il avait
été, il me proposa de l'accom
pagner et mes parents, sa
chant qu'il savait bien me
ner un cheval, y consenti-
rent, vu que je pouvais aller
voir ma tante M
qui était alors mariée et
demeurait à B
A notre arrivée chez ma tan

elle fit une grande fête de ma visite. Elle nous prépara à dîner et, en nous mettant à table, elle me dit avec un air de gloire : Oh! j'ai quelque chose de nouveau pour toi, je vais bien te régaler. Ah! ah! fis-je, comme pour anticiper quelque chose d'agréable, qu'avez-vous à me donner? Des confitures au melon, me dit elle. C'est un mets tout nouveau, mais il faut qu'il soit bien préparé pour être délicieux, et c'est moi-même qui ai confis ceci. Goute les, dit-elle, en me passant son pot de confitures. Je les goûtai et les lui repassai. Prends en, donc, dans ton

assiette, me dit-elle. Merci, ma tante, je ne les aime pas, vos confitures. Comment, ajouta-t-elle, toute surprise goûte les encore. Merci, lui répétai-je, je ne les aime pas mais, qu'est-ce que tu leur trouves? Je ne les trouve pas assez salées, lui dis-je. Elle me prit au sérieux et m'informa qu'on ne salait jamais les confitures. J'en profitai pour prolonger ma plaisanterie en lui disant, que c'était bien facile à voir qu'elle ne les salait pas, et je lui conseillai de les saler à l'avenir, si elle aimait à expérimenter. Cependant, il est certain que les confitures au melon

telles que ma tante les fai-
sait, ont un goût fade qui
n'est pas sans suggérer
l'idée qu'il y manque du se
Après le dîner, nous
nous remîmes en route e
arrivâmes à St C
sans accident. Cette pro-
menade me rendit plus
intime avec Alp , et nous
sortîmes plus souvent, en-
semble, pour jouer, dans la
suite.

Le printemps arriva.
c'était à l'époque des inon-
dations, Alp s'était pro-
curé un petit chalan ou
bateau plat, dans lequel
il s'amusait à naviguer
sur le ruisseau qui était,
alors, rempli et, un jour,

m'invita à y aller avec
lui. J'y consentis et nous allâmes à un endroit du ruisseau (marqué (2) sur la carte I) situé presque en face de
la M. W. Doway, qui se trouve
la première maison, hors du
village, en allant au sud-
ouest. Ma sœur, E , vint
avec nous et nous embarquâmes tous trois dans le
bateau. Peu de temps après
 arriva et voulut aussi
s'embarquer, ce qu'elle
fit, et nous poussâmes au
large. Le bateau commença
alors à s'emplir d'eau,
et nous nous rapprochâmes
du rivage. C , qui se
tenait debout, prête à débarquer la première, sauta

à terre avant même que
nous eussions accosté. Ce
élan repoussa le bateau
au milieu de la rivière, où
il devint si plein qu'il
chavira. Alp s'empara
de l'aviron, avec l'aide
duquel il s'échappa de
l'autre coté de la rivière
et je restai seul, au mi-
lieu, avec E que j'avais
saisie par la taille avec
ma main droite, tout
en me supportant, de
ma main gauche, sur
le fond du bateau cha-
viré, qui se soutenait
encore à la surface de
l'eau. C , sur la rive
gauche du ruisseau, me
criait à tue-tête: Nage donc,

nage donc, et Alp
de l'autre côté, était disparu
avec l'aviron. Je savais bien
peu nager quand j'étais
libre dans l'eau, mais je
ne le pouvais pas du tout,
ayant, dans mes bras, E
que je sentais se laisser al-
ler sans faire aucun effort
pour se soutenir; d'ailleurs
elle ne savait pas se faire
flotter, si elle l'eut voulu, et
son caractère nerveux ne lui
permettait pas de conserver
son sang-froid dans une
occasion comme celle-là.
J'avais essayé, en vain,
de toucher le fond avec mes
pieds et je résolus de ne pas
lâcher le bateau, qui m'aidait
beaucoup à me supporter.

tant que nous ne serions
pas en plus grande sûreté.
Nous avions déjà dérivé,
avec le courant, une assez
bonne distance et nous
arrivions près d'un point
vers la rive droite du ruis
seau, que je savais être
moins profond, je me di
rigeai de ce côté là, en
naviguant avec mes
pieds et j'arrivai, enfin, au
lieu tant désiré. J'aban
donnai, alors, le bateau à
la dérive, je mis E sur
le rivage et y montai.
Nous étions, cependant, sur
le côté opposé de la rivière,
qu'il nous fallait retraver
ser pour aller chez mon pè
C'était loin d'aller au p

mier pont qui se trouvait près de l'église au commencement de la montée de la I , mais je connaissais un endroit, un peu plus bas, où la rivière se dessèchait l'été. Il y passait alors, à peu près un demi mètre d'eau, néanmoins la rivière y était plus large, je m'y rendis et y traversai avec E sur mon dos.

A ce moment un grand nombre des gens du village étaient accourus à l'alarme répandue par Alp après avoir traversé sur le pont dont je viens de parler qu'E et moi étions noyés.

Cet incident n'améliora pas l'amitié que j'avais

pour Alp , car je la sentis, peut-être à tort, décliner notablement dans la suite cependant, je ne lui ai jamais rien dit pour le détourner de venir chez nous.

Plus tard, Mr L. s'éloigna de S+C avec sa famille, pour aller s'établir dans l'ouest, et, dans la suite, M se maria à San Francisco.

Depuis que le Révd O V. m'avait acheté des livres, j'avais toujours trouvé moyen de gagner assez pour m'acheter ceux dont j'avais eu besoin, et, même souvent aussi des habits, soit à servir la messe, à conduire les vaches ou à

faire des commissions; j'avais même été plusieurs fois travailler aux foins et aux récoltes pendant les vacances. Un des patrons qui m'employèrent à cette dernière occupation, nommé
[illegible] y [illegible] fils, m'inspira un sentiment d'aversion et d'horreur pour lui par les effroyables jurons qu'il lançait à tout propos, en parlant. Je me rappelle une discussion qu'il eut devant moi, à ce sujet, avec sa femme qui l'en réprimandait et, depuis ce temps, chaque fois que j'entends proférer quelque jurement affreux, la pensée de cet homme me revient à l'esprit

cependant, bien que j'avais frayeur de ses grosses paroles je ne pouvais rien dire, car il me payait bien et me mettait en état d'acheter les livres dont j'avais besoin ce qui formait et qui forme encore aujourd'hui, le plus gros item de mes dépenses.

A l'école, j'avais un talent tout particulier pour les mathématiques; mais, j'étais à la tête de mes classes dans toutes les branches. ~~Ce-pendant,~~ mes compositions avaient souvent attiré l'attention du maître. Un jour qu'il avait donné, à la classe, une composition allégorique à faire, sur un sujet d'option, plusieurs

élèves arrivèrent en classe sans avoir fait de devoir, s'excusant en disant qu'ils n'avaient pas pu trouver de sujet convenable, et qu'ils auraient préféré avoir un sujet donné, les autres s'étaient acquitté de leur tâche plus ou moins bien. J'avais choisi pour sujet "l'Intelligence". Après avoir lu mon devoir, le maître me complimenta beaucoup sur la manière dont j'avais traité mon sujet, et me demanda de lui laisser ma composition pour quelque temps, afin de la faire voir au Rév. B . L'intérêt qu'il y prenait me fit un grand plaisir et je lui permis de

la garder s'il le désirait et quelque temps après, il était chargé de me demander si j'avais des intentions de me faire prêtre et de me dire que Mr le Curé voulait s'occuper de me faire entrer au collège pour terminer mes études, dans le cas où je manifesterais quelque désir d'embrasser le sacerdoce.

Cette proposition me surprit beaucoup, je lui assurai que je n'avais jamais eu l'idée de me faire prêtre et que je préférerais aucune autre profession au monde à celle-là. Il me dit qu'on ne me forcerait certainement pas à me faire prêtre si, après avoir terminé mes

études, je disais que je n'avais plus le désir d'adopter cette profession, que beaucoup de gens éminents dans d'autres professions avaient reçu leur éducation de cette manière, et n'avaient pas été forcés de choisir contre leur gré et il m'en nomma plusieurs. Je lui répondis qu'il était probable que ces hommes avaient réellement l'intention de devenir prêtres, quand ils entrèrent au collége et que leur goût avait changé ensuite, mais que je n'avais pas de telles intentions et, qu'avec tout le désir que j'avais d'entrer au collége, je ne pouvais pas dire que je désirais me faire

prêtre pour y arriver. Il
ne dit rien de plus et fit
son rapport en conséquen[ce]

Quelques jours après, [je]
rencontrai Mr le Curé, qui
me fit comprendre que la
proposition qui m'avait
été faite, était en vertu
d'un legs particulier fai[t]
à l'intention de ce qui m'a
vait été posé en principe
conditionnel qui ne pou
vait pas être révoqué. Il
ajouta que, quant à lui, i[l]
pensait que la société était
en aussi grand besoin d'a
vocats honnêtes et de mé
decins habiles et consciencieu[x]
que de bons prêtres, mais
qu'il n'y pouvait rien et le
sujet en resta là.

Il me demanda de lui aider à préparer un livre, intitulé "Trois jeunes Convertis" qu'il avait entrepris de traduire, de l'anglais en français ce que j'acceptai avec plaisir. J'y travaillai avec lui plusieurs heures par jour, pendant 3 ou 4 semaines. Il fit publier son ouvrage et me paya bien libéralement pour mes services.

Un printemps, qu'une bonne partie de notre jardin n'avait pas été ensemencée et que la saison commençait à s'avancer, mon père me dit que je pouvais planter en tabac, à mon profit, un grand carré derrière la boutique, si je voulais le faire,

et, tout joyeux de l'offre, j'obtins du plant de tabac et en couvris tout le carré. J'en pris bien soin tout l'été, et, dans l'automne, je vendis 40 livres de tabac à mon père, pour 2 dollars, c'est-à-dire, à raison de 5 cents la livre. Il m'en restait encore un peu et je trouvai singulier de ne pas fumer quand je n'aurais rien à payer pour mon tabac et que je voyais, autour de moi plusieurs enfants de mon âge qui fumaient. Alors je coupai un peu de tabac que je mêlai avec autant de mousse d'arbre, pour en adoucir l'effet, et je commençai à en fumer. Je

fus si malade que ma mère s'en apercevant, en fut alarmée et me fit mettre au lit. Après que je lui eus conté mon aventure, elle me fit voir l'absurdité qu'il y avait à se rendre malade, pour contracter une habitude aussi dégoûtante et si peu utile. Elle m'exhorta à ne plus jamais essayer de fumer et me demanda de le lui promettre. Je le fis et, jusqu'à présent, je n'ai pas encore rompu ma promesse. Une exhortation semblable, dans une autre circonstance, fit de moi un homme sobre pour jusqu'aujourd'hui et, j'ose l'espérer, pour tout le reste de ma vie.

Chapitre VII

J'avais fait deux anné
de latin à l'école de Mr P
pour lesquelles le Révd B
m'avait, après un exam
à ce sujet, donné de bons ce
tificats, et qui devaient me
valoir autant d'années de
collége, sur cinq qui m'au
aient manqué; mais je
n'avais aucune connais-
sance du grec. Alc
, qui venait passer le
vacances chez son père et
avec qui, quoique plus âgé
que moi, je passais une gran
de partie de mes heures de
loisir, m'en donna les pre
mières notions, et je continu
ai, ensuite, à l'étudier seu
Mes parents en étaient déjà

venus à la conclusion que je ne pouvais plus apprendre grand chose à l'école de Mr P , et je pouvais leur être utile en aidant à mon père à la boutique. Je l'avais déjà fait, auparavant et je pouvais encore leur être de plus grande utilité en m'y appliquant, mais les succès que j'avais remportés à l'école leur avaient inspiré l'anticipation, aussi bien que le désir, de me voir finir mes études. On parla de l'école normale, mais Mr P qui avait été, pour moi, au delà du cours d'enseignement qu'il était tenu de donner par son engagement m'avait enseigné presque

tout ce que j'aurais pu y apprendre, si ce n'est le peu de grec que j'y aurais glané.

Ma tante A , sœur de mon père et mariée à J St J , demeurait à C , près du lac Champlain dans l'Etat de New York, où ses enfants, M , D et M , fréquentait une école exclusivement anglaise, et où les occasions où ils pouvaient avoir des leçons de français, étaient assez rares. A l'école de St C , on enseignait le français et l'anglais et ma tante savait que je pouvais bien donner des leçons de français à ses enfants; mais

ma tante A était d'un
bon cœur et d'une tendresse
très rares, et elle aurait fait
tout ce qu'elle pouvait pour
moi par pur dévoûment.
Elle avait, même, parlé plu-
sieurs fois de me prendre
chez elle, où j'aurais pu fré-
quenter le "High School," sorte
d'école destinée aux élèves
avancés, et, cette fois, il fut
bientôt décidé que j'irais.

L'école où j'allai était
fréquentée par des élèves
plutôt adultes qu'enfants;
j'étais un des plus jeunes.
J'y restai à peu près deux
ans, dont il faudrait sous-
traire 4 ou 5 mois que je
passai à C comme
commis d'épicerie, chez

un br. J[141] C

Durant ce temps, je n'ai guère d'incidents importants à raconter, si ce n'est que j'avais quelquefois des occasions d'aller danser chez ma tante M , l'autre sœur de mon père, mariée à un nommé J G , qui demeurait tout près de l'école. Ma tante M avait une nombreuse famille et ses enfants aimaient beaucoup la danse; ils m'invitaient à leurs soirées où je fis la connaissance d'une ou deux jeunes demoiselles dont les charmes me touchèrent, mais qui, n'en surent, cependant, jamais rien, et aussi, qu'

au temps des vacances, j'entrepris, avec M mon cousin, d'aller en promenade chez mon père, à pied. La distance à parcourir étant de 35 à 40 milles, nous fîmes le trajet en deux jours, arrêtant à mi-chemin, chez une tante de mon père.

Après avoir laissé l'école, j'aurais voulu me gagner un peu d'argent; nous étions au printemps de 1866, j'allais compléter ma 17ème année au mois de mai, je connaissais plusieurs des voisins et je leur en parlai. Chacun eut son conseil à me donner. L'un d'eux, navigateur et maî[tre] d'un bateau à canal, m'o

frit un passage à Troy N. Y.
pour les services que je pourrais lui rendre, sur son bateau, durant le voyage, et m'assura que, une fois là, je trouverais bien quelque chose à gagner. Alors, j'en avertis ma tante et, ayant dit "au revoir" à la famille de chacun de mes deux oncles, je m'embarquai pour Troy. La distance est à peu près 180 milles, dont 120 milles de lac et 60, de canal. Arrivé là, je débarquai et dis "Adieu" aux gens du bateau, qui continuaient leur voyage jusqu'à New York, et ils repartirent. Je me trouvai, alors, pour la première fois, seul, dépendant sur mes propres efforts

pour ma subsistance et, ce qui est plus, dans un endroit où je ne connaissais personne.

Je m'étais assis près d'une fontaine, pensant à ce que j'allais faire, quand, tout à coup, un grand homme maigre s'approcha de moi. Je remarquai bien qu'il avait le nez rouge et que ses habits étaient sales et déchirés. Il me fit quelques questions à mon sujet, et me demanda, ensuite, si j'avais de l'argent. Je mis la main dans ma poche et en sortis une vingtaine de cents, que je comptai devant lui, en lui disant: J'ai ceci, et je les re

mis dans ma poche. Il m'invita, alors, d'aller boi un verre avec lui. Je lui d que je ne buvais jamais rien et je m'éloignai de lui.

En plus des 20 cents que je venais de compter devant lui, j'avais, encore 2 dollars, dont je m'étais gardé de parler à cet importun si curieux. Je rencontrai d'autres personnes à qui j'expliquai ma situation; on me conseilla de traverser à East Troy, o se trouve la partie la plu importante de la ville, et j traversai en bateau pour un cent. J'examinai les rues, afin de bien m'oriente

A ce temps-là, je ne m'orientais pas comme je le fais, maintenant, par les points cardinaux, que je connaissais en théorie, sans en faire usage en pratique, mais par l'impression que je me faisais, dans l'esprit, d'un lieu que je voyais, par la position relative que je lui attribuais, en pensée, au lieu où j'ai passé mon enfance, et je remarque, maintenant que toutes ces représentations de lieux que je me suis faites alors, m'apparaissent dans un sens inverse, quand je les compare avec la carte géographique; c'est-à-dire le nord de l'image

j'en ai dans ma mémoi
se trouve dirigé vers le su
sur la carte et l'est, vers
l'ouest; par exemple, la
manière dont je me ra
pelle la position de West
Troy, me le ferait voir
sur la carte comme s'il
se trouvait du coté de l'e
mais je corrige cette mép
en écrivant.

Ensuite, j'entrai da
un bureau de l'"Associatio
des jeunes gens chrétiens
(Y.M.C.A), où l'on s'occupai
de placements et j'y laissa
mon nom. Après avoir
parcouru les alentours,
je vis le soir arriver ave
un peu d'anxiété. Aller
à l'hôtel, me dis-je, avec

2 dollars dans ma poche, cela ne me durera pas toute une journée, et si je ne trouvais pas de place avant une semaine ou deux, que ferais-je sans argent? Alors je résolus de garder mon argen. pour manger, il ne faisait pas froid, je pouvais bien attendre encore pour considérer ce que je devais faire pour la nuit. Je pensais que j'aurais dû m'éloigner du côté de la campagne, quand vint la nuit, pour pouvoir me coucher sur l'herbe, sans attirer l'attention de personne; j'avais des habits, avec moi, pour me couvrir, j'avais mis

des livres pour m'amuser, quand le jour commencerai à poindre. Tout en réfléchissant ainsi, j'avais mont et descendu la rue plusieurs fois, et je voyais un agent de police qui m'observait. Il me vint à l'idée qu'il devait y avoir quelque lieu, tenu par la corporation, pour abriter temporairement les personnes sans asile; l'agent de police devait tout savoir à ce sujet; je m'approchai de lui et lui demandai. Il me conduisit à la station de police et me mit dans un appartement où il n'y avait qu'un morceau de bois pour lit. Tout de même

c'était mieux que dehors pour moi; ici, je n'attirais l'attention de personne. Mais, si j'allais être en prison tout de bon, me dis-je, pour ne pas pouvoir sortir, cela ne serait pas agréable; pourtant qu'ai-je à craindre, puisque je n'ai rien fait de mal? Néanmoins, j'irai plutôt vers la campagne demain. Puis je m'arrangeai un lit avec mes habits et je puis dire que ce n'est pas la plus mauvaise nuit que j'aie passée de ma vie. J'ajouterai que c'est la première fois que je fais mention de cet incident.

Le matin, je me levai de bonne heure; on vint m'o

vrir la porte et, m'ayant demandé mon nom, on l'inscrivit dans un livre. On me dit adieu, je les remerciai et partis.

Je me dirigeai, tout de suite, vers l campagne je montai la côte à l'est où je vis le collége, que j'observai avec intérêt, ensuite, je m'avançai jusqu'à un chantier où l'on faisait de la brique. Je parlai aux employés. J'y rencontrai un homme du nom de J qui avait connu mon père à St P et, en apprenant qui j'étais, il me demanda, avec un air de familiarité: Es-tu fort comme ton père? Cette question qui m'avait

été faite tant de fois à St B
éveilla en moi un souvenir qui fit passer dans ma mémoire tout le panorama de mon enfance et me rendit cher le lieu et les circonstances où je me trouvais; j'aurais voulu rester au chantier pour y faire de la brique avec ceux qui s'y trouvaient et je m'informai si on pourrait m'employer. On alla demander au maître mais, à mon grand désappointement, il avait tous les hommes dont il avait besoin. Cependant, on m'indiqua une autre place où je pourrais probablement trouver de l'emploi. C'était

chez un Mr B , dans la
direction du sud de Troy,
et je m'y rendis aussitôt. Je
lui parlai, il me dit qu'il
me donnerait $16 (dollars)
par mois et, avec un sang
froid et une prudence qui
étaient loin d'indiquer
aucune marque d'anxiété
sur ma situation, je lui dis
que je considérerais son
offre et lui rendrais réponse
avant le soir. Je consultai
les autres hommes du chan
tier et, ayant trouvé que ce
prix était proportionnel
aux gages des autres, je re
tournai à lui et lui deman
dai si j'avais bien compris
qu'il devait aussi me loger
et me pensionner. Je me

rappelle exactement les mots de sa réponse, les voici: "Oh! oui, vous pouvez avoir toute la mélasse et tous les "Johnny cakes" (sorte de gâteaux de maïs américains) que vous voudrez manger". Je lui dis que je viendrais le soir même.

Mr B était un petit homme à figure ronde et rose et avait des favoris blonds tirant sur le roux. Il était actif, ses mouvements rapides, il semblait toujours être pressé. Bien que je ne l'aie pas vu depuis 1866, je le reconnaîtrais en le voyant.

Le jour même de mon engagement, j'écrivis à mes parents pour leur

dire que j'étais bien placé, mais je ne leur ai dit que j'avais fait de la brique que quand je retournai à St C , car je craignais que ma mère en fût trop peinée.

Je passai toute la saison d'été à mon nouvel emploi, m'appliquant, pendant le peu de loisir qui me restait, à étudier mon grec et mon latin, m'étant pourvu des livres nécessaires à mon départ de C

Vers le milieu de l'été, Mr B prit charge d'un autre chantier à brique, avec un Mr W , à un autre endroit, appelé Nail Factory,

situé au sud-ouest de sa résidence; en conséquence, il y envoya une partie de ses hommes et je fus un de ceux qui y allèrent.

La meilleure preuve qu'il fut content de moi, est que, à la fin de la saison il avait l'habitude de garder deux ou trois hommes un mois plus tard que les autres, et je fus un de ceux qu'il choisit pour rester jusqu'à la fin.

J'avais été 6 mois à son service, mes gages étaient, par conséquent, 96 dollars et j'avais à peine retiré 5 ou 6 dollars dans tout l'été. Je fus payé et partis pour St C. Je n'ai p

besoin de dire que mon arrivée fut une grande fête. Ma bonne mère pleura quand je lui racontai ce qui m'était arrivé. C'était, peut-être, autant la joie de me voir que la peine de ce que j'avais enduré. J'ai souvent vu ma mère pleurer de joie. Elle semble trouver, dans les larmes, le comble de toutes les émotions de son âme, dans ses peines comme dans ses joies, dans les offenses qu'elle reçoit comme dans les faveurs, dans ses douces haines comme dans ses affections qui se perdent toutes dans les sentiments de sympathie et de tendresse dont son cœur est comblé.

Je m'étais acheté une montre en partant de Troy, la première que j'ai possédée et, après mon arrivée chez mes parents, je m'achetai des habits. Mon père se trouvait en arrière de ses paiements avec son fournisseur de fer et je lui donnai 20 dollars pour solder sa note. De plus, les quelques présents utiles que je fis à la famille me firent voir la fin de mon argent dans l'espace de trois mois après mon arrivée. Il fallait donc aviser à me placer de nouveau, quelque part. Je n'avais pas encore décidé ce que j'allais faire, mais j'avais beaucoup d'inclination vers le commerce.

Chapitre VIII

Le printemps arriva
c'était le temps de se place
J'irais donc à la ville pour m
chercher une situation. Je m
rendis chez Mr le Curé B
pour lui demander un cer
tificat de recommandation. Voi
la copie de ce qu'il me donna

"Le porteur des pré
"sentes, Z H a été
"mon paroissien depuis plu
"sieurs années. Je n'hésite pas
"à le recommander comm
"un jeune homme d'une
"conduite morale irréprocha
"ble. J'ai été à portée, d'ap
"précier ses succès à l'écol
"Modèle qu'il a fréquenté
"pendant quelques an
"nées, et je dois à la vérit

"de déclarer ici qu'il a fait
"preuve de beaucoup de talent
"je le recommande d'une
"manière toute spéciale
"comme un sujet digne
"d'encouragement et qui
"devra donner pleine satis-
"faction à ceux qui l'em-
"ploieront.

"St C 28 Jan 1867
"(signé) H. B Ptre Curé

Avec cette recommanda-
tion, je partis pour M
et, m'étant adressé à la mai-
son J B No 268
rue N , je m'enga-
geai, comme messager, pour
un an, à raison de 60 dollars
par année, avec une promes-
se d'augmentation, l'année
suivante, si je leur convenais.

Cinq dollars par mois, sans pension ni logement, c'était bien petit contre seize avec pension et logement que je venais d'avoir l'été précédent. N'importe, c'était une position que je me fai-sais, j'augmenterais tous les ans, il ne s'agissait que d'un peu de sacrifice pour la première année, j'avais assez d'habits pour ce temps-là, je m'arrangerais de n'importe quelle manière pour un lit, chez quelque connaissance. Il fallait que ce fût assez puisque je n'avais pas plus. Peut-être aussi, pourrais-je trouver quelque chose à copier, le soir, pour grossir mon

salaire; d'ailleurs ma mère me ferait souvent quelque chose à manger qu'elle m'enverrait; je ne fumais pas ne buvais pas ce qui m'épargnerait beaucoup de dépense. Je commençai donc au printemps.

J'étais l'un des quatre messagers au magasin à peu près tous du même âge et il y avait environ quarante commis. Mr J B était à la tête de la maison. Mr O G , neveu de ce dernier, était teneur de livres et associé, et Mr J. L' était agent voyageur en Europe et importateur et associé aussi. O. N était le premier commis.

Plusieurs mois s'écoulèrent sans beaucoup d'importance, mais, un jour, notre intérêt fut éveillé par un nouveau messager qui nous arriva. C'était A G , cousin de Mr O G . Ils étaient fils des deux sœurs, dont Mr J B était le frère. A était donc aussi neveu de ce dernier. Il avait été placé par ses parents successivement dans plusieurs collèges, avec le résultat uniforme qu'il s'en allait ou en était renvoyé. Il ne voulait pas étudier; cependant, il ne manquait pas d'intelligence ni de talent; c'était l'appli-

cation qu'il n'avait pas et
en découragement de ne
pouvoir plus rien lui fai
re apprendre à l'école, on
avait résolu de lui donner
une connaissance pratique
du commerce. Pour cela,
on l'avait placé avec son
oncle, en le lui recomman
dant ainsi qu'à Mr O
G , d'une manière tout
particulière.
Dès le commencement
il sembla me préférer aux
autres des messagers. Il
était plus jeune que moi.
Un jour que son cousin
lui avait donné des problè
mes d'arithmétique à faire
il se trouva embarrassé et
vint me demander à lui

aider à les résoudre. Je lui
enseignai comment les
faire et Mr O G
lui en donna de plus dif-
ficiles, mais étant encore ve
à moi, je lui demandai
s'il aimerait, lui-même
à en donner, à son cousin
de difficiles, qui pourraient
l'embarrasser. Il me regar-
da tout joyeux et, avec un
air de triomphe, il posa
son ardoise devant moi
et me pria instamment
de résoudre, d'abord, ceux
qu'il lui avait donnés, et
de lui en écrire deux ou
trois qu'il ne pourrait pas
faire, si je le pouvais. Je
fis ses problèmes et lui en
donnai deux assez difficiles

qu'il porta en toute joie à son cousin. Celui-ci examina attentivement les exemples que je lui avais donnés et, se tournant vers A , lui dit: Ce n'est pas toi qui as posé ces problèmes, dis-moi qui c'est. Après avoir essayé inutilement de lui faire croire qu'il en était l'auteur, il lui avoua que c'était moi. Fais le venir ici, dit-il à A et j'y allai. Il me demanda de faire les problèmes devant lui et je les fis, de même que plusieurs autres qu'il me donna et je lui en donnai d'autres qu'il ne put ou ne voulut résoudre. A était au comble de ses joies de voir son cousin embarrassé

Il aurait quelque chose à lui répondre, maintenant, quand celui-ci lui reprocherait d'être paresseux à apprendre son arithmétique, qu'il lui disait être indispensable pour le commerce. Il en parlait à tout le monde, il en parla chez lui, tous les jours, pendant longtemps, si bien que sa mère lui proposa qu'il prît des leçons de moi, s'il voulait travailler. Oui, dit-il, je prendrai des leçons d'H et je travaillerai, si vous m'en faites donner par lui. Mais, reprit sa mère, il est occupé tout le temps au magasin, je ne vois pas bien

comment il pourrait venir.
Bah! dit-il, mon oncle J
le laissera bien venir, si vous
le lui demandez; les autres
feront ses commissions
aussi bien que les leurs, pen
dant ce temps-là, et ce qui
fut dit fut fait. On convint
de me donner 4 dollars par
mois pour lui donner trois
leçons par semaine. Je
devais lui donner un cours
commercial comprenant la
tenue des livres, l'Arithmétique
le Français, l'Anglais et toute
autre science accessoire qu'il
jugerait à propos d'apprendre
Je commençai, dès lors, mon
enseignement. Mon salaire
était, par là, presque doublé.
On apprit bientôt dans

sa famille, la vie tranquille que je menais et mon application continuelle à l'étude. On trouvait qu'A faisait plus de progrès sous moi que partout où il avait été auparavant et il semblait prendre goût à l'étude.

Si H demeurait ici tout-à-fait, pensa la mère, qui était veuve et avait à cœur l'éducation de son fils, se pourrait-il que je fisse encore d'A un enfant studieux, encouragé par l'exemple qu'il aurait sous les yeux et l'attachement qu'il a pour ce jeune homme? Je le crois, ajouta-t-elle, et j'en fais l'essai.

On me proposa donc

d'aller demeurer avec A
Madame G connaissait
mes circonstances et elle me
fit des conditions qui pouvaient
me convenir. Je devais être logé
et pensionné pour donner
une leçon, tous les jours, à A
. J'avais tout à gagner en
acceptant et j'y allai.

Je demeurais, mainte-
nant, dans une belle maison
bien meublée N° 401 rue D
, ma chambre était au
troisième, sur le devant. On
était satisfait de moi, je
me trouvais heureux.

Cependant, j'avais déjà
été deux fois sur le point de
perdre ma situation. La pre-
mière fois fut à une occa-
sion où Mr O G

m'avait dit de porter un certain nombre de paquets de marchandises, dont l'un était très gros. Il voulait que je prisse la petite charrette pour les transporter tous d'un coup, je voulais les porter, sans charrette, en deux fois, en prenant le gros paquet pour un voyage. Il m'en demanda la raison. Je lui répondis que c'était par un peu d'orgueil de ne pas passer dans la rue avec une charrette, ce qui n'avait rien d'agréable ni d'élégant. Il insista, je lui résistai. Il me dit: Vous n'avez qu'à choisir entre faire tel que je vous dis ou vous en aller. Je mis les paquets à terre

et je partis. Où allez-vous, dit-il ? Je m'en vais, lui répondis-je, vous me l'avez dit. Revenez ici. Que voulez-vous ? N'allez-vous pas faire ce que je vous dis ? Non. Vous êtes un entêté. Cela se peut. Allez porter vos marchandises comme vous l'entendez, je vous rapporterai à Mr B et il me quitta. Je portai les marchandises en deux fois et je n'entendis plus parler de rien à ce sujet.

L'autre circonstance avait l'air de quelque chose de plus grave. Mr B connaissait aussi l'affaire des problèmes et d'A et depuis ce temps, m'avait souvent fait remplacer

le Caissier, quand celui-ci était absent. Un jour que j'étais à la Caisse, j'avais balancé mes entrées dont le montant correspondait exactement avec la somme d'argent que j'avais en Caisse; mais un des commis, nommé D , un homme un peu agé, avait dans son livre de ventes, 5 dollars de plus que lui donnaient mes entrées. Il fallait donc, ou qu'il se trompât, ou bien que j'eus approprié les 5 dollars, fait disparaître le chèque qu'il aurait dû me donner et omis de l'entrer dans le livre de Caisse. Il fallait trouver où était l'erreur

On demanda à Mr D
ce qu'il avait vendu pour
ce chèque. Il s'en rappelait
bien et savait à qui. C'é-
taient deux Sœurs de la
Providence à qui il avait
vendu 20 verges de petite
soie à 25 cents la verge,
il se rappelait bien aus-
si qu'il avait été payé
tout en pièces de 25 cents.
La moitié des commis l'a-
vaient vu engagé avec
ces deux Sœurs de la Pro-
vidence et deux ou trois
l'avaient vu mesurer la
soie dont il parlait. Il
n'avait qu'un seul chèque
de ce montant dans cette
journée là. On examina
mon livre de Caisse, je

n'avais pas entré de chè-
que de 5 dollars, du tout,
dans sa colonne; je n'avais
pas 5 dollars de plus dans
la colonne d'aucun autre
commis, de sorte que je n'a-
vais pas entré son chèque
au nom d'un autre, par
inattention; il ne restait
rien autre chose à suppo-
ser que l'argent avait dû
disparaître dans mes mains
et, si c'eut été par erreur,
le chèque aurait été retrou-
vé sur la broche de chèques
réservée à Mr D , ou bien
il aurait été entré dans le
livre, ou bien encore, on
aurait trouvé le montant
du chèque en excès dans
la somme totale de la

caisse. Ces trois circonstances ne pouvaient disparaître ensemble par des causes accidentelles et indépendantes, mais étaient, évidemment le résultat d'une cause commune. Mr et G me fit entendre que c'était de moi qu'il attendait des explications, que la remise même des 5 dollars ne serait pas, pour lui, une satisfaction suffisante, mais qu'il s'attendait à ce que je rendisse compte de la manière dont l'erreur avait pu avoir lieu, si seulement erreur il y avait. Je lui répondis que je ne pouvais pas expliquer l'erreur, mais que je n'avais rien

soustrait de la caisse, que
j'avais entré tous les chèques
qu'on m'avait donnés, que
je ne me rappelais pas que
Mr D m'eut donné
dollars pour aucun chèque
de la journée, que d'ailleurs
ma caisse était correcte
et que, comme il se faisait
tard pour faire plus de re-
cherche à ce sujet le même
soir, il serait désirable d'at-
tendre au lendemain pour
mieux donner le temps à
à la vérité d'éclore. Il vou-
lait, dit-il, donner le temps
nécessaire. Le lendemain,
je n'étais plus à la caisse
on ne parlait que des
dollars dans tout le magasin
Mr D et il comm

une gloire d'avoir exposé un filou et considérait la maison redevable envers lui pour les moyens qu'il lui avait procurés de s'en délivrer. Il était déjà tard dans l'après-midi, Mr O G m'avait demandé plusieurs fois si j'avais pu me rendre compte des circonstances de la veille, recevant de moi, chaque fois, la même réponse. Le nouveau Caissier avait compté ma caisse, plusieurs fois, avec le même résultat, on avait cherché de toutes manières imaginables; enfin l'assistant teneur de livres nommé L m'appela à lui et me dit qu'il avait

trouvé l'erreur. En regardant dans le Memorial, dit il, j'ai trouvé une entrée faite par l'ordre de Mr D au débit des Sœurs de la Providence, de 20 verges de soie à 25 cents la verge. Mais, comment se fait-il, lui demandai-je, n'ont-elles pas payé pour la soie? Non, puisqu'il l'a fait entré à leur compte. Cependant, continuai-je, comment Mr D pouvait-il se rappeler d'avoir été payé tout en pièces de 25 cents? Je te le demande, me dit-il; mais le conseil que j'ai à te donner, est d'aller tout droit à Mr D G et lui faire voir l'entrée, car je dois te

dire qu'on parle sérieusement de cette affaire, Mr B en est prévenu et, si une explication satisfaisante n'est pas donné[e] bientôt, je crains que le résultat n'en soit très désagréable pour toi.

Mr L était, comm[e] je viens de le dire, assistant teneur de livres. Son occupation était d'inscrire les affaires dans le Mémorial, journellement, et à mesure qu'elles se faisaient, pour être remises au net, dans le Journal par Mr O G, le soir ou le lendemain. Il était tenu d'inscrire le nom du commis qui faisait faire l'entrée

précaution qui contribua beaucoup à faire t[rouver] l'erreur dont je viens de parler. Il avait aussi à tenir un autre livre, appelé "Livre d'approbation", pour y entrer les marchandises qui étaient envoyées, sans être définitivement vendues et qu'on pouvait retourner ou accepter à volonté.

Je ne fus pas lent à suivre l'avis de Mr L et, lorsque Mr O G vit l'entrée, il fut indigné contre Mr D. Il le fit venir au bureau, lui demanda de nouveau, s'il était bien certain d'avoir reçu le montant de son

chèque en pièces de 25 cents. Soit que Mr D le sût d'avance ou qu'il lût l'indignation qui se peignait dans la figure du teneur de livres, cette fois, il n'assura ni ne nia. Mr O G lui montra l'entrée et, ayant avoué son erreur, le vieux commis expliqua que l'idée des pièces de 25 cents lui était venue de ce qu'il avait réellement reçu, immédiatement après avoir fait la vente aux Sœurs de la Providence, une somme en pièces de 25 cents, qu'au moment où on lui fit les questions, il pensait être cette somme elle-même, mais qu'il se rappelait,

maintenant que cette somme n'était pas de 5 dollars, mais d'un moindre montant. Mr O G le réprimanda sévèrement sur l'accusation si grave qu'il avait fait peser sur moi, avec une irréflexion aussi manifeste qui aurait pu être la cause de ma ruine. Plus tard, aussi, les Sœurs de la Providence avouèrent qu'elles n'avaient pas payé cette soie.

Cet incident m'éleva dans l'estime de mes maîtres et de mes confrères plutôt qu'autrement; on me félicita, on me fêta et Mr D eut plusieurs déboires à sup-

porter, à ce sujet dans la suite

Après cela, on me mit à une autre occupation; c'était de faire certaines affaires de banque pour la maison, comme aller faire des dépots d'argent, faire accepter des chèques, échanger des traites sur des banques d'Europe, où mes connaissances de Tenue des livres et d'Arithmétique m'étaient de grande utilité ou plutôt de nécessité absolue. Les principales banques, où la maison transigeait, étaient la Banque J C et la Banque du P

Un jour, que j'allais à la banque, déposer une somme d'argent et un chèque de 4000 dollars, signé par M

J B personnellement en faveur de la maison J B & Cie; j'avais mis l'argent dans un sac et le chèque, dans le livret de banque, avec un bout qui dépassait. Je cheminais tout en calculant, quand, tout à coup, je jetai la vue sur le bout de mon livret et ne vis plus de bout de chèque. J'en fus tout frappé d'appréhension. Je fouillai dans mes poches. Rien. Quelqu'un, me dis-je, me l'aura, peut-être, tiré du livret sans que je m'en aperçusse, ou bien il aurait, peut-être, glissé du livret en changeant mon sac d'argent de bras! Que faire? S'il m'avait été volé

l me faudrait tout de suite aller à la banque en arrêter le paiement; mais cela, pensai-je, créerait beaucoup d'alarme et ferait voir, tout au moins, que j'ai été imprudent et négligent. Je retourne en courant, passant par le même chemin par où je suis venu, jusqu'au magasin. Arrivé à la porte, je n'ai rien trouvé; cependant, je n'entre pas, maintenant, je cours à la banque et, comme je me retourne, je vois le livret dans toute sa longueur avec un bout de papier qui dépasse. Je le regarde, c'est mon chèque. En changeant mon sac de main, dans ma route, j'avais tourné le livre

sans y faire attention, de manière qu'il présentait à ma vue, le bout d'où le chèque ne paraissait pas et, dans mon anxiété, je n'avais pas pensé à cela. J'allai à la banque comme d'habitude et ne racontai à personne cet incident défavorable.

Au temps de l'inventaire on se prévalut de mon aide dans les calculs et on fut bien satisfait de mes services.

La fin de l'année arriva et je fus rengagé avec augmentation, c'est-à-dire à raison de 100 dollars par année ou $8,33 par mois. Je ne devais plus porter de marchandises. Je continuais le

autres occupations auxquelles j'avais été employé et, de plus je prenais charge des affaires de la douane et de l'arrivée des marchandises importées d'Europe, pour les faire transporter au magasin.

De plus, j'eus, durant cette année, plusieurs des commis du magasin, comme élèves de Tenue des livres et d'Arithmétique.

Chapitre IX

Mr J B était membre d'une famille de 6 enfants, dont 3 fils: J B , J L et J qui était mon patron et 3 filles: Madame Ga , Madame Gu et Mademoiselle M qui était restée fille.

La famille avait été pauvre, mais ils s'étaient tous enrichis. Les fils étaient doués d'un talent extraordinaire pour le commerce et les beaux-frères s'étaient prévalu des faveurs de ceux ci pour s'enrichir. D'abord J B avait fait une immense fortune dans le commerce et s'était retiré

des affaires. Il mourut pendant mon engagement au magasin. J L , aussi, s'y était fait riche et avait abandonné le commerce. Il avait été maire de la ville pendant plusieurs années, et J le plus jeune, jouissait déjà de beaucoup de richesse et rivalisait avec une maison de commerce anglaise, tout près de chez lui, nommée M M C° qui était installée dans un édifice magnifique et tout nouvellement bâti. Mr J B avait pour magasin une maison passablement vieille, qui ne lui faisait pas honneur à côté de celle des M

Il avait résolu de les é-
clipser par un plus grand et
plus bel établissement et, dans
ce but, il avait acheté un em-
placement entre son ma-
sin et celui des M , qu
commença à bâtir dans
l'été de 1868, pendant la
deuxième année de mon
service dans sa maison.
L'ouvrage avançait rapi-
dement et il se tenait
lui-même, sur les lieux,
presque tout le temps, pour
veiller à l'exécution exacte
du contrat.

L'effort fut trop grand
pour lui, il était habitué
à l'intérieur et s'exposait
rarement à l'influence d'une
température extrême; l'été

était d'une chaleur intense,
il fut frappé d'un coup de
soleil et y succomba en quel-
ques jours. Sa mort devait
opérer de grands change-
ments partout. Son frère
aîné, J. B., était mort
peu de temps avant lui,
il ne restait plus que
L. qui pût régler
les affaires de la veuve de
J. et de ses enfants, et il
se montra à la hauteur de
sa position. J. L.
était, peut-être, celui dont
l'intelligence était la plus
énergique des trois. Il était
pratique et d'une imagina-
tion vive, et, quoique peu
instruit, il avait souvent
fait des adresses en publ[ic]

avec un succès qui dénotait chez lui, un tact et une nature supérieurs et lui valut la confiance du peuple, ce qui lui assura le succès de son élection, comme maire, et la ville lui est redevable de beaucoup d'améliorations ingénieuses, exécutées durant sa mairie. Il était très impérieux, peut être excessivement.

Soit qu'il eût entendu parler de l'affaire des 5 dollars à mon désavantage, ou soit de l'impression qu'il s'était faite de moi, ou encore, soit que les circonstances subséquentes corroborèrent, plus tard, l'idée d'aversion pour moi

que je croyais lire dans sa
physionomie sévère et dure,
qui, en réalité n'aurait été
que sa manière naturelle,
il ne me semblait pas s'être
formé une haute opinion
de moi et en conséquence,
je ne l'aimais pas non plus,
de sorte que nous ne nous
regardions jamais d'un
oeil rassurant. Il avait ap-
pris que j'allais danser quel-
quefois et c'était une chose
qui ne lui plaisait pas. Il
ne me prenait pour rien
de plus qu'un hypocrite
et il aurait probablement
déjà trouvé des raisons pour
me renvoyer, si je n'eus pas
été chez Madame G
qui m'avait beaucoup loué

à lui, et qui continuait à être satisfaite de mon enseignement à A

Au magasin, j'avais cependant intéressé les commis par quelques petites compositions, dans lesquelles je faisais entrer leurs noms; quelquefois, c'étaient des poésies, bien que je n'excellasse jamais dans ce dernier genre de littérature. Quelques-uns, parmi eux, avaient mis en doute l'authenticité de mes compositions et prétendaient que leurs noms avaient été insérés en place d'autres qui se trouvaient dans des poésies que je prenais dans des livres, dont, on savait que

j'étais bien pourvu, et on me demanda d'écrire quelques vers au sujet de notre patron, qui venait de décéder; on me donnerait un temps fixe, ou bien, on me laisserait prendre tout le temps que je voudrais, pourvu que je ne sortisse pas du magasin, où je ne pouvais avoir accès à aucun livre.

Mr J B avait eu des funérailles pompeuses, et on lui avait préparé une oraison funèbre, dans laquelle on lui attribuait un esprit d'élite. Tout avait été fait à prix d'argent.

Alors, pour satisfaire à la demande des commis

"j'écrivis, sur le champ, en fran-
çais, la charade suivante, sur
le nom de mon patron; je
la donne de mémoire:
"Chacun de nous, ici, se voudrait mon prem
"Pourquoi ne pas aimer, pourtant, de bien porne
"Rien de plus sec, enfin, qu'en anglais, mon der
"Mon tout fut appelé un élite sans l'être
"Il eut beaucoup d'esprit et beaucoup de tale
"Son esprit, cependant, n'égalait son arge
Pourtant, si J L
mon nouveau patron ne
m'aimait pas, il n'en é-
tait pas ainsi de la veuve
de mon ancien maître,
avait entendu parler des
progrès qu'A avait
faits, avec moi, dans son
instruction, bien qu'elle
ne visitât guère la famille
de Madame G que

peut-être, à des occasions ex-
traordinaires, car elle se pro-
posa de faire sortir son fils,
H , du collège, pour en
faire mon élève, tandisqu'il
pourrait se tenir au magasin
pendant le jour, et ainsi se
préparer, plus vite, à rem-
placer son père, si l'on
venait à décider de conti-
nuer les affaires de la mai-
son, en son nom.

Elle pensait, dit-elle,
que je pouvais bien enseigner
à son fils, puisque j'ensei-
gnais à A G , mais
son fils était plus avancé
et, avant de me le confier, elle
aurait aimé à me deman-
der si j'avais des diplômes
d'enseignement. Je lui dis

que je venais de prendre un diplôme d'École Élémentaire, le 4 Août 1868, parce qu'il fallait commencer par obtenir celui-là, pour pouvoir se présenter pour celui d'École Modèle, que je me préparais à passer au premier examen qui devait avoir lieu. En attendant, je lui donnerais des certificats de mon ancien professeur, Mr J G
et de Mr B , curé de
St C , que je m'empressai d'obtenir. Voici la copie de celui de Mr J. G

"St C Septbre 6/68
"Monsieur Z H a
suivi le cours d'enseignement

complet de l'École Modèle de
St C. sous ma direction
et je dois, en justice et à sa
louange, certifier qu'il a par-
faitement répondu à ce que
l'on doit attendre d'un talent
beaucoup plus qu'ordinaire,
et qu'il est en état d'ensei-
gner, avec beaucoup de succès,
toutes les matières qui com-
posent le cours suivi dans
toute bonne École Modèle.

"Je recommande Mr Z. H.
comme professeur dans
toute famille qui désire avoir
comme tel, un jeune homme
vertueux, solide et dévoué.

"J. E. P.
"Instituteur"

Je copie aussi celui
du Révd. H. B. qui est

conçu comme suit:

"Mr Z H a
"été mon paroissien de 186
"à 1867 et, pendant ce temps
"là, sa conduite morale a été
"irréprochable et tout à fait
"digne d'éloges. J'ai pu, en
"diverses circonstances, cons-
"tater les succès qu'il a rem-
"portés dans les écoles, succès
"qui dénotent un sujet tout
"à fait distingué par ses
"talents, et je n'hésite pas à
"le recommander à ceux qui
"auraient besoin d'un pré-
"cepteur dans leur famille,
"pour enseigner le français,
"l'arithmétique, la tenue des
"livres et toutes les branches
"d'une éducation commerciale

de plus, la Géographie, l'Histoire, &c, &c, &c.

"St C 6 Sept 1868

"H. B Ptre"

La veuve de mon ancien patron, ainsi que ceux de sa propre famille qui lui avaient conseillé de me demander si j'avais des diplômes, fut satisfaite des deux certificats ci-dessus mentionnés, et voulut qu'H eût une leçon, tous les jours, d'un cours d'enseignement commercial. Elle convint, pour cela, de me donner 8 dollars par mois et je commençai.

H B avait autant d'intelligence

qu'A G et beaucoup plus d'ambition et de désir d'apprendre. Il s'appliqua beaucoup et fit de grands progrès, si bien qu'il continua à prendre des leçons, de moi, tout le temps que je demeurai, ensuite, à M , et n'en prit plus du tout après mon départ.

Je demeurais toujours chez Madame G

, je m'y plaisais, on était content de moi; mais ce Cupidon malin, qui lance des traits dans tous les recoins où bat un cœur humain, me réservait une flèche dans son carquois.

La famille de Madame G se composait de six enfants, dont deux fils: François, qui était absent, et A, mon élève, et quatre filles: Madame R, M, D et M L.

M commençait à désespérer de se marier; D sortait du couvent; M L était encore toute jeune et demeurait avec sa mère. A était entre les deux dernières.

D avait un an ou deux de plus que moi. Elle avait fait de belles études au couvent; elle était assez grande, d'une constitution délicate. Elle avait le nez long, les joues un peu

saillantes, la chevelure brune, longue et d'une beauté rare et les yeux bruns et remplis d'expression. Elle avait une nature ardente, des sentiments romanesques et pleins d'anticipations, avec un penchant à se faire coquette. Elle portait le nom de ma mère.

Elle s'était souvent insinuée dans le cabinet d'étude, pendant que je donnais ma leçon à A , même avant que j'eusse résidé chez sa mère, époque où elle se trouvait encore au couvent et venait souvent visiter la famille en congé d'absence. Elle in-

terrompait, alors, notre leçon avec un livre à la main, ou, comme poussée par un sentiment de curiosité, pour demander des questions auxquelles elle ne se souciait guère d'avoir de réponses ou des avis qu'elle n'avait aucune intention de suivre.

Un jour, elle me prêta un livre à lire et, quand je le lui remis, j'y laissai, avec intention, un petit morceau de papier, sur lequel étaient écrits les mots latins suivants: "Te amavi, te amo et semper te amabo". Elle ne fut pas lente à en trouver la signification et, quand l'heure de ma leçon

suivante arriva, elle s'était placée dans une chambre vis-à-vis de celle où je devais entrer avec A , et pendant le temps de la leçon, elle répétait, tout haut les mots latins du petit papier. Ensuite, elle riait tantôt elle redevenait sérieuse, tantôt elle récitait encore les mots latins. Je pourrais vous dire que cette conduite de sa part m'était d'un grand inconvénient et me fournissait une grande source de distractions, et j'étais loin de penser que mon petit papier avait été reçu avec aucune sorte d'approbation. Au contraire je pensais

bien y comprendre de la déci-
sion. Je me promis bien de
n'y plus retourner et de tâcher
d'insinuer que le papier avait
été laissé par mégarde dans
le livre. J'attendais avec
anxiété ce qui allait en
advenir. Plusieurs jours
s'écoulèrent, ils me parais-
saient des mois; enfin, un
soir, m'ayant invité à ve-
nir m'asseoir dans la cour,
elle me remit les mots sui-
vants, écrits sur un petit
morceau de papier de soie:
Ego etiam! Oh! que n'êtes-
vous plus âgé!"

Ainsi commença une
orrespondance qui s'était
ontinuée, à l'insu de sa mè-
e jusqu'après la mort de

mon patron et qui s'était
culminée en un amour ré-
ciproque si ardent, quoique
platonique, que les expressions
brûlantes, nécessaires pour
l'exprimer, auraient peut
être suffi pour embraser
un morceau de glace si
seulement il eût apparu
sous la forme d'un cœur.
Il me semble entendre quel-
qu'un me dire, tout bas : Le-
ons, pourquoi ne dites-vous
pas que vos mots pétillaient
en les écrivant et que le bout
de votre plume étincelait
tout le temps. Eh! bien, oui
j'en diraï tout ce que vous
voudrez et tout le langage
ridicule et absurde dont je
pourrais faire usage et j

nous parait, à tous, bien propre, en pareil temps, ne serait peut-être pas suffisant pour exprimer l'idée avec exactitude.

Les lettres étaient devenues si fréquentes qu'elles n'échappèrent pas toutes à la vigilance de sa mère, qui l'observait avec des yeux d'Argus, et, quand elle s'en fut rendu compte, elle en décida que je devais me chercher une résidence ailleurs. Malheur! hélas! Quelle déconfiture! C'est donc un crime d'aimer! Qu'on me pende, alors! Pourtant, non, on ne voulut pas le faire; mais Madame G me fit comprendre que ma condition n'était pas de nature

à ce qu'elle pût tolérer des amours entre nous. Je n'avais pas de fortune, pas de position de faite, je ne pouvais pas songer à me marier. Pourtant, j'y rêvais toutes les nuits. Il fallait, continua-t-elle, que je quittasse la maison. Enfin, je partis et on me laissa continuer à donner des leçons à A

Malgré tout cela, je trouvai bientôt un moyen de continuer mes communications. Je vis D , une fois, pour lui donner une petite note, qui l'informait que j'avais cousu une poche dans le bas de la doublure de mon pardessus, en arrière; que toutes les fois que je viendrai

donner une leçon, j'accrocherais mon par-dessus dans le passage et elle y trouverait une lettre pour elle et pourrait, ensuite, en remettre une pour moi, à la place, pendant que je donnerais ma leçon à A.

Et nos correspondances continuèrent comme auparavant.

Pour en revenir au magasin, il arriva que, vers ce temps-là, qui se trouvait près de la fin de l'année 1868, on s'aperçut que des marchandises avaient disparu, et les soupçons planaient surtout sur les plus jeunes dont le salaire était moins élevé. On organisa une surveillance attentive sur tou

les jeunes gens du magasin
Mr J L B conçut l'idée d'envoyer deux ou trois des premiers commis à la recherche d'objets qui pourraient amener l'identification du voleur, en visitant, à l'improviste, l'appartement de chacun des jeunes employés et en passant, en revue, tous leurs effets, afin de s'assurer s'ils n'avaient rien qui pourrait être identifié comme venant du magasin. C'était bien là un plan caractéristique de J L , par son audace, aussi bien que par la nature pratique de cette démarche. En premier lieu, aucun de nous n'était

tenu de laisser quiconque examiner ses effets sans une autorisation légale, ni même de laisser personne entrer du tout, mais, d'un autre côté, il n'est pas probable que celui qui était innocent aurait refusé une telle chose, et, si l'un de nous avait refusé, il aurait été soupçonné et, probablement, avec raison et toutes les recherches possibles auraient été dirigées contre lui. J L avait, ou voulait avoir, de grands soupçons contre moi, mais on ne trouva rien venant du magasin dans mes effets, qu'une bouteille de parfum qu'un des commis

délégués, présents, nommé
L , déclara m'avoir
vendue lui-même. Cette
démarche n'avait guère
réussi, nulle part ; mais
on avait découvert des
effets chez une revendeuse,
qu'on identifia comme
venant de la maison
B . La femme donna
une description du jeune
homme qui les lui avait
vendus. Elle promit de le
faire arrêter, s'il venait
encore ou si elle le voyait
quelque part. Deux jours
après, il revint et elle le
fit arrêter. C'était un jeune
homme dont j'omets le
nom et qui appartenait
à une riche famille.

son père vint prendre des arrangements avec Mr J B et le retira du magasin.

Au même temps, une lettre m'arriva au magasin et vint à la connaissance de J L qui se permit de l'ouvrir, sans m'en rien dire, croyant, par là, découvrir quelque complot et faire une nouvelle proie, car les faits dont je viens de parler n'avaient pas écarté ses soupçons, mais, à son désappointement et à sa grande surprise, la lettre était signée D G

C'était une de ces lettres pétillantes, propre à enflammer le cœur par le feu ...

s'y trouvait. Il en fut tout ébahi. Il me fit venir au bureau et me dit qu'il avait une lettre pour moi, et, la laissant voir du coin de l'œil, il me demanda si elle venait de Mademoiselle D G , fille de Madame G demeurant N°401 rue D , comme s'il eut hésité à l'appeler sa nièce. Je ne sais pas, lui répondis-je, si je suis obligé de vous expliquer le contenu de mes lettres, même après que vous avez pris sur vous de les ouvrir sans m'en parler, et je tendis la main vers lui pour la lui ôter, mais il l'éloigna de moi et la mit dans sa

poche. J'étais tout rouge de colère ; j'aurais voulu que nous eussions été seuls, pour m'élancer sur lui ; mais tout cela se passait au magasin, en présence d'un grand nombre de personnes. Il me fallut céder.

Il se rendit chez Madame G et moi, j'allai voir D . Je lui demandai pourquoi elle m'avait écrit au magasin, quand elle avait une occasion de me donner une lettre, tous les deux jours. Elle me répondit qu'elle voulait me faire une surprise agréable.

Une surprise, oui, lui dis-je, mais agréable,

j'en doute fort, je suis plutôt porté à croire que le résultat en sera très désagréable, et je lui racontai l'histoire. Nous nous apitoyâmes sur notre sort et nous laissâmes en grande anxiété en attendant l'arrêt qui devait être prononcé contre nous. Cet arrêt fut définitif, Madame G me répéta que je n'avais pas de fortune et que je n'étais pas de position à courtiser sa fille, et que sa maison m'était dorénavant, interdite. Je perdis, alors, mon élève, A , et pendant plus d'un an je ne pus pas voir D .

Le magasin, mainte

vant ne m'était plus d'au
un intérêt et je commençai
à mûrir d'autres projets
dans mon esprit.

Il était d'habitude, au
magasin que chaque com
mis prît une semaine de
vacances vers la fin de l'an
née. Cette année, J L
n'accorda que deux ou trois
jours, et il profita de l'occa
sion pour en renvoyer plu
sieurs qui avaient pris
toute une semaine, cont
son ordre; car, à mesure
que les affaires se réglaie
il n'avait plus besoin a
tant de commis. Alors, je
partis, le soir de la veille
Noël 1868 et ne revins que

lundi, je crois, j'entrai au magasin, mais je n'attendis pas qu'on m'eût congédié et j'allai, tout droit au bureau, demander ce qui m'était dû. Je fus payé et je signai un reçu, sans mot dire, comme si tout eut été préparé d'avance et je leur dis: Adieu.

Chapitre X

La remarque de Madame G : "Pas de fortune, pas de position", me revenait sans cesse à l'esprit, et je me disais souvent, comme pour y répondre : Si je n'ai pas l'une, j'aurai l'autre, et, si je réussis à en obtenir une, je finirai, peut-être, par avoir les deux. Si seulement D pouvait ne pas m'oublier. Alors, je résolus de me prévaloir de tous les moyens à ma portée, qui pourraient m'aider à embrasser une carrière de profession, que, cependant, je n'avais pas encore choisie. Je me rappelais bien le désappointé

ment que je ressentis, de ne pas avoir le diplôme d'enseignement voulu, prêt à montrer, quand Madame B me le demanda. J'obtiendrais donc ce diplôme d'enseignement, dont je pourrais encore avoir besoin, de même que certains diplômes d'école militaire; je tâcherais de me procurer un certificat de mon service dans la maison B , et je travaillerais à obtenir un brevet d'admission à l'étude d'une profession.

Avec tant de cordes à mon arc, je serais en état de choisir quand une occasion favorable se présenterait à moi, et j'embrasserais la

arrière que je trouverais la plus propre à me faire une position rapidement; car je ne pouvais compter sur rien autre chose que mes propres ressources, qui se bornaient à ce que me rapportait mon enseignement. H B continuait toujours ses leçons avec moi. On s'était bien amusé, dans sa famille, au sujet de l'incident de la lettre avec J L et de mes revers subséquents dans la famille , mais on n'en semblait pas moins tenir à mi j'osai même penser qu'on me portait plus d'attention, à cette affaire. H

m'en parlait quelquefois avec un peu de sarcasme, nature qui ne lui était pas tout à fait étrangère. De même on ne prit aucune offense de ce que j'avais quitté le magasin. J'avais aussi plusieurs élèves, commis de la maison B et autres, qui continuèrent à prendre des leçons de moi, et qui me regardaient plutôt à ce sujet, comme un homme privilégié.

L'enseignement ne me plaisait plus beaucoup, mais il fallait me mettre en état de pouvoir m'y livrer quand je n'aurais rien autre chose à faire pour vivre ou a fin de subvenir aux dépenses

ses que nécessiterait l'étude d'aucune profession que je pourrais embrasser. L'Ecole militaire ne me tentait guère que pour les 84 dollars que je devrais en retirer, si j'obtenais un diplôme d'Artillerie, et qui me seraient d'un secours immense pour entrer en étude. Il me restait à choisir entre continuer le commerce ou adopter une profession. Le premier me semblait lent pour réussir sans capital; dans l'autre, je rencontrais une infinité de difficultés, parmi lesquelles le manque d'argent n'était pas la moindre.

Comme je l'ai dit plus haut, j'avais obtenu un diplô

me d'Ecole Elémentaire de première classe, au mois d'Août 1868, et, le 2 Février 1869, un mois après ma sortie du magasin j'obtenais mon diplôme d'Ecole Modèle, aussi de première classe. Je pourrais remarquer, ici, que tous les examens que j'ai passés ou les diplômes que j'ai obtenus ont été de première classe, en ce qui concerne le succès de l'examen.

Après cela, je voulais obtenir un certificat de mon service dans la maison J B . J'avais remarqué, même avant mon départ du magasin, que M O G avait eu plusieurs différends avec Mr J B , qu

ne voulait jamais entendre parler d'hésitation à obéir à ses ordres impérieux, ni même de considération ou de questions avant de suivre ses avis, bien qu'O G fût administrateur et exécuteur de la succession avec le même pouvoir que L et plus, y avait un intérêt personnel. Ils étaient, maintenant, aux prises ensemble au sujet de la liquidation des affaires. Je résolus, alors, de me présenter chez Mr G pour lui demander un certificat. Quand je fus entré chez lui, nous nous regardâmes, un instant, comme deux vétérans rivaux, blessés,

qui se rencontrent après une bataille sanglante et prêts à entrer en ligue contre un ennemi commun. Il exprima beaucoup de plaisir de me voir, et me donna un certificat, dont voici la copie:

"M 27 Février 1869

"Je, soussigné, certifie que
"Mr Z. H a été à l'emploi
"de la ci-devant maison
"J B dont j'étais
"l'un des associés, pendant
"à peu près, dix-huit mois
"et que, durant ce temps, nous
"l'avons considéré comme étant
"très honnête, sobre, actif et
"aimant à remplir ses
devoirs.

"(signé) O. G
"Exécuteur et administrateur
"de la Succession
"J B "

Je le quittai convaincu qu'il m'aurait donné un certificat de même nature, le lendemain de mon départ du magasin, si je m'étais, alors, présenté à lui.

A cette époque, j'entrai à l'Ecole Militaire, où je rencontrai plusieurs Etudiants en Médecine et, principalement, un jeune homme de St C , nommé J D , qui développèrent en moi le goût de cette science et, n'ayant jamais aimé, par instinct, les polémiques politiques ni les conflits

judiciaires, je n'eus pas de peine à mettre de côté la profession d'avocat, bien qu'on m'en montrât l'avantage en ce que je pouvais gagner beaucoup comme copiste, tout en étudiant, considérant, de plus, que, dans cette profession, ma sphère d'action devait être plus ou moins restreinte au pays où je me trouvais, tandis que la profession médicale est plus universelle.

Je n'hésitai plus dans mon choix, déterminé de ne m'arrêter que si mes moyens pécuniaires venaient à manquer, pour recommencer quand j'aurai

gagné assez pour m'y livrer de nouveau, dussé-je encore faire de la brique pour me procurer les fonds nécessaires.

Il se trouvait, dans la ville, deux collèges de Médecine, dont l'un, appelé "M College", où les cours se donnaient en anglais et l'autre, nommé "Collége V", où l'enseignement se faisait en français. Je choisis le Collége anglais, dont les formalités et le mode d'instruction sont, en tout, identiques à ceux des Colléges de Londres. Alors, je me procurai les informations nécessaires, relativement à mon examen d'admission, et je commençai à m'y préparer, tout en

continuai mon École
Militaire.
Le premier examen
que je passai à cette derni
école eut lieu le 20 Avri
1869, où j'obtins mon pr
mier diplôme, et j'en pa
sai un second le 18 Ma
1869, où je reçus un diplô
d'un degré plus élevé. J'en
trai aussitôt à l'école d'Ar
tillerie et y obtins un di
plôme de compétence le
Août 1869 avec les 84 doll
tant désirés.
Ces trois derniers dip
mes sont donnés sur par
chemin mais les deux dipl
mes d'enseignement son
sur papier.
Enfin, le 2 d'Octobre

de la même année, j'obtenais mon brevet d'admission à l'étude de la Médecine, après avoir subi l'examen requis, avec succès, et je commençai mes études.

Chapitre XI

Trois jours après, j'entrais au Collège de Médecine. Le programme d'enseignement y est divisé en deux parties, à savoir: les branches Primaires et les Finales. Il est obligatoire, avant de se présenter pour l'examen de réception, d'avoir suivi deux cours de chacune de ces branches, à l'exception de trois, dont il n'est requis qu'un cours, et qui sont la Botanique et la Zoologie, lesquelles sont comprises en un cours, et dont on peut passer l'examen, la première année, de plus, la Chimie pratique et la Jurisprudence Médicale. Il est d'habitude

de suivre les Primaires, la première année, les Finales la seconde; dans la troisième année, nous reprenons les Primaires, sur lesquelles nous passons un examen, à la fin de la Session, qu'on appelle "Examen des Primaires" et, dans la quatrième, nous reprenons le cours de Finales pour la deuxième fois, afin de subir l'examen de réception à la fin de l'année. Les cours se donnent l'hiver et l'on peut suivre l'hôpital ou la pratique d'un médecin l'été.

La première fois que j'entrai dans la salle de dissection, j'en fus tout dégoûté et je fus plusieurs semaines

sans y retourner, après quoi, je m'y accoutumai comme les autres, et je n'ai jamais trouvé de raison, dans cela de contracter l'habitude de boire ou de fumer, ce dont je me suis toujours abstenu.

Pendant la première session de mes cours, le 26 Novembre 1869, à l'occasion d'une fête annuelle, observée par le Collège, en mémoire des Fondateurs et, pour cela, nommée "Founders' Festival", le prince Arthur d'Angleterre, maintenant Duc de Connaught, alors, en visite dans la ville, assista à notre réunion et prit le souper avec nous. Nous avions composé, pour

l'occasion, une chanson à son honneur que nous chantâmes en sa présence et dont j'ai encore une copie en ma possession....

Au printemps, comme j'étais libre de le faire, je subis mon examen sur les cours de Botanique et de Zoologie le 16 Mars 1870, afin de n'avoir plus à m'en occuper.

La session étant terminée, j'avais à décider si je devais entrer chez un médecin ou suivre l'hôpital, et comme je passais dans la rue Ste C j'observai une enseigne de médecin du même nom que moi. Je m'

le connaissais pas du tout
mais j'y entrai et je fus bien
accueilli. C'était un jeune homme
qui n'avait guère plus de
30 ans. Son visage était
étroit, sa barbe rousse, ses
lèvres un peu pendantes.
Il avait une habitude de se
tenir la main droite sur
la joue comme un homme
qui aurait mal aux dents.
Il était souvent distrait et
avait un caractère excentri-
que. Il était déjà atteint de
Phthisie pulmonaire et, mal-
heureusement, il était adonné
à l'usage immodéré de la
boisson. Il s'était fait une
bonne clientèle et tenait che-
val et voiture. Je m'arrangeai
sur-le-champ, pour suivre

son bureau.

A ce temps-là, ma sœur C avait déjà montré beaucoup de goût pour les modes, et elle attendait l'occasion de pouvoir se placer à la ville, pour se livrer à l'exercice de son talent, et, comme elle devait sacrifier sa première année sans gages, je lui louai une chambre dans la maison où j'étais et nous pensionnâmes ensemble. Elle se fit beaucoup aimer de la maîtresse de la maison, par qui nous étions regardés comme membres de sa famille. C passa ainsi une année avec moi.

A mon entrée chez

le docteur J. C. N. H , mon premier soin fut de me procurer un compendium de Médecine, qui traitait de toutes branches de cette science, en abrégé, et je me livrai, avec acharnement, à l'étude de ce livre, demandant les explications dont j'avais besoin, à mon patron, qui se prêtait, avec plaisir, à ce service, si bien qu'au bout de quelques mois, je possédais parfaitement le contenu de mon livre. De plus, mon patron s'était donné la peine de m'enseigner pratiquement, il n'avait guère de malades dont je ne con-

nus toute l'histoire pathologique et le traitement qui leur était appliqué. Il en était de même d'un Dispensaire, dont il était médecin, où il ne manquait jamais de m'amener avec lui.

Vers cette époque, la maladie fatale, qui le minait, commença à faire des ravages sur son économie, et sa santé déclina à vue d'œil; souvent, maintenant, il était alité pendant plusieurs jours et même des semaines. Durant ce temps, je prenais charge de sa pratique exclusivement, tout en le consultant à la maison; mais, dès lors, le Dis-

pensaire resta complète-
ment à ma charge. L'au-
tomne arriva, il me con-
seilla de me hâter pour
mes examens, m'assu-
rant que j'avais les con-
naissances médicales de
bien des élèves de trois ans
et m'offrant de me do-
ner un certificat que j'a-
vais suivi son bureau
depuis le mois d'Octobre
1867, ce qui me vaudrait
au Collège, deux ans d'étu-
des, avant, même, que
j'eusse commencé à étu-
dier, et me mettrait en
état de pouvoir me pré-
senter pour mes Prima-
res au printemps, et pour
mes Finales un an après.

Soit que son caractère et son goût excentriques le portassent à me conseiller de tenter une entreprise aussi exagérée; soit qu'il prévît, dans mon admission à la pratique, un moyen de préserver sa clientèle en s'associant avec moi profitablement, se voyant incapable de continuer longtemps l'exercice de sa profession sans aide; soit encore qu'il voulût me considérer comme son fils et successeur, voyant qu'il était marié depuis plusieurs années et n'avait pas d'enfants, il m'en parla ~~sou~~ souvent et essaya de m'y persuader, et, dans la con

dition d'ambition où je me trouvais, il me fallait bien peu d'encouragement, sans parler d'incitation pour me faire tenter même l'impossible. J'y réfléchis sérieusement; mais je ne laissais pas de voir beaucoup plus de difficultés qu'il ne semblait en trouver. D'abord, il me fallait suivre trois cours en deux sessions et, pour pouvoir passer mes Primaires au printemps, je devais avoir suivi trois cours, c'est-à-dire deux de Primaires et un de Finales, il m'aurait donc fallu suivre double cours: les Primaires et les Finales ensemble, pendant

cet hiver-là, exigerait demanderait le double d'argent à payer pour mes cours, et plus de livres à acheter, quand j'aurais la moitié moins de temps pour en gagner, et, au milieu de tout cela, où trouverais-je le temps d'étudier pour préparer mon examen du printemps; je craignais aussi qu'on ne découvrît cette affaire de certificat au Collège; peut-être, viendrait-on à savoir que, pendant ce temps-là, j'étais commis chez B ; pourtant, si j'avais l'argent nécessaire, je m'y hasarderais. Plus j'y pensais, plus la chose me semblait possible; il

ne s'agit, me disais-je, que de tirer profit des occasions en temps opportun et de surmonter les difficultés une par une, sans confession, sans découragement, pour réussir dans toute entreprise. La première nuit que j'ai passée à Troy, j'étais loin de penser que, le lendemain soir, je serais pourvu de logement et de nourriture pour tout l'été, avec 16 dollars par mois de gages et, quand l'idée me vint d'étudier la Médecine, étais-je bien certain des 84 dollars qui devaient me mettre si à l'aise pour ma première session d'études; pour le moment, j'ai encore des élèves, autant

que je veux, il surviendra bien quelque chose pour me tirer d'embarras; si je n'essaie pas, quel est celui qui fera des efforts pour moi? Enfin, je quittai le docteur H , pour entreprendre cette tâche, mais je ne devais plus retourner chez lui, car il mourut avant mon admission à la pratique.

La session commençait le 4 Octobre et je pris double cours, tant les Primaires que les Finales. Chacune des branches, qui composent ces deux divisions, est traitée par un professeur spécial et aucun d'eux ne peut avoir plus d'un

branche à enseigner à la fois et, par conséquent, plus d'une lecture à donner par jour. Chaque lecture dure une heure et, à chaque heure de la journée, un nouveau professeur entre au Collège pour donner sa lecture. Maintenant, pour donner une idée de la tâche que j'avais entreprise, je vais passer en revue la manière dont j'employais mon temps, pendant une journée:

A 9 heures du matin, j'étais au Collège pour entendre la première lecture, sur la Physiologie, qui durait jusqu'à 10 heures; de 10 à 11 la Chirurgie; de 11 heures

à midi, les Accouchements. A midi, nous nous rendions à l'hôpital, qui se trouvait à dix minutes de marche du Collége, où nous recevions, en même temps, les Cliniques. Pendant ce temps, je dinais comme je pouvais, souvent en chemin, et, à 2 heures, je devais être de retour au Collége, pour la lecture d'Anatomie qui durait jusqu'à 3 heures. De 3 à 4, j'étais à la lecture de Matière Médicale; de 4 à 5, à celle de Pratique de Médecine, et de 5 à 6, j'assistais au cours de Principes de Chimie. A 6 heures, j'allais manger et ce qui me res-

tait de temps, jusqu'à 8 heures
je l'employais à la dissec
tion. A 8$\underline{15}$ heures, je me ren
dais à la résidence de Ma
dame B , N° 9 rue
N , pour donner
ma leçon à H , qui
durait jusqu'à 10$\underline{15}$ heures
Je me trouvais, alors, en
bon temps pour donner
ma leçon aux commis
que j'avais pour élèves et
qui quittaient leurs ma
gasins vers dix heures,
et à 10$\underline{30}$ heures, j'étais rendu
au lieu où ils se réunis
saient pour y être engagé
avec eux, jusqu'à minuit.
Je me rendais, ensuite, chez
moi, pour revoir les lec
tures que j'avais entendues

dans le cours de la journée
j'étudiais jusqu'à 3, 4 ou 5
heures du matin, et à 9
heures le lendemain, ou
plutôt le même matin,
je devais avoir déjeûné et
être rendu au Collége pour
recommencer.

Chacun des professeurs
faisait un examen hebdo-
madaire, en récapitulation
de ce qu'il avait enseigné
pendant la semaine. Un
certain nombre de profes-
seurs récapitulaient le ven-
dredi, les autres, le lundi,
ce qui divisait, pour les é-
tudiants, les examens de
semaine en deux. Pour
les examens du lundi,
j'avais grand temps à me

préparer le dimanche, mais pour ceux du vendredi, j'étais souvent obligé de passer la nuit précédente toute entière à étudier.

Il me semble, maintenant, que j'aurais peine à croire qu'un homme pût supporter une pareille tâche, sans succomber, si je n'eus, moi-même, passé par là, et je mettrais peut-être en doute l'exactitude de ma mémoire, si je n'avais devant moi, en ce moment, toutes les cartes de cours dont je viens de parler avec certificat de les avoir suivis régulièrement.

Ma conduite ne fut

pas sans attirer l'attention
des étudiants, dont plusieurs
ne voulant pas croire que
je veillais si tard tous les
soirs, vinrent, eux-mêmes,
à ma chambre, plusieurs
fois, pour s'en assurer, et
entre autres, un étudiant
nommé J. R. M.
qui y prit un intérêt tout
particulier et me mani-
festa, ensuite, un grand
attachement. Il avait
pris place, en classe, à ma
gauche, sur le banc de devant.
J. R. M.
appartenait à une famille
de fortune indépendante et
demeurait dans un quar-
tier aristocratique de la vil-
le, No 525 rue S. , avec

sa mère. Il avait fait des études classiques complètes et s'était d'abord livré à l'étude du droit, dans lequel il avait pris son doctorat et sans être entré en pratique il était, maintenant, à étudier la Médecine. Son but était de se qualifier dans toutes les professions, sans exercer aucune, pour la raison qu'il n'en avait pas besoin pour vivre, dépendant entièrement sur la fortune qu'il attendait de sa mère. Il avait une bibliothèque immense et n'entendait jamais parler d'un livre nouveau qu'il ne l'achetât. Il en avait trois chambres entourées d'éta-

gères toutes remplies. Il était imbu de principes sceptiques et peut-être athéistiques. Il gardait, dans son cabinet d'étude, les bustes du Christ et de Voltaire qu'il plaçait face à face l'un de l'autre et il prétendait les avoir sur un même niveau dans son appréciation, disant que le dernier avait défait ce que le premier avait fait, en parlant de la religion chrétienne. Il n'avait guère plus de 40 ans, mais ses cheveux étaient blancs comme la neige. Il m'invita souvent d'aller le voir. J'y allai quelquefois et sur sa demande, j'échangeai de photographie avec

lui. Pour une des miennes il m'en donna deux des siennes, sur l'une desquelles que j'ai, maintenant, devant moi, il écrivit une note, en anglais, dont voici la traduction exacte:

A mon ami, Mr J H , l'étudiant le plus persévérant et le plus infatigable que je connais dans le Collége, qui s'assied à ma droite, sur le banc de devant, avec la colonne de fer devant et entre nous

13 Decbre 1870

J R M

Je continuai ainsi jusqu'au printemps. J'étudiais en mangeant, j'étudiais en marchant; jamais on ne

ne voyait dans la rue sans un livre à la main, tant qu'il faisait assez clair pour lire et, pendant mes veilles, souvent, épuisé de fatigue, accablé de sommeil mais n'ayant pas encore fini ma tâche du jour, je me couchais tout habillé, laissant ma lampe allumée pour ne pas m'endormir jusqu'au matin, et je me levais au bout d'une demi-heure ou d'une heure pour finir mon ouvrage. Mon sommeil était quelquefois remarquable. On ne saurait croire les phénomènes extraordinaires qui peuvent s'opérer dans une imag-

nation continuellement surexcitée : Il arrivait souvent que je me couchais n'ayant encore ma leçon dans l'esprit que d'une manière confuse et je me levais le matin, la sachant parfaitement bien et je me rappelais d'y avoir rêvé. La première fois, que j'ai fait cette observation, fut à l'occasion d'un examen de semaine que j'étais en voie de préparer ; j'avais déjà repassé ma leçon plusieurs fois sans avoir pu me la fixer dans l'idée, ma mémoire semblait se refuser à faire l'effort nécessaire pour

la retenir; je me couchai tout habillé, comme je faisais quelquefois, et ne m'éveillai que le matin, à temps pour déjeuner à la hâte et courir au Collége. Chemin faisant je tâchai de rappeler à ma mémoire ce que j'avais lu avant de me mettre au lit. Je m'aperçus alors, que je savais très bien ma leçon et que j'y avais rêvé toute la nuit, et j'en conclus que la légère impression produite dans mon esprit par la lecture de ma leçon, au moment de me coucher, s'y était gravée plus profondément, pendant mon sommeil, en y rêvant.

La saison s'avançait et le temps de faire inscrire son nom, comme candidat, pour l'examen des Primaires, approchait, cependant, tous les efforts que j'avais faits, tous les moyens dont je m'étais prévalu, n'avaient pas suffi pour me procurer l'argent qu'il me fallait pour payer tous mes cours, et, après avoir épuisé toutes mes ressources il me restait encore 6 cartes non payées, à $12 (dollars) chaque, que je ne pouvais pas solder.

Les étudiants étaient tenus, selon les règlements du Collège, de payer tous

leurs cours d'avance, mais, sur ce point, on n'était pas très strict et on les laissait négliger jusque vers la fin de la session; mais, en revanche, on menaçait d'annuler les cours de ceux qui ne payaient pas, au moins, à la fin de la session.

J'étais bien peiné, mais je ne perdis pas espérance, et, comme dans toutes les autres occasions de ma vie où j'éprouvai des difficultés, je redoublai de courage, au lieu de me désespérer; je n'abandonnai pas, même, l'idée de me faire recevoir en même temps. J'avais entendu parler de plusieurs étudiants de troisième année

qui s'étaient mis en prati
que et avaient bien réussi
j'irais faire de même pen
dant l'été, je reviendrais, à
l'automne, reprendre enco
re tous les cours et je passerai
mes deux examens: des Pri
maires et des Finales, ensem
ble, à la fin de la session.
Je n'y voyais rien d'impos
sible, ni même de si diffici
le que ce que j'avais fait pen
dant la session qui finissait
si, seulement, je rapportais
assez d'argent pour n'avoir
pas besoin d'enseigner, et
je ne pouvais pas croire
qu'en expliquant mes
raisons aux professeurs
on me refusât mes cartes
quand je me présenterai.

avec l'argent pour les payer
dans l'automne. Mes projets
étaient formés, mais, j'étais
tout de même, triste et pensif
à ce sujet, et mon voisin
R M m'en
avait déjà fait la remarque,
cependant, il n'avait pas
insisté à en savoir la cause,
mais soit qu'il se doutât
de ma condition ou qu'il par-
lât sans s'occuper particu-
lièrement de moi, il me de-
manda, peu après, combien
je pensais qu'il y aurait d'é-
tudiants qui se présenteraient
pour leurs Primaires et qui
je croyais qu'ils étaient. Je
lui répondis que je ne le sa-
vais pas beaucoup. Il com-
mença à en nommer, en

en comptant sur ses doigts et, après en avoir énuméré plusieurs, me montrant du doigt, il dit: Et toi. Je lui répondis non, pas moi. Pourquoi, demanda-t-il? Parce que je ne suis pas préparé. Allons donc, dit-il, si j'avais répondu la moitié aussi bien que toi, je serais déjà sur la liste. Enfin, lui dis-je, nous n'avons pas tous la même confiance en soi. Ah! ça, par exemple, ajouta-t-il, quand un élève peut disputer la palme à aucun du collège, il n'y a pas tant à hésiter que cela, et il ne faut pas oublier que l'hésitation peut, dans certains cas, dégénérer en

[f]aiblesse. Eh! bien, lui dis-je [j]'y réfléchirai encore. Je l'espère, dit-il, en me serrant [l]a main, puis il s'éloigna.

Après cela, chaque fois [q]u'il me rencontrait, il me [p]arlait de mon examen, [j]usqu'à ce qu'enfin, je ne [m]e sentis plus capable [d]e lui cacher la véritable [n]ature de mon manque [d]e préparation, et, quand je lui eus dit, il me demanda combien de cartes il me manquait. Six, lui dis-je. 72 dollars (c-à-d 360 frs), remarqua-t-il, c'est plus que je ne pourrais obtenir sans en parler à ma mère qui me les refuserait si [e]lle ne savait pas ce que je

me propose d'en faire, mais
je pourrais t'en procurer 25
et, si tu veux me permettre
d'en parler à une couple
d'amis, je vais voir ce que
je puis faire. Je lui répon-
dis que je n'y avais aucune
objection. Le lendemain, il
arriva au Collége avec toutes
mes cartes, qu'il me donna
et me présenta trois billets
promissoires à signer,
dont l'un de 26 dollars,
en sa faveur, comprenait
le prix de deux cartes et des
timbres nécessaires pour
légaliser les trois billets,
&c, et les deux autres étaient
de 24 dollars chaque, ayant
la place des noms en blanc.
Je lui dis que je ne pouvais

par aucuns termes, lui exprimer toute ma reconnaissance et que la plus grande crainte que j'avais, était de ne pouvoir lui rendre le montant aussitôt que je le voudrais. Il me dit de ne pas me troubler à ce sujet, que personne d'eux ne s'attendait à ce que je pusse les payer avant plusieurs années, voyant que j'avais encore une année d'étude à faire, que, si je pouvais leur rembourser la somme dans l'espace de cinq ans, ils seraient tous trois satisfaits; mais que, d'ailleurs ils ne me la demanderaient jamais et que, pour cette

raison, les deux amis, qui avaient coopéré avec lui, l'avaient fait à condition que leurs noms ne fussent pas mentionnés; autrement dit-il, on ne m'aurait pas demandé de signer de billets du tout. Enfin, je signai les billets et j'allai, sur-le-champ, faire inscrire mon nom comme candidat pour l'examen des Primaires, que je passai le 21 A[illegible] 1871, et je réussis bien, étant au nombre de ceux dont il fut fait mention honorable.

Chapitre XII
Dansla famille G

On avait appris que j'étudiais la médecine; j'avais, déjà plusieurs fois, rencontré A , qui m'avait invité à aller chez lui mais je ne voulais pas. Enfin, une fois, il m'assura que sa mère n'avait pas d'objection à ce que j'y aille, mais, comme j'hésitais à le croire, il me dit qu'il voulait encore prendre des leçons de moi, et en conséquence, je m'y rendis, je vis D , qui m'apprit que sa mère n'avait plus d'objections à nos amours et je recommençai à y aller, pendant les dernières semaines de la session, avant mon examen des Primaires. J'a

pris beaucoup de choses qui
s'étaient passées durant mon
absence. Son cousin, N
B. avocat, fils de J L
B , lui avait fait sa cour
et était, dit-on, venu sur le
point de se marier avec elle
mais avait trouvé un em-
pêchement, dans l'objection
qu'y fit son père. C'était une
nouvelle qui ne me faisait
guère plaisir, mais je voulus
bien croire qu'elle ne l'aimait
pas tant que moi, sans mê-
me qu'elle me le dît; cepen-
dant, je le vis, ensuite, quel-
quefois, en sa compagnie,
ce qui, avec la promiscuité
qu'on disait régner dans le
ménage de son père, éveilla
en moi, peut-être à tort, plu

sieurs conjectures, sur son compte. D , aussi, me parlait si souvent de lui, et me le donnait pour modèle surtout dans les manières civiles qu'elle lui trouvait, bien qu'elle me concédât, sur lui, la supériorité intellectuelle.

Il est vrai que mes manières n'étaient pas encore bien polies; j'avais eu bien peu d'expérience en compagnie, et j'étais timide, de sorte que je ne parlais guère quand il y avait des étrangers avec nous. Elle aurait, sans doute voulu que ses connaissances acquissent une bonne opinion de moi, pour la louer de son goût,

j'en étais peiné, moi-même
mais je n'aurais pas voulu
devenir poli en copiant
mon rival; elle l'aimait
donc, pensai-je, plus que
moi pour tant insister à
me le faire imiter. Au temps
où je la connus, je lui aurais
probablement pardonné
tout son passé quel qu'il
eût été, mais, après m'avoir
aimé, me l'avoir juré, fouler
ainsi aux pieds cet amour
que je considérais invulnéra-
ble par les sollicitations d'un
autre. Non, je ne pouvais
jamais oublier cela; car, si
elle me restait, c'était grâce
non pas à la bonne volonté
de celle que j'aimais, mais
la mauvaise volonté

qui je n'aimais pas. C'était lui, me semblait-il, qui me l'avait déjà ôtée, il me la laissait maintenant; pourrais-je accepter, avec plaisir, ce qui m'arrivait ainsi? J'avais souvent pensé que sa dot me serait d'un grand secours pour élever ma position, mais, à présent, elle aurait cent dots semblables, je n'en voudrais plus. Néanmoins, je m'aperçus bientôt qu'il n'était plus facile de faire ces sortes de réflections que de secouer soudainement le joug de l'amour qui m'assujettissait à elle et ce n'est que plus tard que mes illusions

commencèrent à se disperser

J'avais toujours conservé l'idée de me mettre en pratique, à la fin de la session, pour me faire un peu d'argent; en conséquence, aussitôt que j'eus passé mon examen des Primaires je commençai à me préparer à m'éloigner et, au bout de quelque jours, j'étais sur mon départ. Je fis mes adieux, n'oubliant pas D , et je me dirigeai vers Troy, que je fus content de revoir; mais je ne crus pas devoir m'y fixer; je me rendis à Albany où je rencontrai un Docteur Crowthers, qui venait si établir, ayant quitté West Galway, où il me

conseilla d'aller, me donna une lettre de recommandation, adressée au ministre du lieu et je partis; mais au lieu d'aller à West Galway, je revins sur mes pas et me rendis à W N.Y. petite ville prospère, de 7 à 8000 âmes, située à l'extrémité sud du lac Champlain. Je visitai le prêtre du lieu, Révd. A P , à qui je fis part des circonstances où je me trouvais. Il me recommanda d'agir avec prudence, vu que je n'avais pas mon diplôme et que j'étais si jeune, ne devant compléter ma 22ième année qu'à la fin du mois de Mai. Je résolus de me fixer à cet

endroit.

Dès le commencement, j'eus une pratique surprenante et lucrative, si bien qu'au milieu de l'été, étant appelé à faire une opération pour l'extirpation d'un cancer du sein, je me rendis à M pour acheter les instruments dont j'avais besoin, avec assez d'argent pour aussi solder mes trois billets promissoires qui se trouvaient dans les mains de J R M ; Il hésita beaucoup à prendre l'argent, m'assurant qu'ils seraient tous trois contents d'attendre jusqu'après ma réception, attendu que je pourrais en avoir besoin

pour la session d'hiver. Je lui racontai le succès que j'avais rencontré en pratique et lui dis que j'espérais revenir dans l'automne, avec plus d'argent que je n'avais, alors. Je lui laissai l'argent et je puis dire que je n'éprouvai guère, de ma vie, de plus grand plaisir que celui de pouvoir acquitter cette dette, à ce temps-là. Je tâchai de lui exprimer toute ma reconnaissance et je retournai à W , où je demeurai jusqu'à l'automne et je revins à M pour le temps des cours.

Cette session fut, pour moi, un temps de repos com

paratativement à l'hiver précédent. Je n'avais plus besoin d'enseigner, mais, comme mon ancien élève H
B désirait encore continuer sa classe, je me rendis à son désir, et Madame G me pria de donner des leçons à A et à M
L, sa plus jeune demoiselle, et je le fis moins par besoin pécuniaire que pour l'occasion que j'aurais d'y voir souvent D
que j'aimais déjà moins, il est vrai, mais que je ne pouvais pas me décider à oublier tout-à fait.

Au printemps, je subis mon examen final le 28 Mars 1872, étant inscrit le

cinquième dans la classe d'honneur, composée de 8 dont la plupart étaient des élèves de 5 ou 6 ans d'étude.

Il est d'habitude dans ce Collége, quand les professeurs trouvent qu'un grand nombre d'élèves passent un examen plus brillant qu'à l'ordinaire ou manifestent un degré inaccoutumé de talent et de connaissance, de signifier cette circonstance en portant des gants blancs à l'occasion de la proclamation des candidats qui ont réussi dans leur examen et en délivrant leurs diplômes. L'année, que je fus reçu médecin, fut signalée par cette distinction qui arrive assez rarement

Au bout de 3 ou 4 jours je repartis pour W

Mes visites fréquentes pendant l'hiver, semblaient avoir amélioré mes dispositions envers D et, à mon départ, nous nous promîmes de nous écrire, ce que nous fîmes pendant quelques mois, mais notre attachement diminua peu à peu avec le temps. J'allai cependant, à M , plusieurs fois et lui rendis visite. Un jour que j'arrivai chez elle, à l'improviste, elle me reçut d'une manière si singulière que je ne pus m'empêcher de penser qu'elle en fût contrariée ou du moins que

mon apparition imprévue ne lui avait pas plu. J'avais acheté des fruits, dans mon chemin, et après avoir parlé quelque temps avec elle, je lui en offris; elle me réprimanda sur mon manque de convenance bien qu'il n'y eût personne avec nous. Cette occasion mit fin à nos correspondances, et, ensuite, nous ne nous vîmes plus que comme amis. Un an ou deux plus tard, je lisais avec plus de curiosité que d'émotion l'annonce de son mariage avec quelqu'un qui m'était étranger

Chapitre XIII

A mon arrivée à
, je fus aussi bien accueilli
que la première fois: tous mes
patients revinrent à moi,
contents de me revoir, et ma
clientèle continua aussi bon-
ne que l'été précédent; mais
je n'abandonnai pas d'étudier
la Médecine et, pour cela, je
mis à profit tous mes mo-
ments de loisir. J'étudiai,
aussi, la langue allemande
que je pratiquai avec des
Allemands que je rencontrai.
J'avais déjà commencé à
l'apprendre, pendant ma
première session de cours
de Médecine, après avoir
fait la connaissance d'une
jeune demoiselle, qui parlait

facilement l'allemand, le français et l'anglais, ce que j'admirai tant que je résolus d'apprendre l'allemand. J'en amassai, alors, les premières notions, mais j'avais négligé de continuer mon étude de cette langue, pendant ma seconde session de cours pour recommencer à ma première arrivée à W , mais à mon retour à M pour ma dernière session, j'appris, avec peine, que cette jeune personne, avec qui j'aurais eu l'occasion de cultiver cette langue, était décédée durant l'été. Je donnai, en conséquence, peu d'attention, à cette

étude, alors; mais de retou
à W je recommen
çai avec plus d'ardeur.

Dans l'été de 1872
ayant été appelé à un ca
rare, je préparai un arti
cle, à ce sujet, intitulé:
"Expulsion spontanée dan
un cas de Présentation de
l'épaule" et je l'envoyai à
l'éditeur du "C M
S Journal", qui le
publia avec plaisir.

Dans l'automne, je
fus appelé à un cas de mort
subite d'une femme, dont le
mari a été soupçonné de
l'avoir empoisonnée. On
tint une enquête sur son
cadavre et, au lieu de m'em
ployer pour faire l'autopsie

comme il aurait été ordinai-
re de faire dans un cas où
j'étais le seul médecin
qui avait vu la personne
au moment de sa mort,
on fit venir deux autres
médecins et je fus exclu
de prendre part à l'enquê-
te. On voulut, ensuite, me
questionner comme expert
je répondis sur les faits sim-
ples, mais je refusai de
répondre à toute question
d'opinion qu'on me fit,
à moins qu'on ne me
payât mes honoraires, ce
qui causa beaucoup de
bruit. Un magistrat con-
seilla au coronaire de me
faire emprisonner pour
ne pas vouloir répondre

mais je persistai dans ma détermination et le coronaire n'osa pas aller plus loin. Beaucoup de remarques parurent dans les journaux à mon sujet; alors, j'écrivis un article pour défendre mes droits et exposer les fautes de ceux qui m'avaient abusé, je le portai au bureau de l'un des deux journaux du lieu, mais on refusa de le publier; je me présentai à l'éditeur de l'autre journal, qui en fit autant; je fis, alors, imprimer, à mes frais, plusieurs centaines d'affiches à la main que je fis distribuer dans

toute la ville. On ne répondit pas à mon affiche, qui sembla mettre fin à la discussion, et l'éditeur du journal médical qui avait publié, pour moi, l'article dont j'ai parlé plus haut, ayant obtenu une de mes affiches, la publia dans son journal, sans que j'en sus[1] rien à ce temps-là, car je ne lui en avais pas envoyé de copie, de crainte qu'il ne m'accueillît de la même manière que les éditeurs des deux journaux auxquels je m'étais adressé auparavant. Je m'aperçus bien, ensuite, que cette affiche avait eu l'effet d'améliorer ma clientèle

(1) Voyez Obs. page 520.

et je fus souvent choisi, dans la suite, pour faire des autopsies, dans d'autres circonstances.

Pendant cet été, je pus commencer à aider à mon père et je le fis tant que je demeurai à W.

Il y avait, dans le lieu trois pharmacies importantes, et il arriva que les propriétaires de l'une d'elles voulurent vendre leur commerce. Ils s'adressèrent à moi pour les leur acheter. En conséquence, je m'associai avec un jeune homme honnête, commis de Pharmacie, nommé M

B

, et nous en fîmes
l'achat. La valeur en était
de 5000 dollars (25.000 francs), mais
le fonds se composait, non-
seulement de drogues et de
médecines, mais aussi, com-
me il est usuel de trouver
dans les pharmacies de ce
lieu, de papeterie, de pipes
et tabac, de substances chi-
miques et autres pour pein-
tures, &c, d'huiles &c et d'un
appareil pour préparer
l'eau gazeuse, qu'on emploie
avec certains sirops d'essence
de fruits, comme boisson ra-
fraîchissante, pendant l'été,
en Amérique, &c. Nous devions
payer 500 dollars (2500 francs)
tous les six mois.

Nos affaires furent

assez bonnes, mais je m'a-
perçus que j'étais obligé de
négliger ma pratique en
faveur de la pharmacie, à
cause de l'absence fréquen-
te de mon associé, qui se
trouvait souvent contraint
de rester auprès de sa fem-
me continuellement mala-
de, ce qui, de plus, lui oc-
casionnait beaucoup de
dépenses. Il n'avait
rien apporté dans notre
commerce et s'était déjà
pas mal endetté envers
moi et, comme je reçus
de son ancien patron, une
offre raisonnable pour
mon intérêt dans l'éta-
blissement, je le consul-
tai et de consentement

mutuel, j'acceptai cette offre et me retirai.

A cette époque, on parlait beaucoup de la réforme des abus de l'Intempérance et j'avais déjà publié quelque chose, à ce sujet, dans l'un de ces journaux mêmes qui avaient refusé mon article sur l'enquête. Mes principes de tempérance furent bientôt connus et je reçus plusieurs lettres au sujet de ce que j'avais publié dans ce journal et entre autres une ~~lettre~~ d'un Mr B H. B , me priant de vouloir bien préparer un article, pour exposer la fausseté de l'opinion, qui soutient l'utilité

de l'alcool comme nourriture et, en réponse, j'écrivis un essai d'à peu près 130 pages de manuscrit, du format de papier à note, que j'intitulai "Essai sur les propriétés de l'Alcool et les maux de l'Intempérance."
Cet essai, ainsi que les articles dont j'ai déjà parlé, était écrit en anglais. J'envoyai mon essai à Mr B. H. B , qui était, lui-même, un bon écrivain. Il le lut et je joins, ici, la traduction de la note qu'il m'écrivit, en me retournant mon manuscrit:

Docteur H J'ai lu attentivement votre essai avec beaucoup de plaisir,

et j'espère le voir imprimé. Sous forme de livre, votre production, qui épuise le sujet, serait un auxiliaire inappréciable pour la cause de la réforme de Tempérance. Je vous prie de le faire publier de quelque manière.

Je vous remercie de la préférence que vous m'avez manifestée en me soumettant votre manuscrit pour en faire la revue et je demeure, mon cher monsieur

Très sincèrement Votre

B H. B

W Nov. 20. 1874

J'avais fait des progrès dans ma pratique qui s'étendait tous les jours,

et, maintenant, j'avais sou
vent à aller à la campagn
ce qui me fit éprouver le
besoin d'avoir un cheval
et, comme j'avais les moy
ens de le faire, je résolus
d'en acheter un. Pour cela
je me rendis chez mon père
qui pouvait bien me guider
dans mon choix et, avec
son aide, j'en trouvai bien
tôt un qui me convenait
et l'achetai. C'était un
cheval blond de belle forme
et grand; il était jeune et
peu dompté, mais il était
doux et intelligent et avec
l'instruction que me donn
mon père pour le manier
j'en fis bientôt un cheval
docile à tout pour aller à

cheval, comme pour la voiture légère ou la charge; mais ce n'était pas tout d'avoir un cheval, il fallait aussi un homme pour en avoir soin, une place pour le mettre, des voitures, &c, &c.

Pendant quelque temps, je louai une petite étable, mais ensuite, ayant trouvé, dans le village, un grand terrain à vendre, sur lequel se trouvait bâtie une bonne écurie, je l'achetai pour 10,000 francs, payant une partie comptant et le reste en paiements annuels, avec l'intention de construire une maison dessus et de diviser le reste en lots, dont je comptais

en faire 14, que je pourrais
ou revendre ou bâtir avec
le temps. En attendant, j'a-
vais assez de belle herbe sur
mon terrain pour y tenir
mon cheval toute la belle
partie de l'été, et une écurie
convenable et commode
pour l'hiver. J'avais aussi
un jardin que je pourrais
cultiver, si je voulais.

Au même temps,
j'avais fait venir Ad
mon petit frère, pour le te-
nir dans une bonne école
qu'il y avait dans le lieu.
Il demeura avec moi, près
d'un an.

Depuis mon établisse-
ment à W. , je ne m'é-
tais pas donné grand trouble

de collecter mes crédits, j'avais retiré, jusqu'alors, assez d'argent comptant pour satisfaire à tous mes besoins et je laissais négliger ceux qui ne venaient pas payer d'eux-mêmes, ce qui, sans doute, contribua à augmenter ma pratique, au commencement, mais, maintenant, je m'étais dépourvu de tout mon argent, pour acheter cheval, voitures, harnais, &c, ainsi que mon terrain; mes dépenses avaient augmenté, il me fallait collecter mes crédits. Nous étions en 1875, l'été avait été tranquille, je trouvais que mes débi-

teurs n'avaient pas répondu bien libéralement à mon appel; mais j'avais, tout de même, collecté un bon montant. J'avais encore beaucoup de personnes, de tous métiers, qui me devaient surtout, des charpentiers, des menuisiers, des maçons, &c et je résolus de mettre à profit mon talent mécanique, en conduisant la construction de ma maison, moi-même et en employant tous des gens qui me devaient pour y travailler, quand ils auraient quelque temps à disposer. Je savais que cela me prendrait beaucoup de temps pour bâtir

ma maison de cette manière, mais elle ne me coûterait pas grand chose, j'aiderais ainsi mes débiteurs à me payer et j'aurais tôt ou tard une maison que je ne pourrais pas avoir, autrement, sans m'endetter avec un entrepreneur, qui n'emploierait pas mes hommes pour travailler.

Je fis d'abord faire un plan par un architecte, j'employai l'argent que j'avais à acheter des matériaux nécessaires et je me mis à l'œuvre; j'y travaillai souvent, moi-même, avec les ouvriers: à la charpenterie, à la menuiserie à la maçonnerie, &c. Je réussis très bien dans mon entreprise et, dans l'espace d'un

an, j'eus une jolie maison
en bois, reposant sur une
fondation solide en pierre
qui ne m'avait pas couté
un sou de déboursé pour
l'ouvrage et j'avais obtenu
de même, en paiement de
dettes, une bonne partie
des matériaux nécessaires,
de sorte que ma maison
me coûtait bien peu d'ar-
gent déboursé.

L'été de 1876 n'amena
aucune amélioration dans
la condition des affaires et
il devint bientôt évident
que la crise financière, qui
se faisait sentir alors, af-
fectait de même tout notre
pays, crise qui fut la ruine
d'un grand nombre de ban-

ques et d'établissements de commerce stables, dans mon pays, et dont l'Europe entière s'est sentie sérieusement dans son commerce avec les Etats-Unis, qui en sont, eux-mêmes à peine sortis à l'heure qu'il est. On désigne, encore aujourd'hui, cette crise par le nom de panique de 1875. Le temps s'avançait et la condition financière, au lieu de s'améliorer, ne faisait qu'empirer, beaucoup de commençants, qui avaient acheté des emplacements sur lesquels ils s'étaient construit une maison, se virent dans l'impossibilité de rencontrer leurs paiements, et plusieurs d'entre

eux furent obligés d'abandonner leurs droits au propriétaire dont ils avaient acheté le fonds. Ils ne trouvaient pas assez d'ouvrage pour se nourrir, comment pouvaient-ils faire des paiements ou solder un compte de médecin.

Le propriétaire dont j'avais acheté mon terrain appelé M , s'était enrichi à W , mais demeurait, maintenant, à Poughkeepsie, sur la rivière Hudson. Il avait une fortune, dit-on, de 4 à 500.000 dollars (c'est-à-dire 2 à 2½ millions de francs); il me dit à moi-même, un jour, que son avoir se trouvait

réduit à 200.000 dollars, (un
million de francs), par la com-
tition des affaires. Il possé-
dait 4 ou 5000 acres de terre
en bois debout, dans le Wis-
consin, et 7000 acres de prai-
ries dans le Minnesota, dont
il avait pensé doubler son
argent en les achetant; main-
tenant, il ne pouvait pas
en réaliser la moitié de ce
qu'elles lui avaient couté. Il
avait une hypothèque, sur une
grande manufacture en
Pensylvanie, qu'il n'osait
pas forclore, de crainte de n'en
pas réaliser le montant qui
lui était dû. Il était déjà
âgé et ce désappointement
lui affecta tellement l'esprit
qu'il en perdit bientôt la raison

il devint sans cesse en proie à la crainte qu'il dût éventuellement finir ses jours dans la Maison des Pauvres de l'Estat, et toutes les représentations qu'on pût lui faire pour lui montrer qu'il pouvait encore réaliser $200.000 (un million de francs) de ses propriétés, &c, ne servirent à rien et, un matin, on le trouva pendu dans son grenier.

Je ne voulais pas, cependant, me décourager, il me fallait faire face aux éventualités et faire le mieux d'une mauvaise position. Je résolus, alors, de faire un nouvel effort pendant l'hiver de 1876-77 pour

traverser la crise du mieux possible, espérant d'en voir la fin au printemps. Plusieurs journaliers étaient venus me trouver pour me demander de faire, pour eux, la même chose que j'avais faite pour des gens de métier, l'hiver et l'été précédents; alors, j'achetai une certaine quantité de bois debout et le leur fis bûcher et charroyer, leur payant la moitié de leurs gages et laissant l'autre moitié sur ce qu'ils me devaient; car ce n'était que pour ceux qui m'employaient dans ma profession, que je me donnais cette peine et pour ceux

seulement qui désiraient voir de l'ouvrage ainsi.

Le printemps arriva sans que j'eusse pu faire grand'chose avec mon bois. J'en avais vendu à plusieurs épiciers et marchands de provisions, qui fournissaient mes hommes de vivres, ce qui m'aidait à payer la moitié des gages que j'étais convenu de leur donner comptant mais il me fut impossible de rencontrer mon paiement annuel sur mon terrain. L'été n'apporta rien de mieux dans l'état des choses. Un grand nombre de personnes quittèrent le lieu pour s'en aller vers l'ouest où la crise

se faisait moins sentir. Le Révd A. P avait, depuis longtemps, abandonné un projet, qu'il avait fait et commencé à exécuter, de bâtir une nouvelle église à W , et se décida à partir, disant qu'il lui fallait toujours bien gagner assez pour vivre. Il alla s'établir à St Paul, Minnesota, me promettant, en partant, de m'écrire, pour me faire venir, s'il y trouvait quelque place avantageuse pour moi; car je commençais aussi à me fatiguer de bien travailler et n'être payé qu'avec des promesses, qui ne suffisaient pas pour acquitter mes propres dettes, et

je résolus comme bien d'au-
tres de me diriger vers l'ouest.
Il y avait longtemps
que je ne pensais plus à D
, j'avais tout englouti
son souvenir dans le tourbil-
lon des affaires et de ma pro-
fession, et je donnais mes
heures de loisir à l'étude de
la Médecine et de l'allemand
mais j'avais fait la connais-
sance d'une jeune personne
nommée S A
, sœur d'un Docteur A
qui avait exercé
la Médecine à W avant
moi, mais n'avait pas cru
devoir y rester. J'avais cor-
respondu avec elle et l'avais
fréquentée depuis plus d'un
an. Elle était très brune, pa-

grande, mais forte; elle avait les yeux et les cheveux noirs. Elle n'avait pas de beauté en autant plus que sa figure était fortement marquée de la petite vérole, mais ses yeux étaient vifs et perçants et l'ensemble de ses traits faisait rayonner une fascination qui m'attirait à elle. Pendant l'été de 187[illegible] je la visitai souvent chez sa sœur mariée où elle demeurait. Nous nous dîmes bien des choses, mais surtout, elle m'informa qu'un jeune homme, qui s'était établi à W
pour pratiquer la Médecine depuis peu, avait été chez sa sœur et voulait la cou

tiser, mais qu'elle n'en voulait pas; elle me dit, aussi, qu'il était venu chez le voisin et l'y avait fait demander par la maîtresse de la maison. Elle y était allée, une fois, ne sachant pas ce qu'on voulait d'elle, mais qu'elle se donnait bien garde d'y aller, maintenant, quand il y venait. Je lui dis que si elle voulait recevoir ce jeune homme, elle devait le faire ouvertement, chez elle et non pas le voir sans en parler. Oh! non, dit-elle, elle ne ferait pas une chose comme cela, pour tout au monde, elle ne l'avait vu que deux fois et ne le reverrait

plus. Je lui recommandai si elle le voyait encore, de me le dire, au moins. Oh! oui elle me le dirait, mais cela n'arriverait jamais.

Dans l'automne, elle alla demeurer, pendant quelque temps, chez son frère, qui s'était établi dans le Massachusetts et y passa l'hiver. Nous avions correspondu tout le temps; je lui avais fait part de mon intention de partir pour l'ouest et lui avais promis d'aller la voir, en partant. Nous étions au printemps de 1877. Un jour, je rencontrai une autre jeune personne, qui me parlait de [illegible] toutes les fois qu'elle

me voyait; elle semblait d[é]-
plorer le mauvais goût
que je manifestais dans
mon choix d'une beauté
en autant qu'elle-même
avait des charmes qui ne
manquaient pas de lui
attirer plusieurs admira-
teurs. Elle m'avait souvent
dit que S avait reçu
les visites de Mr D , à mon
insu, pendant tout l'été
que je l'avais fréquentée, et
qu'elle avait vu des lettres
qui venaient d'elle dans
les mains de Mr D . Elle
me le répéta encore. Je lui
répondis, comme je l'avais
fait plusieurs fois aupara-
vant, que je ne le croyais
pas. Mais, dit-elle, je les ai

vues. Mr D , lui répondis-je, aurait bien pu vous montrer une lettre et dire qu'il l'avait reçue d'elle, sans que ce fût vrai. Mais que faudrait-il donc, ajouta-t-elle, pour vous convaincre? Rien autre chose que de voir les lettres moi-même, lui répondis-je. Si je vous en apportais une pour cinq minutes, voudriez-vous ne pas la garder? Bien certainement je ne la garderais pas, si vous ne vouliez pas me la laisser. Je viendrai demain, dit-elle, à cinq heures avec une de ses lettres, si je puis l'obtenir et je pense réussir. Le lendemain, elle arriva avec une lettre, qui

était bien, en effet, l'écriture de S , adressée à Mr D , et, avec sa permission, j'en pris une copie et elle la rapporta avec elle. Aussitôt, j'écrivis une lettre, de reproches comme on peut le croire, à S et lui envoyai la copie que j'avais obtenue, afin qu'elle ne doutât pas que j'étais bien informé.

Je connaissais une autre personne qui demeurait dans la même maison que Mr D . Je lui parlai de l'affaire et lui promis une bonne récompense si elle pouvait me procurer toutes les lettres que S avait envoyées à Mr D Elle les obtint toutes et me

les donna. Je lui tins parole à sa satisfaction et, à l'heure qu'il est, je ne pense pas que Mr D sache ce que sont devenues ces lettres.

Je les comparai avec celles qu'elle m'avait envoyées; j'en trouvai qui avaient été écrites à la même date que quelques unes des miennes, et je ne puis pas dire que je trouvai aucune différence dans les expressions d'amour entre celles qu'elle écrivit à l'un ou à l'autre de nous; quelques expressions, même, semblaient avoir été copiées l'une sur l'autre.

Elle m'écrivit pour me demander pardon. Je lui dis que je lui pardonnais, si c'était suffisant, mais que je ne pouvais pas réintégrer la bonne opinion que je m'étais formée d'elle et qu'elle avait détruite; cependant si elle voulait m'envoyer toutes les lettres qu'elle avait reçues de lui, je tiendrais la promesse que j'avais faite d'aller la voir, mais que tout le reste était à recommencer et à refaire et que je ne promettais rien de plus. Elle m'envoya les lettres. Je tins ma promesse et rien de plus.

Je ne prétends pas m'attirer l'approbation

générale, ni me justifier des moyens que j'employai dans le but d'obtenir ces lettres, des deux cotés; je veux seulement dire ce que j'ai fait actuellement et laisse à ceux qui me lisent, le soin de me juger; mais si l'on songe aux moyens ambigus et vils que la loi même, se trouve souvent obligée d'employer et auxquels elle ne recule pas d'avoir recours, afin d'amener certains criminels à la justice, comme de fait grâce à un accomplice dans le but d'obtenir, de lui, l'évidence nécessaire pour en condamner un autre, on y trouvera pro-

bablement beaucoup de mitigation en ma faveur. D'ailleurs, je suis d'opinion qu'il est préférable d'avoir recours à de tels moyens, en cas de nécessité, que de risquer, d'un côté, d'accuser faussement une femme d'infidélité et mettre ainsi son avenir et son bonheur en péril, quand il se pourrait que l'évidence serait en sa faveur et la disculperait, et, de l'autre, de laisser échapper un criminel que la justice ne pourrait atteindre autrement.

Chapitre XIV

Je partis de W
le 29 juin 1877 et me rendis à
l'endroit où demeurait S
, mais son frère ne sut
rien de ma visite, à moins
qu'elle ne lui dît ensuite,
car, à ce moment, elle était
à Providence R. I., avec des
connaissances du docteur,
et elle aurait peut-être
trouvé assez d'intérêt, dans
sa bonne opinion d'elle, pou
lui expliquer les faits anté-
rieurs différemment de
la réalité.

Après mon départ, nou
nous écrivîmes encore plu-
sieurs fois, mais je tins
une garde sévère sur
mes sentiments et, si quel

quefois j'éprouvai du regret de la perdre, je m'en consolai en pensant à la vie de soupçons et de doutes que j'aurais dû passer avec elle, sachant ce qui était arrivé auparavant.

Je désirais voir du pays dans mon voyage et en conséquence, je me rendis, de là, à Boston, où je passai une couple de jours afin de visiter la ville. Je pris un billet de passage pour Chicago, passant par New York. Je m'arrêtai à Fall River, où je visitai un de mes oncles, nommé O H et ses enfants me connurent, sans m'avoir jamais vu, à la ressemblance de mon père

De là, je me rendis à New York en bateau et m'arrêtai ensuite, à la chute de Niagara, afin d'observer cette grande merveille de la nature. Je traversai du côté du Canada et continuai au nord du lac Erié, jusqu'à Détroit, Michigan, où je me retrouvai sur le terrain des Etats Unis et ensuite, jusquà Chicago où je séjournai quelque temps pour délibérer.

Longtemps avant mon départ de W , j'avais commencé à m'informer des différentes places de l'ouest, afin de choisir celle qui me serait la plus avantageuse; mais, j'avais

jugé convenable de ne pas me hâter à faire un choix avant de me transporter sur les lieux et voir les circonstances actuelles, plutôt que de me laisser guider par les rapports de quelqu'un qui n'en connaissait rien de plus que moi, ou qui aurait intérêt à attirer de la population dans un lieu particulier, de sorte que j'avais décidé de me rendre à Chicago, d'où je pourrais déterminer plus facilement mon point de mire.

J'avais entendu beaucoup parler des mines d'or dans le Dakota, à un lieu récemment découvert, ap

pelé "Black Hills", mais j'aurais pu me fixer dans une ville prospère de l'ouest, ou bien continuer ma route jusqu'à la côte du Pacifique. Je décidai sur le premier de ces endroits, comme étant moins soumis à l'influence de la crise financière.

Je pouvais m'y rendre par trois routes principales, dans chacune desquelles, il fallait parcourir plusieurs centaines de milles en diligence. La plus directe aurait été celle de Sioux City et Yankton; mais c'était la moins fréquentée et peut-être la plus exposée aux attaques des sauvages. La seconde, celle du sud, en

poursuivant le chemin de fer "Union Pacific" jusqu'à Sydney ou Cheyenne était souvent en proie aux déprédations de voleurs à main armée, qui plus d'une fois avaient arrêté la diligence et dévalisé ceux qui s'y trouvaient; tandis que les voyageurs du nord, par le "Northern Pacific", étaient souvent en butte aux irruptions des sauvages. Il fallait choisir.

Si je prenais la route du nord, je pourrais voir le Révd. A. P. en passant à St Paul et, au moment de me décider, je lus, dans les journaux, le rapport de plusieurs attaques par

des brigands sur la route du Sud, ce qui me fis opter définitivement pour le nord. Je m'arrêtai, en effet, à St Paul et y trouvai le Révd. A. P qui n'était là que depuis quelques semaines et il fut tout surpris de me voir. C'est vous, dit-il, mais je ne vous ai pas écrit de venir, comme s'il eut été embarrassé de moi. Ne vous alarmez pas, Mr le Curé, lui dis-je, je suis en route pour un pays plus éloigné. Je vais à Deadwood, Black Hills dans le Dakota. Je n'eus pas le temps de lui faire une longue visite et nous nous quittâmes avec nos

meilleurs souhaits mutu[els]

Le vendredi suivant, 20 Juillet 1877, j'arrivais à Bismarck, Dakota, situé sur la rivière Missouri, où se trouvait alors l'extrémité du chemin de fer "Northern Pacific" qui, depuis, a été prolongé jusqu'au coté ouest du Continent. C'est là qu'il fallait prendre la diligence et se diriger à travers les terres stériles couvertes de sable et parsemées de montagnes autour desquelles les sauvages se mettaient en embuscade pour opérer leurs attaques.

Une diligence par

-ait de Bismarck et une qui retournait tous les jours; mais l'arrivée de celle du soir n'avait pas apporté des nouvelles bien rassurantes: ils avaient été pillés. Un des passagers, nommé A. Garrison de Michigan, me dit qu'il était d'abord parti de Dead[wood] par la route de Sydney et que la diligence, ayant été poursuivie par des brigands, avait été obligée de rebrousser chemin; alors il repartit par la route de Bismarck, mais, cette fois, ils tombèrent dans les mains des brigands, qui les dévalisèrent à une centaine de milles de Deadwood. Un

autre passager, qui était avec lui, avait une dépêche télégraphique dans sa poche, qui l'appelait auprès de sa femme mourante et s'était fait dépouiller des seuls $180 qu'il avait pour se rendre chez lui. Mr Garrison m'apprit aussi qu'un parti de sauvages avaient attaqué deux hommes et une femme, qui voyageaient avec un attelage de bœufs, à 10 milles de Crook City et les avaient massacrés après avoir tué leurs bœufs. Ils scalpèrent, ensuite, la femme.
La diligence qui venait d'arriver repartait le lendemain matin, mais

la plupart des voyageurs
ne voulurent pas s'embar-
quer, à l'exception de deux
hommes, qui y avaient des
affaires importantes, qui
semblaient disposés à partir.
Je leur dis que je serais du
nombre si quelqu'un par-
tait; que je ne voyais pas
plus de danger immédia-
tement après un incident
semblable qu'une semai-
ne après, que, d'ailleurs, je
ne retournerais pas sur
mes pas et que je ne pou-
vais pas attendre à Bis-
marck jusqu'à ce que le
danger fût passé et nous
décidâmes de nous embar-
quer bien armés.
Le même soir, j'écri-

vis à mes parents, que j'a-
vais vus quelque temps
auparavant, mais pas
immédiatement avant
mon départ et je leur par-
lai de la manière dont je
voudrais disposer de ce que
je possédais, s'il m'arrivait
quelque accident, mais
sans leur donner raison
de s'alarmer.

Le matin, nous fûmes
les trois seuls passagers qui
avaient résolu de partir,
nous étions bien décidés
à ne pas nous rendre
sans coup férir; mes com-
pagnons avaient des va-
leurs avec eux, et, bien que
je n'eusse pas une forte
somme, le peu d'argent

qui me restait m'était indispensable. Alors, par précaution, je mis une partie de mon argent, en billets de banque, dans mes bottes, mais on m'informa que les brigands étaient au fait de, ce qu'ils appelaient ces sortes de ruses-là et nous faisaient souvent déchausser en conséquence, je cousus un autre billet dans la doublure de mon habit.

Le voyage durait trois jours et la distance à parcourir, à peu près 250 milles, était divisée en relais de 15 milles, en moyenne. Après avoir parcouru une centaine de milles, nous aperçûmes, non loin de nous,

trois hommes à cheval, qui venaient dans notre direction. Un servant de la ligne de diligence, employé au soin des chevaux de relais que nous rencontrâmes en route d'une station à l'autre, nous informa que ces trois hommes avaient été arrêtés pour avoir pillé la diligence et qu'on les avait rélachés, faute de preuves d'identification, vu que le brigandage, pour lequel on les avait arrêtés avait été commis par des hommes masqués. Nous nous préparâmes à les recevoir, nous étions quatre contre eux, car le cocher, nommé Mat Kelly, n'étan

pas de nature à se laisser intimider; mais il arrive souvent que ces brigands attaquent des partis plus nombreux qu'eux, parce qu'ils sont toujours bien armés et s'adressent souvent, à des gens qui ne le sont pas, ou qui n'ont guère l'habileté et le sang-froid de se défendre, quand ils ont les moyens de le faire. mais je n'avais pas obtenu trois diplômes d'École Militaire et d'Artillerie, sans pouvoir déplanter un homme à quelque distance de moi, et il fut convenu que je me mettrais sur le siège de devant et ferais feu sur celui qui viendrait arrê-

ter nos chevaux, tandis que mes deux compagnons garderaient, chacun, une portière de la diligence. Nous étions tous trois au-dedans, et nous avions tiré les rideaux pour ne pas être observés d'eux, de sorte que nous étions comme en embuscade. Le cocher devait arrêter, comme s'il eut voulu se rendre à leur ordre, mais il devait nous prêter main forte, aussitôt la lutte commencée. Ils arrivèrent bientôt à nous, mais passèrent tranquillement sans nous attaquer. Je pourrais vous dire que nous avions l'air un peu désappointés d'avoir fait

de si bonnes préparations en vain, mais, certes nous n'avions rien à gagner à nous battre. Un peu plus loin on nous montra l'endroit où la diligence avait été pillée le mercredi précédent. On nous apprit, ensuite, que la diligence sur la route de Sydney, a été arrêtée trois fois, la même nuit, par différentes bandes de brigands.

Les faits ci-dessus furent, ensuite, publiés dans un journal de Deadwood, appelé "Black Hills Weekly Champion", du 23 Juillet 1877.

Nous étions, maintenant, sur cette partie de la contrée, où les sauvages fai-

saient leurs courses et leu[rs] ravages et où l'on en voyai[t] tous les jours, en bandes plus ou moins nombreuse[s]. Nous atteignîmes, alors, le lieu où les deux hommes et la femme, dont avait parlé Mr Garrison, avaien[t] été massacrés; les cada vres avaient été transpo tés à Crook City, ainsi qu'u[n] de leurs bœufs, qu'on pen sa pouvoir utiliser comm[e] nourriture; l'autre avai[t] été traîné à quelque dis tance du chemin, de mêm[e] qu'un chien qui accom pagnait les trois personne[s] et fut tué avec elles, par les sauvages. Le spectacl[e] en était pitoyable, atten-

brisant; on y voyait encore de grandes taches de sang séché, à divers endroits, sur le sol, et des débris de vêtements déchirés et de vaisselle brisée, &c qui avaient appartenu aux victimes.

Ensuite, nous reprîmes notre chemin et arrivâmes à Deadwood le 23 Juillet.

J'avais pris des notes de tout ce que je pensais digne de remarque, durant mon voyage, et, après avoir fixé ma demeure, je les revisai et en fis une longue lettre, que j'envoyai à "M" le 28 Juillet, à l'adresse d'un de mes amis, qui la fit voir à l'éditeur du "M"

Chronicle" et lui permit de la publier dans son journal avec tous droits réservés, en commençant au temps où je quittai Chicago.

Je continuai, ensuite à envoyer des articles à ce journal, jusqu'à mon arrivée à Londres, de sorte que, pendant cette période de ma vie, je pourrai mieux préciser les dates des évènements, vu que je me permettrai de plagier mes propres écrits.

En réponse à ma lettre, je fus informé que ma maison avait passé au feu depuis mon départ; je résolus, alors d'abandonner mes droits sur mon ter

rain et je le fis en sacrifiant $400 (2000 francs) que j'avais payés en à-compte.

Le temps, que je passai à Deadwood, est une histoire continuelle d'épisodes saisissantes, telles que celles que je viens de raconter, comme de combats entre les sauvages et les blancs, d'attaques par des brigands et la résistance plus ou moins vigoureuse offerte par quelques unes des victimes; de querelles et de conflits entre différents partis de mineurs ou de colons en appropriant le terrain; mais je dois remettre à plus tard le récit de ces

aventures, en autant que je les ai déjà publiées, en anglais, dans les articles dont je viens de parler et que, ayant déjà dépassé le volume que je me proposais de donner au présent essai, je dois me hâter d'en venir à la fin, en ne mentionnant que les circonstances les plus importantes et en omettant, pour le présent, le récit des détails.

Je donne aussi, dans mes articles, une description du pays et des établissements d'alentour, de statistiques de mines et de bocards en usage dans les différents endroits, des

instructions sur la manière de miner et des dangers qu'on peut y rencontrer, ainsi que les différents moyens de les éviter. Je fais aussi mention de certains procédés employés par les filous pour exploiter les gens. De plus, je fais quelques observations sur tous les lieux importants où j'ai passé, dans mon trajet de Chicago à San Francisco et de San Francisco à Londres.

Je dirai, cependant, que, durant mon court séjour à Deadwood, je fis bien mon affaire; d'abord, dans les mines, où j'eus la chance de trouver de l'or en assez grande quantité, ainsi que

dans ma profession, car les
médecins étaient assez ra-
res et bien payés, le prix
ordinaire d'une visite é-
tait $5 (25 francs) et plus. Il
y avait peu d'argent mon-
nayé; presque tout se pa-
yait en poudre d'or, pesée
au moment du paiement.

Ces endroits sont
sujets à de grandes fluctu-
ations dans les affaires, par
les rapports qui s'en font.
La population étant flottan-
te diminue énormément
ou augmente de même, en
quelques jours ou quelques
semaines. Quand la nou-
velle se répand qu'on
trouve beaucoup d'or dans
un endroit on voit affl-

er une foule immense d'aventuriers, jusqu'au point où les vivres, qui sont souvent assez difficiles à obtenir, deviennent très rares et très coûteuses, mais si une nouvelle semblable s'étend au sujet d'un autre lieu, le premier endroit devient désert en peu de temps, quand on y a été désappointé. Je profitai d'une de ces fluctuations désavantageuses pour quitter le lieu, étant de plus, fatigué de cette vie sauvage et guerrière ou défensive, qu'on est forcé d'y mener et je partis, le 15 Septembre de la même année pour San Francisco

que je voulais voir avant de revenir dans l'Est. Cette fois je choisis la route du sud, pour prendre le chemin de fer à Cheyenne, Wyoming. La distance en est de 282 milles et je voyageai avec un convoi de vagons employés au transport de marchandises et de vivres. Nous fûmes onze jours en route; chaque soir nous nous rassemblions pour camper tous ensemble, afin de nous tenir en force en cas d'attaque. A cette époque de la saison, il faisait déjà si froid qu'il gelait très fort et nous trouvions l'eau que nous laissions dans les seaux

le soir, couverte d'une glace épaisse, le matin. Il tomba aussi beaucoup de neige durant notre voyage. Nous étions pourvus de peaux de buffle, dont nous nous faisions de bons lits, à terre ou sur la neige, à l'abri du vent, soit dans le défaut d'une côte ou près d'un buisson de broussailles. Nous ne fûmes, cependant pas attaqués et nous arrivâmes à Cheyenne le 26 Septembre et à San Francisco le 6 Octobre 1877.

Chapitre XV

J'étais venu de Deadwood, avec deux amis nommés O. J et J. B
qui se placèrent, et je m'établis pour exercer ma profession au numéro 331 K Street. J'y rencontrai plusieurs personnes que j'avais connues à Deadwood et dans l'Est, ce qui m'introduisit, bientôt, à une clientèle assez bonne, le prix que je recevais, ordinairement, était de $2.50 (ou 12.50 francs) par visite.

Peu de temps après mon arrivée, j'achetai des actions dans une mine appelée "Consolidated Virginia", qui, ainsi qu'une autre

nommée "California" était considérée comme une des plus sûres pour un placement de ce genre, considérant que toutes deux avaient été uniformes, dans leur production, depuis plusieurs années; mais le prix en diminua bientôt après; on crut que la mine s'épuisait et je vendis mes actions en y perdant un peu d'argent. Je m'en retirai pour n'y plus retourner et, comme j'étais en connaissance avec plusieurs familles françaises je plaçai mon argent à une banque, où elles avaient elles mêmes des dépots,

appelée "Société Française d'Epargnes et de Prévoyance Mutuelle", N° 411 Bush Street.

A mon départ de N , je n'avais pas cru devoir vendre mon cheval, car j'avais l'intention de revenir et je m'étais attaché à cet animal si doux, si docile, qui accourait à moi pour me lécher la main, quand il me voyait apparaître dans son parc, ou bien venait réclamer sa part d'une pomme qu'il me voyait manger, même lorsqu'il était sous son harnais, et j'aurais aimé à le ravoir si j'étais retourné, mais, maintenant, j'étais en dou

si je m'établirais, jamais à W pour y demeurer, en outre, cela m'occasionnait des dépenses de le garder et je commissionnai un de mes amis, de le vendre pour moi, avec voitures et harnais, ce qu'il fit à ma satisfaction. Je pense que ce n'est pas déplacé de consacrer quelques lignes, à l'éloge d'un animal fidèle, dans un essai comme celui-ci, considérant que le grand Alexandre, même, n'a pas dédaigné de fonder une ville en l'honneur de son Bucéphale.

Je me trouvais, ici, au milieu de beaucoup d'Allemands, et j'avais, alors plus d'occasions de parler

leur langue que je n'avais encore jamais eu. Je m'achetai une grammaire d'Ollendorf, que j'appris d'un bout à l'autre. Je me procurai, de même, le dictionnaire d'Adler et j'employai une bonne partie de mon temps à la lecture et à la traduction d'ouvrages allemands.

Je rencontrai aussi beaucoup d'Espagnols, et je commençai, en même temps, à étudier l'espagnol, au moyen d'une grammaire d'Ollendorf pour apprendre cette langue et, dans l'espace de deux ou trois mois, je savais assez de cette langue pour me faire comprendre

rassablement d'eup.

Pendant mon séjour à San Francisco, un Docteur Joseph Simms vint y donner des conférences sur la Physiognomonie, auxquelles j'assistai, et je pris grand goût à cette science, sur laquelle il avait écrit un livre, que j'aurais bien voulu me procurer, mais dont il n'avait qu'une copie qu'il ne voulait pas vendre, vu que l'édition en était épuisée. Alors, avec sa permission, je me rendis à sa salle de lecture, tous les jours, pour employer le temps dont je pouvais disposer, à la lecture de ce livre. Vers le bas de la pa

143, j'y remarquai une faute dans une allusion faite à la fonction de la respiration, comme si l'expiration se faisait par la contraction des principaux muscles de la respiration et l'inspiration par la relaxation de ces muscles, mais ceci est le contraire de ce qui a lieu actuellement, l'inspiration étant un mouvement essentiellement actif, tandis que l'expiration est un effet presque entièrement passif. Je fis observer cette faute au docteur qui ne reconnut pas immédiatement son erreur, mais voulut s'en

rapporter au traité de Phy-
siologie de Dalton, que je
me procurai pour lui faire
voir la justesse de ma re-
marque, et il corrigea son
livre, au crayon, afin de
s'en rappeler, pour l'édition
nouvelle, qu'il était en
voie de préparer. Quant
à la page 113 que je viens
de mentionner et à l'en-
droit de cette page où l'al-
lusion y est faite, de même
qu'à la nature de l'erreur,
je m'en rapporte complè-
tement à ma mémoire,
car je n'ai pas revu le
livre depuis ce temps-là
et, pour cette raison, j'ai-
merais à le trouver, afin
de me rendre compte si

ma mémoire me fait dé-
faut. Ce qui fait rappeler
de cela, c'est que le docteur
était absent quand je lus
ce passage, et je remarquai
la page et l'endroit, afin
de lui faire observer l'er-
reur quand je retourne-
rais le lendemain, et ils
me sont restés dans la
mémoire. Après ce temps
je donnai beaucoup d'at-
tention et employai beau-
coup de temps à l'étude
de cette science, dont je
lus plusieurs auteurs, si
bien que j'ai maintenant
au-delà de 300 pages de
notes écrites sur ce sujet
de mes propres observations
et que je m'en suis fo

mé un système à moi propre, avec une nomenclature particulière qu'on ne rencontre dans aucun auteur. De plus, parmi mes connaissances, je suis souvent appelé à délinéer un caractère ou à interpréter certains traits de la figure.

Depuis mon départ de Deadwood, j'avais contemplé le projet d'aller en Europe, que je mûrissais tous les jours. J'avais fait la connaissance d'une gentille jeune demoiselle de parents français de bonne position, qui m'encourageaient à les visiter, de même qu'une dame âgée amie de

la famille, mais cette fois j'étais déterminé à ne pas me laisser surprendre par les espiègleries de Cupidon. J'étais seul, je n'étais pas établi permanemment, j'avais de l'argent dont je pouvais disposer, j'irais donc en Europe avant de songer à me marier. Parlant l'anglais, le français et l'allemand, je pourrais obtenir des diplômes successivement à Londres, à Paris et à Vienne, dont ni crise financière ni incendie pourrait me dépouiller; j'aurais assez d'argent pour cela en y mettant de l'économie. Ensuite, si je ne me fixais pas en

Europe, je reviendrais m'établir dans mon pays avec les qualifications que, peut-être pas un médecin américain sur 10,000 n'aurait, alors, je pourrais penser à me marier.

En conséquence, pensant qu'un certificat du Révd. A. P pourrait m'être utile dans mon voyage, je lui écrivis afin de lui en demander un, et voici la copie de ce qu'il m'envoya:

"St Paul, Minnesota 14 Juin 187

"Je, Prêtre soussigné, certifie par la présente, avoir connu intimement le Dr. Z .H pendant

mon séjour à W
"Je me fais un plaisir d'in-
"former qui voudra le con-
"naître, que j'ai toujours
"visité le susdit Dr avec plai-
"sir. Je n'ai jamais connu
"en lui aucune immora-
"lité, aucun excès d'intem-
"pérance; je l'ai toujours
"connu comme un homme
"respectable, bon citoyen, mé-
"decin habile, actif pour le
"soin des malades; cette con-
"naissance avec lui a été
"au-delà de 8 ans.
"A. P Pe.
"curé de St Paul ancien curé de W

Je partis vers le mi-
lieu de Juillet et je m'arrê-
tai aux principales villes
sur ma route, à savoir:

Sacramento, Salt Lake City
la ville des Mormons,
Omaha, Kansas City, St
Louis, Cincinnati, Parkers-
burg, Washington, Baltimore
Philadelphie, New York, Sa-
ratoga, &c, &c &c; j'arrivai à
N le 10 Août et j'en
repartis le 20 Septembre
pour M puis, le 12
Octobre, je m'embarquais
à pour Londres où
j'arrivai le 23 Octobre 1878.

Tous les endroits énu-
mérés plus haut, ainsi que
plusieurs autres, sont
décrits dans mes articles
de voyages; quelques uns
avec de longs détails et
j'écrivis encore après mon
arrivée à Londres.

Au sujet de ces articles, je me contenterai de donner, ici, la traduction d'une ou deux remarques faites par l'éditeur du Journal dans lequel ils furent publiés, concernant un des derniers que j'écrivis à Londres, que j'ai maintenant sous la main, les autres n'étant pas à ma disposition pour le présent:

"Notre estimable ami
"Dr H , promit à nos
"lecteurs, à son départ pour
"le Vieux Monde, des esquis-
"ses occasionnelles de son
"expérience et de son ob-
"servation. Cette semaine
"nous publions ce qu'un

"citoyen de Whitehall a vé-
"dans Londres. On trouvera
"cette lettre très intéressante
"et nous en recommandons
"la lecture attentive à tous
"nos lecteurs."

Aussi, dans un autre
endroit ce qui suit:

"Nous appelons l'attention
à la lettre de Londres, du Dr
H . On en trouvera la
description intéressante et
instructive. Elle contient
plusieurs points nouveaux."

Ce qui précède est
traduit du "W Chro-
nicle du 15 Septembre 1874

Chapitre XVI

En partant de San Francisco, j'avais résolu de ne prendre avec moi que l'argent dont j'aurais besoin pour couvrir mes dépenses jusqu'à mon arrivée à Londres et pour attendre ensuite le temps nécessaire, de faire venir mon argent, par l'entremise d'une banque anglaise J'avais pris cette précaution en cas d'accident, comme, par exemple, si j'avais péri en mer, &c afin que mes parents profitassent de mon argent, plutôt que de le perdre avec moi, et, le 5 Novembre, peu de jours après mon arrivée, j'écrivis

à la Banque "California", en y envoyant mon livret pour lui demander de retirer une partie de mes dépôts et me les faire parvenir à Londres.

En attendant, je fréquentais les hôpitaux, le jour, et j'étudiais, le soir, jusqu'à deux heures du matin, pour me préparer à passer l'examen requis pour recevoir un diplôme anglais; car j'avais l'intention de me présenter au premier examen qui devait avoir lieu et je voulais revoir toutes mes matières avant ce temps-là.

J'avais attendu une réponse de la Banque, avec

patience et la moitié du mois de Décembre était passée que je n'avais encore rien reçu; mes fonds commençaient à s'épuiser je n'avais plus que quelques shillings chelins. Enfin, le 16 Décembre, vers 9 heures du soir, pendant que j'étais assis à mon étude on m'apporta une lettre qui venait de la "Banque California" et m'informait que la "Banque d'Epargnes Française était en faillite.

Après avoir lu la lettre, je me mis à réfléchir, mais j'étais un peu habitué aux revers et je reçus cette nouvelle sans m

se concerter. Je mis alors ma lettre de coté, pour reprendre mon étude, que je continuai jusqu'à mon heure ordinaire. Le lendemain, je reçus une lettre, en français, du nouveau président de la Banque française, dont voici la teneur:

"Caisse d'Epargnes Française
"411 Rue Bush S. F. Cal.
San Francisco le 26 Nov. 1878
"Monsieur
"En réponse à votre lettre du 4 courant, j'ai l'honneur, ou pour mieux dire le regret, de vous informer que la Caisse d'Epargnes Française est, aujourd'hui, entre les mains

d'un "Receiver" qui, par ordre de la Cour du 15e District, s'est emparé des livres, valeurs &c de la dite Banque. Dans le courant "de Septembre dernier, les "Bank Commissioners", en faisant l'examen des affaires de la Caisse, découvrirent des irrégularités "dans les comptes et acquirent la preuve que Mahé "s'était rendu coupable de détournements s'élevant "à plus de $300.000; de plus "il avait mal géré et fait "des prêts qui, à la réalisation, devront laisser de tous des pertes. Mahé, pressé de près, se brûla la cervelle et quelques déposants pressés

sans doute, par des personnes qui désiraient s'enrichir aux dépens de la Banque, firent nommer un "Receiver". La grande majorité, je pourrais presque dire l'unanimité, des déposants est contre le "Receiver" et désire voir la Banque continuer ses opérations, et il y a lieu d'espérer que la Cour Supérieure, qui est saisie de l'affaire, donnera une décision en faveur des déposants. Les anciens Administrateurs qui avaient à se reprocher et à qui l'on reprochait d'avoir eu trop de confiance en <u>Mahé</u>, ont donné leur démission et un

nouveau "Board" dont j'ai l'honneur d'être le Président a été élu; mais ce "Board" ne peut rien faire tant que le "Receiver" est en fonctions. D'après le rapport des "Bank Commissioners", dont il ne nous a pas été possible de vérifier l'exactitude, la perte serait de 20 à 25 p %. Dans votre intérêt, il serait bon que vous vous fissiez représenter ici; à cet effet, je vous envoie le modèle d'un pouvoir, que vous devrez exécuter devant le Consul Américain et faire parvenir à la personne que vous choisirez comme votre agent. Agréez, monsieur, mes salutations

cordiales:

"Gve Touchard."

En conséquence j'exécutai le pouvoir mentionné dans la lettre, en instituant la "Banque California" comme mon agent ce qu'on me fit le plaisir d'accepter et, de plus j'écrivis à la dame agée, amie de la famille française dont j'ai parlé plus haut, pour la prier de s'intéresser pour moi auprès de la Banque Française ce qu'elle eut la bonté de faire et elle m'envoya la réponse suivante, qu'elle reçut de la Banque:

"Caisse d'Epargnes Françaises

"411 Rue Bush S. F. Cal.

"San Francisco janvier 23/79"

"Chère Madame

"Je vous retourne la lettre du Dr. H , vous pouvez lui dire qu'il n'y aura pas d'argent à recevoir avant un mois et que le prochain déboursement sera de 5% sur le Capital et qu'il perdra de 30 à 40 % sur le Capital.

"Tout à vous

"Brand"

On peut voir que la première lettre mentionnait que la perte serait de 20 à 25%, celle-ci de 30 à 40; les suivantes diminuèrent encore les espérances et les déboursements actuels ne s'élevèrent guère plus

que ce qui aurait rapporté l'intérêt du Capital, et cela pendant quelques années seulement, tandis que le premier déboursement n'arriva pas au temps promis dans la lettre ci-dessus.

Dans la faillite de cette banque, on peut encore voir l'effet de la crise financière dont j'ai déjà parlé et, bien qu'elle fût plus lente à se faire sentir dans cette partie du pays, elle ne s'y rendit pas moins sûrement, comme une vague élevée par le vent qui se propage jusqu'au rivage sans se perdre et, comme bien

d'autres avaient fait, le directeur avait spéculé dans les propriétés foncières, mais, malheureusement, avec l'argent de la Banque, qu'il pensait pouvoir rembourser avec les profits qu'il se croyait sur de réaliser sur ses propriétés, mais la crise trompa son attente; de plus, il avait fait des prêts pour la sureté desquels, il accepta des propriétés dont la valeur couvrait alors les prêts, mais qui devinrent insuffisantes par la dépréciation qu'elles subirent ensuite, ce qui réduisit doublement la Banque.

Aussitôt après avoir

reçu la première lettre, je
cherchai à me placer, ce
que je ne trouvai pas si
facile que je l'avais d'abord
pensé, n'ayant pas de ré-
férences de Londres à offrir.
Un médecin, nommé A
à qui j'offris mes services,
comme assistant, me dit
qu'il ne me croyait pas, parce
que je n'avais pas l'air
assez découragé pour me
trouver dans les circonstan-
ces que je lui représentais.
Je lui montrai la lettre que
j'avais reçue de la Banque,
ainsi que mes diplômes, qui
étaient meilleurs que les
siens, vu que je possédais
le degré de "Docteur" qu'il
n'avait pas lui-même.

Il se trouvait en grand
soin d'un assistant et, a
moment où je lui montra
mes documents, on vint
l'appeler pour un accou
chement; il me demanda
de laisser mes papiers chez
lui et d'y aller. J'y courus
et réussis tres bien, et, quan
je revins, il me dit que si
je voulais venir le jour
chez lui, en attendant il
verrait, plus tard, s'il pou
vait me prendre. J'y con
sentis.

Il avait un patient
agé de 72 ans, nommé
Dreyer, qui souffrait d'un
cancer à la vessie, ce qui
nécessitait l'introduction
fréquente d'un cathéter,

t, un jour qu'il avait tâ-
ché en vain de faire cette
opération, il m'envoya
chercher afin d'essayer
à mon tour et je réussis
immédiatement, sans
causer de douleur au pa-
tient, qui, dès lors, voulut
que ce fut moi qui le
traitasse. Il souffrait
tellement la nuit qu'il
me demanda de lui trou-
ver quelqu'un pour res-
ter avec lui et, comme
je ne demeurais pas chez
mon patron la nuit, j'é-
tais libre de faire ce que je
voudrais de mon temps,
après être sorti de chez
lui, le soir, et je m'offris
à passer les nuits près de

mon patient. Le pauvre vieillard en fut tout joyeux et trouva le prix, 10 chelins (12,50 francs), que je lui demandai, bien peu, mais après quelques jours, mon patron m'ayant demandé de venir loger chez lui je fus obligé de céder ma place à un garde malade pour ne pas risquer de lui déplaire, bien que je ne reçusse de lui que $2^s/6^d$ (ou 3 francs) par jour, avec ma nourriture et mon logement. Néanmoins, mon vieux patient mourut quelque temps après.

J'avais continué à me préparer à subir mon examen et, le 18 Février 1879

j'obtins le diplôme du "Royal College of Physicians" de Londres, après avoir mis, au Mont de Piété, tout ce que j'avais en bijoux, et pour en payer le prix de mon admission qui était de £20 (500 francs). N'importe, je me dis, j'étais maintenant, légalement qualifié en Angleterre et je pourrais exercer ma profession, en règle, à mon nom, si je le désirais.

Mon patron avait déjà obtenu une grande confiance dans mes connaissances professionnelles et il trouvait aussi un grand intérêt dans mes notions de Physiognomonie qu'il se plaisait à

éprouver toutes les fois qu'il
en avait l'occasion, et je l'a
vais étonné plusieurs fois
mais surtout, à une occa
sion, où une jeune person
ne vint visiter sa femme,
quand il me demanda,
avant que j'eus le temps
de parler à cette personne
ce que je pensais d'elle. Je
lui répondis que, ce qui me
frappait le plus dans sa
physionomie, était qu'elle
ne dépensait jamais d'ar
gent à payer pour faire
parler quelqu'un à sa
place, lorsqu'il fit l'obser
vation que c'était la femme
qui pouvait débiter le
plus de paroles, dans ses
24 heures, qu'il avait

jamais connue.

Un jour qu'il avait été appelé à un cas d'accouchement, il accourut à la chirurgie, tout en émoi et me dit de prendre avec moi les remèdes dont j'aurais besoin pour arrêter une hémorrhagie grave et d'aller vite à sa patiente qu'il venait de quitter en grand danger. Je trouvai bien singulier d'abandonner une malade dans un tel état, et je m'y rendis en toute hâte. J'appliquai les remèdes que je jugeai convenables et je ne la quittai pas qu'elle fût hors de danger immédiat.

Une autre fois, il avait une patiente qui souffrait d'une attaque de Rhumatisme aigu, qui menaçait de devenir chronique; il me demanda d'y aller et d'écrire, pour elle une prescription de ce que je jugerais convenable au cas et de la lui envoyer directement, afin qu'il la remplît lui-même; je le fis et, depuis ce jour-là, elle prit du mieux, mais elle réclama, ensuite, mes visites au lieu des siennes et, quand elle fut en convalescence, elle vint à la <u>chirurgie</u> et demanda à me consulter, sans parler de lui. Il devint un peu

soucieux de cette marque d'
(indifférence)
Il s'aperçut qu'il avait trop laissé voir à ses malades la confiance qu'il plaçait dans mes connaissances médicales et j'eus raison de penser qu'il résolut de ne plus rendre aussi manifeste aux yeux des gens, cette différence qu'il mettait lui-même entre nous.

Il se vit, cependant contraint d'avoir encore recours à mon aide et, en particulier, à une occasion où il eut sous ses soins un cas de Pleurésie, qu'il n'avait pas encore diagnostiqué avec précision. La douleur était

si aiguë que la malade n'avait pas dormi depuis trois nuits et elle se décourageait, disant qu'elle voyait árriver la quatrième avec terreur. A 9 heures du soir, on envoya dire, à mon patron, que les parents désiraient appeler un autre médecin en consultation le soir même, lui indiquant le médecin qu'ils aimeraient à avoir. La suggestion lui fut encore moins agréable que l'idée de me demander mon avis. Il leur dit, alors, qu'il avait avec lui, un assistant pleinement qualifié, dont

il voudrait se prévaloir de l'opinion, avant qu'on appelât un médecin étranger. On y consentit, j'allai voir la malade et, ayant constaté la nature de la maladie, je lui donnai une bonne dose de Morphine qu'il n'avait pas osé lui prescrire, n'étant pas certain du caractère de la maladie. Le lendemain on vint lui dire que la malade avait passé une bonne nuit et qu'on ne considérait plus nécessaire d'appeler un autre médecin. Cependant, il ne me laissa plus aller voir cette malade ensuite.

Il voyait maintenant

que, pour son propre bien,
il avait trop profité de mes
services et qu'au lieu de
me laisser la charge entière
de sa clientèle, pendant
qu'il passait ses après-
midi et ses soirées à jouer
au billard ou qu'il était par-
ti à la campagne avec sa
femme pour s'amuser, il
aurait dû être occupé au
soin de ses malades, qui,
à présent, au lieu de le
demander quand ils
venaient à la Chirurgie
s'adressaient directement
à moi, même quand il
était présent, ce qui ne
lui plaisait pas autant
que le peu d'influence que
son absence exerçait sur

le montant des recettes du jour. Il commençait à s'inquiéter à ce sujet. De plus, Madame Dreyer s'était prévalu des services que je m'étais offert à lui rendre, pour l'aider à régler ses affaires embrouillées, laissées sans testament, pour en disposer. Elle était au fait des pertes que j'avais éprouvées et eut occasion d'en parler avec mon patron, qui vit, alors que j'avais parlé de mes affaires à Madame Dreyer. En conséquence, il me reprocha de vouloir m'attirer la sympathie de ses patients. Je lui répondis que je ne voyais pas quel mal je lui avais fait en répondant

à la dame sur des questions
qu'elle m'avait faites et que
je ne considérais pas hors
de place, vu le grand nom-
bre de fois que j'avais été
chez elle, que, d'ailleurs, si
cela lui déplaisait, il pour-
rait y avoir une certaine
satisfaction, pour lui, de
savoir que je n'avais rien
dit de ma condition à
personne d'autres de ses
patients. En outre, Madame
Dreyer m'avait dit, en
pré-parant ses comptes,
que presque tous ses cré-
diteurs qu'elle avait payés
jusqu'alors, eu égard à la
perte de son mari et à la
confusion de ses affaires,
lui avaient fait une réduc-

tion de 10 pour cent et m'avait prié de demander à mon patron s'il voudrait en faire autant au sujet de son compte, et je le fis; mais il me regarda d'un air mystérieux, sans me donner de réponse. Je rendis compte à Madame Dreyer de mon essai infructueux. Elle attendit quelque temps et, ensuite, elle vint payer son compte, en entier, sans parler des 10 pour cent. Aussitôt qu'elle fut partie, il m'en fit l'observation, et me donna à entendre qu'il pensait que la suggestion venait de moi, et il me dit qu'il aimerait

à me voir chercher une autre place ailleurs. Je lui demandai s'il me donnerait une recommendation. Il verrait, dit-il, où je voudrais me placer; mais il ajouta que je n'avais pas besoin de me hâter; pourtant, il avait, chez lui, depuis une couple de semaines un jeune allemand nommé R , qui avait été son assistant autrefois, et qui se trouvait sans place, à ce moment. Cependant, je crus comprendre que mon patron ne désirait pas autant me renvoyer de chez lui que me faire

sentir qu'il pouvait le faire sans s'incommoder, ayant R à sa disposition, afin de me faire réaliser le besoin que j'avais de rester chez lui, s'il ne me donnait pas de recommandation et si je ne recevais pas d'argent de ma Banque, dont il savait que je n'avais encore rien eu, et de me tenir ainsi en sujétion, mais qu'il se rétracta ensuite quand il vit, par ma demande d'une recommandation, que l'idée ne m'alarmait pas.

R professait alors d'être athéiste, mais il faut croire qu'il changea depuis de croyance, car je le vois

maintenant, dans les rangs de "l'Armée du Salut", prêchant, au coin des rues, à un troupeau nomade d'ouailles altérées de la parole divine, presque tous les dimanches. Il était possible, pensai-je, alors, qu'il eût amassé quelque argent en service, et je lui proposai de fonder un dispensaire avec moi et que, s'il voulait fournir les fonds nécessaires, je ferais l'ouvrage et nous diviserions les profits également. Mon athéiste manifesta une grande indignation, au sujet de ma proposition, disant qu'il avait trop de droiture dans le cœur pour

ne pas avertir mon patron des intentions que j'avais de lui faire compétition, et lui ôter ainsi son pain de la bouche. Je pensai que c'était une manière de me dire qu'il n'avait pas d'argent, et je lui fis remarquer que j'avais faim, moi aussi, quelquefois et que tout le pain, que je voulais, était une part dans ce dont les autres pouvaient se passer, mais il alla tout droit au docteur et lui dit. Celui-ci descendit en grande fureur et me lança des regards, comme à un homme qui l'aurait dévalisé. Il dressa un acte de sa main, pour m'engager à ne pas pratiquer dans le voisinage de son établis-

sement quand j'aurais quitté son service, et me dit que si je n'y mettais pas ma signature, il ne me garderait pas une heure de plus sans me donner aucun temps à réfléchir; mais je réfléchis rapidement. Je me trouvais dans une partie de la ville où il y avait un grand nombre de Français et d'Allemands, je ne pouvais pas signer un tel acte, sans détruire le seul moyen, qui me restait de me tirer d'embarras. Je lui demandai s'il voulait seulement me donner le temps de mettre mes bottes! Il ne comprit pas bien ce que je voulais dire, mais

je les mis et descendis mes livres et autres effets qui se trouvaient dans ma chambre. Quand il vit que je me préparais à partir, il appela le jeune dénonciateur, pour m'informer devant témoin, dit-il, que je n'étais pas un gentilhomme. Je ne fis pas attention à son imputation, j'allai chez Madame Dreyer qui m'exhorta à transporter mes effets à sa demeure et m'offrit de rester chez elle en attendant, ce que j'acceptai avec plaisir.

Chapitre XVII

Je quittai le Dr A vendredi, le 21 Mars 1879, et aussitôt je me mis à chercher une place convenable pour commencer à pratiquer. Je trouvai bientôt ce qui me fallait au N° 13 D Street, S W, mais on me demanda des références de la dernière place où j'étais. j'expliquai, alors, les choses telles qu'elles étaient et dis à la propriétaire que je ne pensais pas que le Dr A me donnerait une recommandation, sachant que j'avais l'intention de me fixer si près de lui, mais que je ne croyais pas qu'il aurait rien de mal à dire

de moi. Elle alla, tout de même, chez le Dr A , afin de lui demander des renseignements sur moi. Il lui demanda pour qui elle désirait ces renseignements, et où je voulais me placer, mais elle ne voulut pas répondre à ces questions, et il lui dit qu'il ne donnerait aucune référence pour moi sans savoir où j'avais l'intention de m'installer. Elle avait tout intérêt à croire que j'avais raison, et elle accepta ce refus pour une bonne recommandation, de sorte qu'elle me loua la maison, et j'en pris possession, le 31 du même mois.

J'avais besoin d'écono-
miser de toute manière; j'a-
chetai des planches et je cons-
truisis, peignis et vernis,
moi-même, les étagères
dont j'avais besoin, et je
m'installai.

Je ne cherchai pas à
attirer aucun des patients
du Dr. A. ; mais je vi-
sitai plusieurs sociétés
françaises et allemandes
pour me faire connaître
et j'eus, de suite, des mala-
des à traiter. Pour comble
de faveur, le 8 Avril, je
reçus le premier dividen-
de de ma banque, ce qui
me permit de me pro-
curer beaucoup de choses
qui donnèrent une meilleu-

apparence à mon établissement, lequel, pendant la première semaine avait été bien vu.

Je me fis graduellement connaître, et je pourrais estimer le revenu de ma première année, à peu près à £75 (ou 1875 francs), dont j'avais à donner £5 pour mon loyer, mais, avec ce que je reçus de la Banque, je fis suffire ce montant à mes dépenses et, si l'on ajoute, au revenu de ma première année, la somme de £60 (1500 francs) et augmentation annuelle dans ma pratique, on aura, en moyenne, le revenu des années subséquentes

jusqu'à maintenant.
Au printemps de 1883, j'avais au-delà de £250 (ou 6250 francs) d'épargnes; je résolus d'en profiter pour améliorer ma position, et j'entrai en négociations pour la maison où je demeure aujourd'hui. J'obtins un bail de la partie que j'en habite pour un terme de 13 ans et j'y entrai le 23 Juin de la même année.
Comme je renouvelai presque tout ce que j'avais, mon installation me coûta beaucoup, et je gardai mon ancien établissement, encore plus d'un an après afin d'empêcher qu'un

1480

autre médecin s'y installât et m'enlevât ma clientèle, dont je voulais conserver la meilleure partie; mais j'élevai mes prix, afin d'en retrancher la plus basse classe et de l'augmenter d'une classe de clients plus élevée. Je réussis dans mon attente, mais dans l'espace d'un peu plus d'un an, j'avais épuisé tous mes fonds. Néanmoins, pendant ce temps, ma condition s'était améliorée et ma clientèle se composait d'une meilleure classe de personnes dont plusieurs sont de haute position. Jusquà l'hiver dernier, j'avais eu deux loyers à payer; mais, alors, j'aban-

donnai mon ancien établissement ce qui m'épargna £1. par semaine depuis, et mon revenu cette année atteindra probablement de £400 à £500 ce qui est beaucoup plus qu'il n'a encore été depuis que je suis à Londres et il continuera, j'espère, encore à augmenter. Toutefois, mon loyer payé, ainsi que mes dettes ordinaires du terme, c'est tout au plus s'il me reste 1000 francs en Banque; mais je ne suis encombré d'aucune dette et mon crédit est bon parmi tous ceux avec qui je fais des affaires. Cependant, à Londres, une clientèle de Médecin peut

se vendre, et la mienne pourrait me rapporter de £300 à £400, si je voulais en disposer. Ma plus grande passion étant l'étude, ma bibliothèque forme le plus gros item de mon avoir, et s'élèverait au-dessus de £125 (3125 francs), mais les livres que j'ai, et dont le nombre dépasse douze cents m'auraient couté beaucoup plus, si je ne les avais eus à bon compte, en les achetant de seconde main, aux ventes par enchères, à mesure que j'y trouvais ceux que je voulais avoir; ma pharmacie, car, à la manière anglaise, je tiens mes médicaments moi-

même, à £100 (2500 francs); mes meubles &c, aussi à £100, de sorte que, si je devais quitter Londres, je pourrais probablement, dans des circonstances favorables, réaliser de 15,000 à 18,000 francs, ou bien cela coûterait cette somme pour s'installer comme je suis. Voilà pour mon petit avoir, dont je parle plutôt pour donner une idée de mon économie, que pour faire parade de quelque chose.

Chapitre XVIII

Ma première année de pratique ayant été si maigre en revenu, je songeai sérieusement, pendant l'été de 1880, à tenter d'aller m'établir à Paris, car je n'osais pas m'adresser, ici, à des gens de mon pays après les revers que j'avais éprouvés. J'avais rencontré un Dr R arrivant de Paris, qui m'avait sollicité de m'associer avec lui, pour aller nous y établir ensemble, m'assurant que nous y réussirions; mais je pris le parti de réfléchir, car je regarde toujours, avec circonspection, des promesses gratuites

données avec de pressan-
tes instances, et je retar-
dai quelque temps, pour
m'assurer de l'exactitude
de ses assertions. Sur ces
entrefaites, un jeune hom-
me, agent d'une Assurance
de Paris, nommé G
P vint à Londres, en
visite, et j'eus l'occasion
de le rencontrer. Je lui
parlai de ce Dr R ; il
me dit que, sans être cer-
tain, il pensait se rappe-
ler d'un nom semblable
mentionné dans l'affaire
de Melle Bière, qui agitait
Paris à cette époque, mais
que, aussitôt de retour
chez lui, il m'écrirait et
m'en donnerait des détails

plus précis.

Je le remerciai de sa promesse, en lui disant que je n'irais jamais à Paris, si j'avais à risquer de m'associer avec un homme qui serait lié à quelque action illicite ou déshonorante, ou bien que j'essaierais seul plutôt. Ce monsieur S m'encouragea beaucoup à aller m'y établir seul. Il était à Londres pour deux ou trois jours et, comme il ne parlait pas l'anglais, je l'initiai un peu dans la grande métropole et visitai, avec lui, quelques places d'intérêt. En partant, il insista beaucoup

à me faire promettre d'aller le voir à Paris, et je lui assurai que je ferais tout mon possible pour y aller. De retour chez lui, il m'écrivit la lettre suivante :

"Courbevoie 3 Novembre 188[illegible]

"Monsieur le docteur,

"Veuillez m'excu-
"ser de ne pas vous avoir
"écrit plus tôt, je suis ex-
"cessivement pressé d'ou-
"vrage en ce moment.

"Après bien des re-
"cherches, soit dans les
"journaux ou d'après des
"renseignements, je n'ai
"pu arriver à savoir si
"c'était bien Mr R qui
"se trouvait compromis

dans l'affaire de Melle Bière

"Je regrette beaucoup de ne pouvoir vous donner de plus amples renseignements.

"J'espère, Monsieur le Docteur que vous me ferez bientôt l'honneur de votre visite.

"En l'attente recevez l'assurance de mon profond respect.

"G. P.

"22 Rue de

"Courbevoie près Paris."

Je lui répondis en ces termes:

"Londres Novembre 188

"Cher Monsieur

"J'ai reçu votre lettre

" datée du 3 Novembre cou
" rant. Je vous remercie bien
" de vous être rappelé de
" moi et de la peine que
" vous avez prise pour
" vous informer de Mr R
" mais ne vous mettez pas
" à plus de trouble à ce
" sujet, car le fait ne m'in
" téresse plus guère, main
" tenant, ayant appris à
" peu près ce que je voulais
" savoir, et ne vaut pas le
" temps que l'on pourrait
" perdre à s'en informer.
" Je suis vraiment heureux
" de l'anxiété que vous ma
" nifestez de me voir à Pa
" ris, et vos bonnes disposi
" tions me font déjà antici-
" per de trouver en vous

un ami, quand je serai [illegible]
dans cette grande capitale
du monde élégant. Je suis
fatigué de Londres, comme
une femme le serait d'une
robe dispendieuse qui est
passée de mode. La dispo-
sition des immenses ri-
chesses de Londres me fait
l'effet d'un édifice colossal
bâti en pierres brutes, sales,
couvertes d'aspérités et ron-
gées de sillons par la dé-
crépitude, mais bousillées
avec un mortier d'or fondu.
J'aime beaucoup les anglais
surtout quand ils sont
en Angleterre et moi en
Amérique ou en France;
je voudrais pouvoir tous
les acheter à mon prix

"et les revendre immédi-
"atement au leur, sans
"les nourrir longtemps.
" Je serais meilleur com-
" merçant qu'eux et je les
" surpasserais bientôt en
" richesses. Je voudrais, ce
" pendant, faire certaines
" exceptions. Mais il ne faut
" pas discourir trop longtemps
" sur ce sujet, car ils pour-
" raient penser que nous
" sommes jaloux de leur
" progrès; laissons les en
" tasser leurs glorieux tro
" phées d'Afghanistan et
" de Zululand; laissons les
" jouir en silence, de leur
" petit bonheur, parlons de
" nous autres, Français
" et Américains, parisons

aux pays sans brumes suffocantes, sans nuages continuels. J'aime à voir le soleil brûlant et les bancs de glace se succéder l'un à l'autre; la monotonie d'un milieu continu me lasse et m'endort. J'aime aussi à voir la gravité et la joie se peindre alternativement sur la même figure, quoique, moi-même je sois d'une nature plus sérieuse que gaie. J'aime à voir le plaisir et le devoir aller de pair, tout en faisant obéir le premier au dernier; conséquemment, mon caractère est plus français qu'anglais, et c'est évident puisque je

"suis américain. L'anglais
"peut plus facilement sym-
"pathiser avec aucune au-
"tre nation qu'avec la Ré-
"publique Américaine, com-
"me un maître dont le ser-
"vant l'aurait quitté et,
"ayant adopté le même art
"l'aurait surpassé en per-
"fection sur plusieurs points.
"Ce maître sentirait de
"l'humiliation à accepter
"pour rival, ce nouveau
"concurrent, autrefois son
"serviteur et, maintenant
"menaçant de lui être su-
"périeur, et préférerait s'as-
"socier à des anciens rivaux
"qui ont toujours marché
"d'égalité avec lui; ainsi je
"suis persuadé que je me

plairais mieux parmi les Français, bien que je ne sois encore jamais allé en France.

"Je ne sais pas encore, pour certain, le jour où je pourrai faire ma première visite à Paris, mais, comme je vous ai dit quand vous êtes venu à Londres, en toute probabilité, vers Noël, sinon avant. Je vous écrirai immédiatement avant de partir. J'attends une lettre de vous, quand vous aurez quelques instants de loisir à me disposer.

"En attendant, veuillez accepter de moi, le titre d'ami et me croire.

"Votre tout dévoué
"P. Z. H."

On peut voir par la lettre précédente que mes sentiments envers l'Angleterre et les Anglais n'étaient pas des meilleurs mais je puis dire qu'ils se sont améliorés depuis.

Nous continuâmes ensuite, à nous écrire et le jour de Noël suivant, j'allai lui rendre visite à Paris. Il me reçut avec la plus grande cordialité. Il vint me rencontrer à la gare et ne voulut pas me laisser aller à l'hôtel, mais m'amena tout de suite, chez lui, où une chambre m'y

attendait et où je fus traité par tout le monde comme un enfant de la maison. Avant mon départ, il me dit qu'il pensait se marier bientôt et qu'il désirait que je fusse de sa noce. Je lui promis d'y venir.

A mon retour à Londres nous nous écrivîmes encore et, quelque temps après, il m'informa que son mariage aurait lieu le 16 Juin 1881, me recommandant de me préparer à venir et depuis le commencement de Juin jusqu'au jour où je partis, il m'écrivit presque tous les jours, pour m'exhorter et m'obliger à tenir ma promesse, que

j'étais moi-même si dési-
reux de remplir. La récep-
tion que j'eus ne fut pas
plus cordiale que la pre-
mière fois, parce qu'il n'é-
tait pas possible, mais l'oc-
casion permit de faire plus
d'étalage et de luxe. Il se
mariait richement et son
beau-père n'avait pas
épargné les dépenses.

Après le mariage, nous
fîmes une promenade au
bois de Boulogne; nous
nous rendîmes, ensuite,
au Restaurant Ory, à
10 Avenue du bois de Boulo-
gne, où un dîner splendi-
de nous attendait, et nous
y passâmes la nuit à
danser.

Le lendemain, à mon grand regret, j'étais obligé de repartir et, de retour à Londres, j'écrivis la lettre suivante:

"Londres Juin 1881

"Cher G

"Déjà le court instant "de plaisir, que j'ai passé "parmi vous, a fait place, "chez moi, à la monotonie "méthodique de mon étude "habituelle et à la routine "de l'exercice de ma profes-"sion. Pour vous, c'est dif-"férent, une autre vie se "présente, remplie de joie, "de bonheur, si vous sa-"vez en profiter, mais que "vous pouvez rendre amère "par imprudence ou par

« négligence. Se marier
« c'est faire une acquisition
« de valeur, qui demande
« tous nos soins et notre
« attention, comme un
« bijou précieux qu'il faut
« préserver contre l'influence
« délétère de certaines réac
« tions naturelles. La femme
« est une enfant qu'il faut
« "emmaillotter" d'amour, l'en
« nourrir et ne l'en jamais
« sevrer; mais cet amour
« même, que nous lui por
« tons, nous rend injustes
« envers elle, et nous fait
« exiger des sacrifices pé
« nibles de sa part; cepen
« dant, on la captive en l'ac
« cablant d'amour et que
« nous soyons justes ou

"injustes, dans nos exigences,
"elle se plie facilement, se
"soumet volontiers et se façon-
"ne à notre désir, si, seule-
"ment, nous l'avons convain-
"cue que nous sommes inspi-
"rés par l'amour, et les sa-
"crifices les plus onéreux lui
"paraissent doux s'ils sont
"requis au nom de l'amour.
"Oh! si l'homme savait com-
"bien la femme peut en
"supporter et en approprier
"de cette précieuse marchan-
"dise, qu'on appelle l'amour,
"si souvent mal débitée,
"mal distribuée.

"L'homme entreprend
"une grande tâche et assume
"une responsabilité impor-
"tante en se mariant. Il

"ne devient pas seulement
"un compagnon, mais aus-
"si un protecteur. Il prend
"dans le cœur de sa femme,
"la place de son père et de
"sa mère, à qui elle a tou-
"jours eu recours dans ses
"petites misères, mais main-
"tenant, si elle est contrariée,
"si elle reçoit quelque mot
"désagréable, même de ses
"parents, c'est à son mari
"qu'elle viendra se plaindre
"et, quand celui-ci est ab-
"sent, elle prend sa défense,
"parle en sa faveur, plai-
"de pour lui, même quand
"il a tort, car, pour elle,
"il a toujours raison et elle
"ne le désapprouve que
"quand il lui manque d'amour

"Une femme doute sou-
"vent de l'amour de son
"mari; combien de fois elle
"se rebute parce qu'elle ne
"se croit pas réellement aimée.
"L'homme ne devrait jamais
"la laisser penser un instant
"qu'il lui refuserait sa pro-
"tection dans aucune circons-
"tance; c'est, surtout, quand
"quelque désagrément a lieu
"entre les époux que l'homme
"doit montrer la générosité de
"son cœur; c'est faiblesse chez
"un homme de bouder. C'est
"l'homme qui doit aimer le
"premier, la femme ne fait
"que se laisser aimer, ensuite
"elle répond. C'est l'homme
"qui doit faire le premier pas
"souvent, même dans les

"raccommodements; car elle
"préfère être commandée, quel
"quefois, même rudement,
"et obéir, que d'être laissée
"à elle-même. Il ne suffit
"pas d'avoir confiance en
"sa femme et demeurer muet
"mystérieux, il faut aussi
"lui dire en temps et lieu;
"car elle a souvent une hum
"ble opinion d'elle même;
"elle pense qu'on attend beau
"coup d'elle et elle se croit
"si peu qu'elle craint de
"désappointer celui qui doit
"la posséder; il lui semble
"que tant d'autres l'éclipsent
"qu'elle appréhende que son
"mari la prenne bientôt
"pour un nuage, plutôt que
"pour un soleil, elle qui

"voudrait tant l'éblouir de sa
"lumière pour qu'il ne puisse
"rien voir des autres; mais elle
"se dit souvent : avec une si
"faible lueur, qui fait de l'ombre
"partout, comment obscurcir ce
les qui brillent tant autour de
"moi ? Elle ne connait pas la
"puissance de ses charmes au
"près de l'homme. Il faut la
"rassurer sur tout cela. Il faut
"l'habituer à s'appuyer sur
"nous, à avoir une confiance
"illimitée en nous. C'est à ce
"point que doit être développée
"la confiance de la femme en
"son mari, mais à lui la tâ
"che de la cultiver, car le cœur
"de la femme est comme une
"terre fertile qui ne peut rien
"produire sans être ensemencée

"et vous qui avez une femme
"si douce, si bonne, si tendre
"si vous n'en faisiez pas un
"ange, vous seriez à blâmer.

"Il ne faut pas penser
"que je vous adresse ces remar-
"ques parce que je m'imagine
"que vous en avez besoin plus
"qu'un autre. Non, si je me
"mariais, moi-même, j'aime-
"rais qu'un ami m'en écri-
"vît autant, et bien que je
"le susse, puisque je peux
"l'écrire, maintenant, je le
"croirais dix fois plus utile et
"vrai si je voyais qu'un au-
"tre l'eût pensé comme moi"
"(Ici, je parle de sa femme
"et de leurs parents que je re-
"mercie et à qui je fais mes
"meilleurs souhaits).

"Il ne me reste plus
"qu'à vous faire mes souhaits.
"Soyez prospère, que votre
"soit longue et se passe dans
"la paix d'un bonheur conti-
"nuel avec votre chère épouse.
"Pour toujours, votre ami sincère
"P. Z. H."

Après cela, je ne déci-
dai, cependant, pas d'aller
m'établir à Paris, ma clien-
tèle s'améliorait lentement,
mais sûrement; je savais
que j'aurais à commencer
de nouveau en allant de-
meurer à Paris, et, pour
cela, j'hésitai jusqu'à ce
que je fusse mieux fixé
à Londres et j'y restai.

Chapitre XIX

Pendant mon séjour à Londres, comme pendant tout le temps que j'exerçai ma profession, j'ai souvent été appelé à aviser des personnes des deux sexes, dans des circonstances critiques de leur vie, ou à appaiser différentes brouilles, dont voici un ou deux exemples.

Une dame française, ayant avec elle sa mère et sa jeune soeur, était venue s'établir à Londres, vers le même temps que j'y arrivai; comme je connaissais leur langue, on leur parla de moi et je devins le médecin de la famille. On accorda peut-être trop de liberté à

la jeune fille, qui malheureusement fit des connaissances peu honorables, dont elle fut ensuite abandonnée, comme il arrive souvent, en pareil cas, quand les suites funestes devinrent apparentes par la condition intéressante où elle se trouva. La dame, l'ayant appris, entra en grande fureur et lui interdit sa maison. La jeune sœur dut quitter et, le lendemain, la mère plaida, en vain, pour sa réintégration, mais n'obtint qu'une allocation, qui permit à la jeune fille de vivre en attendant. Cependant, la dame refusa de voir sa sœur, ou d'aller avec elle s'enquérir de ce qui était

devenu cet homme qui elle avait connu, comme celle-ci lui avait demandé de faire la dame disant qu'elle ne voulait pas obéir à sa jeune sœur jusqu'à ce point, que, d'ailleurs, elle lui donnait assez pour vivre et que cela devait suffire.

La mère et la jeune fille vinrent, alors, me trouver et me confièrent leur peine, sollicitant mon avis et mon influence, pour réconcilier les deux sœurs.

Je ne sais pas ce que j'aurais fait, moi-même, dans des circonstances analogues à celles de la dame, mais je la trouva responsable, en grande part

par la latitude qu'elle avait jusque là donnée à sa jeune sœur, à peine âgée de dix sept ans, qui ne comprenait pas toute la gravité des conséquences auxquelles elle s'était exposée, et je crus juste que celle qui aurait dû prévoir un tel résultat, dût en supporter une partie des désagréments. Alors, je leur promis d'écrire immédiatement à la dame et voici la lettre que je lui adressai :

Voyons, Madame, un peu de sympathie pour votre bonne petite sœur, que vous avez toujours protégée, guidée comme votre enfant. Comment, elle qui s'est toujours

confiée à vous, vous a tou
"jours obéie[1], a regardé vos
"conseils comme des oracles,
"vous a toujours approuvée,
"même si vous avez eu quel
"quefois tort, a toujours reçu
"vos faveurs et votre protec
"tion, comme d'une mère, et
"vous la repousseriez dans
"un moment d'embarras!
"vous refuseriez de faire des
"démarches et même des sa
"crifices pour l'aider à réparer
"un faux pas ou à amélio
"rer les effets funestes d'un
"moment d'oubli! Ah! non,
"Madame, vous ne profa
"neriez pas une si grand
"confiance qu'elle a en vous
"Elle croit que vous pouvez la
"tirer d'embarras et vous lui

(1) Voir Rem. 2, pages 505 et 512.

refuseriez votre assistance, elle qui se trouve incapable sans vous et toute-puissante avec votre aide, elle qui méprise tous les malheurs, si seulement vous la recevez sous votre protection, et ne voit aucun bonheur, si vous la rejetez. N'avez-vous pas eu des preuves de son attachement aveugle, quand elle a dû demeurer loin de vous? Vous dites que vous ne lui obéirez pas; mais, Madame elle ne veut pas cela, du tout; elle veut vous obéir et vous ne voulez pas, elle veut vous mettre son intérêt entre les mains, pour suivre vos conseils, elle

"veut que vous parliez pou
"elle et, encore, vous appar
"tenir, elle veut que vous
"plaidiez sa cause et que
"vous en fassiez un intér
"commun avec elle, comm
"pour quelqu'un qui vou
"appartient. Est ce là vou
"loir être obéie? Vous dites que
"vous lui donnez assez pou
"la soutenir, mais, assez ne
"suffit pas, dans la circons
"tance; son cœur serait bie
" satisfait de moins qu'ass
"si vous ne pouviez pas fai
"plus, mais, aujourd'hui, il
"faut plus qu'assez, puisqu
"ce surplus est en votre pou
"voir; car il faut la consi
"dérer comme une partie
"vous-même. Vous l'avez

habituée à s'appuyer sur vous et, dans un moment de malheur et de besoin, vous croiriez juste de retirer, soudainement, la main qui la soutient; car, enfin, même après que vous l'auriez rebutée, si elle se voyait rejetée ailleurs, elle reviendrait encore se lamenter à vous. Ah! je crains de tirer vos larmes, si je continue mes observations. Non, Madame, vous ne voulez pas lui refuser votre secours, vous ne faites que le prétendre; car vous ne voudriez pas qu'un autre pût saisir l'occasion de vous filouter de sa confiance. C'est si précieux, l'amour de quel-

"qu'un qui se confie en nous
"qui a recours à nous, dans
"tous ses besoins, qui ne voit
"d'autre support que nous,
"dans ses faiblesses, comme
"un enfant que l'on corrige
"et, pour toute vengeance, se
"jette dans nos bras.

"Je n'ai pas autre chose
"à vous recommander que
"de consulter votre bon cœur
"et vous y trouverez beaucoup
"plus de bienveillance que
"je puis vous en conseiller
"et, amplement, ce qu'il faut
"pour comforter votre petite
"sœur, et vous oublierez tout
"sentiment contraire, qui
"pourrait vous induire à re-
"fuser de prêter votre concours
"pour la tirer d'embarras. Dr H

Aussitôt qu'elle reçut
te lettre, elle fit venir sa
une sœur et la reprit chez
lle, le même soir. Elle fit,
nsuite, toutes les démarches
nécessaires avec elle et la gar-
da jusqu'à ce qu'elle fut
sortie de son trouble. Elle est,
maintenant, mariée.

Une autre fois, un ami
ssez intime, approchant la
inquantaine, vint me con-
ulter, au sujet d'une aman-
e, âgée d'à peu près trente
ns, qu'il avait et qu'il vou-
lait épouser. Il l'avait sur-
prise avec un autre homme
dans des circonstances très
suspectes et aurait voulu
avoir mon avis sur ce qu'il
de [illegible] faire. Eh! bien, lui dis

je, la voulez-vous telle qu'el est, ou bien ne la voulez-vous plus? Je la voudrais telle qu'elle est, me répondit-il, je la[1] marierais, aujourd'hui, si elle voulait. Eh! bien, je vais vous donner mon avis: Je commencerais à essayer comme suit D'abord, ne lui parlez pas pendant quelque temps, passez souvent où vous pensez la rencontrer et, quand vous vous a percevrez qu'elle vous voit, tournez lui le dos. Faites la même chose deux ou trois fois; ensuite, quand vous la rencontrerez, suivez la des yeux. La prochaine fois, faites lui un petit salut tout court

(1) Voir Rem. 5, pages 506 et 513.

de manière à ce qu'elle ne
soit pas certaine que ce soit
pour elle, et observez bien t[out]
ce qu'elle fait de tout cela
si elle a l'air[1] à y prendre in[térêt]
et, comme il est probable
si elle le fait, hazardez[2]-vous
à lui parler aussitôt que
vous la reverrez.

Mais, dit-il, je ne puis
pas attendre si longtemps
que cela, je me meurs, j'ai
toujours des idées noires,
et quand je me trouve seul
je suis pire; la nuit m'é-
puise au lieu de me don-
ner du repos, je n'ai pas
dormi depuis plus d'une se-
maine et j'ai maigri de
vingt livres pendant ce temps.
Je n'ai plus d'espéran[ce]

(1) et (2) voir Dem. 7619 pages 507 + 514.

de la ravoir.

Il y a des choses, lui dis-je, qui sont impossibles à l'homme. Si elle aime l'autre beaucoup plus que vous et qu'il veuille aussi l'avoir, il est plus que probable que vous ne l'aurez pas; mais il faut essayer, si vous voulez la ravoir et attendre que vous ayez échoué avant de penser à vous décourager, et, si vous ne pouvez pas réussir, eh! bien entreprenez, alors, de vous convaincre qu'elle ne vaut pas la peine de tout ce trouble; pour votre propre bien et votre tranquillité d'esprit, soyez

aussi sage que le renard de La Fontaine qui, n'ayant pu attraper une poule, s'est contenté en se disant qu'elle était trop maigre.

Mais, dit-il, si vous étiez dans ma position, vous ne raisonneriez pas comme cela.

C'est possible, lui répondis-je, que, si j'étais dans votre position, j'agirais autrement que je vous avise et me tromperais; mais ceci ne montre pas que mon avis n'est pas le meilleur à suivre. Si vous perdez un souverain, je trouve bien sage de n'en pas jeter, pour cela, deux autres à l'eau et de serrer

la main plus fort sur ceu
qui vous restent, bien qu
cela ne vous retourne[1] pa
celui que vous avez perdu
mais, si vous en jetez di
vous vous trouverez encor
dans un plus mauvais
état. Si vous perdez une
femme que vous aimez,
c'est bien malheureux,
mais cela ne vous la ra
mènera pas de perdreau
si votre santé et votre rai
son, tandis que votre con
dition en deviendra enc
re plus déplorable. Quand
vous avez fait, en vain,
tout ce que vous pouvez
pour obtenir une chose
il faut l'abandonner, ca
il faut se résigner devan

(1) Voir Rem. 12, pages 508 et 515.

l'impossible. Il faut toujours choisir la meilleure attitude d'une mauvaise position.

Ah! dit-il, vous êtes un beau philosophe, j'aimerais bien à savoir comment vous supportez le mal de dents, vous.

C'est une question, lui dis-je, à laquelle je ne puis pas, proprement, vous répondre, car je n'y ai jamais eu mal.

Ah! je le vois bien, dit-il, mais j'aime à être avisé par des gens d'expérience.

Peut-être, continuai-je, ne consultez vous jamais un médecin qui n'a pas eu la maladie dont vous souffrez

mais je sais que le mal de dents est une maladie très en rapport avec votre condition, car il n'est guère de femme, qui en[1] souffre, que vous ne puissiez guérir avec une forte dose d'amour bien appliquée, si vous en avez[2] à lui prodiguer, et, si vous considérez votre position, maintenant vous verrez que vous n'avez pas le temps d'avoir mal aux dents, pas même la nuit, mais pour ceux qui n'ont pas l'avantage de ce remède puissant, on peut user d'autres moyens avec raison[3]; cependant, ma philosophie ne consiste pas à faire rire ceux qui y ont

(1)(2) et (3) Voir Rem. 1315 et Note pages 509, 516 et 517.

mal, ni (1) d'étouffer les sentiments, encore moins les émotions, qui doivent avoir un libre cours, mais modéré, afin de les empêcher, autant que possible, de causer du mal à ceux qui les éprouvent. Si un homme a mal aux dents, ma philosophie lui permet, si seulement il pense que cela le soulage, de faire toutes les grimaces qu'il voudra, pourvu qu'il ne se défigure pas permanemment, d'appliquer les remèdes convenables, pourvu qu'il ne s'en brûle pas la langue ou ne s'en empoisonne pas; mais c'est contre ma philosophie

(1) Voir Rem. 16, pages 510 et 518.

qu'il se jette la tête contre
un mur ou se suicide, au
lieu de faire extraire sa
dent, s'il ne reste plus rien
autre chose à y faire. Voilà
mon ami, ma philoso-
phie du mal de dents, qui
n'a pas pour but de con-
seiller, à ceux qui l'ont,
de chanter au lieu de se
plaindre, mais d'employ-
er leur sagesse à trouver
les moyens de l'apaiser
et à les appliquer au lieu
de se désespérer, et c'est
une philosophie pratique
qui peut bien s'appliquer
même dans des cas plus
graves; par exemple, elle
conseillerait à un soldat
qui se verrait percé d'un

baïonnette au travers du corps, de penser aux grands héros, et de dire qu'il meurt pour sa patrie. En vous donnant mon avis, j'ai appliqué cette philosophie à votre cas et, si vous trouvez une meilleure ligne de conduite à adopter, je vous approuverai de la suivre; si je voyais même quelque chose à gagner à vous décourager, je vous conseillerais de le faire. Si vous avez une meilleure manière que la mienne de vous tirer d'embarras, peut-être me direz-vous quel moyen vous avez de vous faire oublier votre trouble, aussi bien que la discution (1) que vous

(1) Voir Rem. 18, pages 310 et 520.

avez soutenue avec moi de-
puis près d'une heure; je
vous vois déjà en meilleure
disposition et il me semble
avoir remarqué que vous
avez rengraissé de beau-
coup, depuis que vous êtes
entré ici.

Oui, dit-il, je suis mieux
et plus encouragé, mais, aus-
sitôt que je serez seul, je rede-
viendrai aussi mal qu'au-
paravant, et je ne puis pas
attendre aussi longtemps
que vous me conseillez de le
faire. Dites moi, donc, pour-
quoi je ne ferais pas bien
d'aller la trouver ou de lui
écrire tout de suite.

Parce qu'elle est en-
fante, lui dis-je, et qu'elle

vous craint, maintenant. Elle vous a déjà vu dans un état de fureur, qui est constamment présent à son esprit, et, si vous apparaissez devant elle, à présent avec la douceur d'un ange ou lui écrivez de même, elle craindra que ce ne soit peut-être un détour de vous, pour lui faire quelque coup désespéré et elle vous fuira. Donnez lui donc le temps de revenir de cette frayeur qu'elle a de vous, attendez qu'elle désire de vous revoir et, alors, vous pourrez mieux vous faire entendre d'elle mais si vous commencez de suite à la rechercher, elle prendra cela pour une

obsession et s'éloignera de
vous. En attendant cherchez
les moyens de distraction,
marchez, allez voir vos amis
parlez d'autres sujets qui
vous intéressent et absor-
bent votre attention; mais
ne vous laissez pas déc[ou]-
rager, si, les premières fo[is]
vous trouvez beaucoup [de]
difficulté à détourner vo[tre]
attention de la pensée d[e]
cette femme, afin de la
concentrer ailleurs, et s[i]
quelquefois, même, votre
volonté cède à vos senti-
ments; mais persistez et
vous réussirez; pendant ce
temps vous deviendrez plu[s]
calme. C'est le premier
effort qui coûte le plus.

Mais un avocat est difficile à convaincre ou, plutôt, habitué à ne pas vouloir être persuadé par des arguments, et il partit, avec un esprit d'indécision, n'ayant résolu ni de suivre ni de rejeter mon avis, en tout ou en partie, et, quand il fut rendu chez lui, il écrivit à la personne et l'obséda actuellement, par les efforts qu'il fit pour la voir afin de lui parler, de sorte qu'il ne réussit pas à la ramener à lui.

Je termine ce chapitre en ne faisant que mentionner un autre cas de même nature, que l'espace et le temps ne me permet-

traient pas de reproduire en entier: J'étais en correspondance avec une dame ~~d'~~ ayant la quarantaine d'années, au sujet de certains droits sociaux de la femme &c. Elle faisait voir mes lettres à une autre dame mariée, de son âge, qui lui fit la remarque que je possédais une connaissance étonnante de l'humanité. Celle des deux qui m'écrivait aurait voulu savoir, dit-elle, comment il se faisait que je connusse si bien la femme sans avoir été marié. De la même manière, lui répondis-je, que je connais la Médecine sans avoir été malade

de mépriser

Son amie lui demanda de lui faire quelques suggestions, au sujet de la condition singulière et pénible où elle se trouvait avec son mari. Environ deux ans après son mariage, elle avait eu un fils, qui, maintenant était agé de douze ans et, depuis ce temps, son mari n'avait été, pour elle, qu'un frère indifférent. Ils demeuraient sous le même toit, mangeaient à la même table mais avaient, chacun, leur chambres séparées. On me demandait de suggérer des moyens de réconciliation. J'écrivis près

près de quatre vingts pages de manuscrit à ce sujet et les lui fit lire. Elle me dit que, si elle avait eu ce petit manuscrit, douze ans auparavant, elle n'aurait pas perdu les bonnes grâces de son mari; elle aurait voulu l'avoir, dit-elle, pour le réciter soir et matin comme ses prières.

Chapter XIX

Comme on peut le voir par ce qui précède, je ne me suis pas borné depuis mon arrivée à Londres, à l'étude de la Médecine, exclusivement; mais j'ai embrassé presque toutes les sciences, telles que la littérature, la philologie, l'histoire, la philosophie, la théologie, l'astronomie, les lois d'Angleterre, l'économie politique ou sociale, l'art de la guerre, &c, &c, sur chacune desquelles j'ai écrit beaucoup de notes, ainsi que sur d'autres sujets. Ces notes ne sont pas coordonnées, mais écrites, à la suite, par numéros, à mesure

que les circonstances me les
ont inspirées, et presque
toutes en anglais. Dans
les premiers temps, je les
entrais toutes dans un
même livre, mais, en-
suite, je vis la nécessité
de les classer de quelque
manière, alors, j'employai
un livre pour chaque
sujet que je traitais et,
maintenant, elles ont be-
soin d'être disposées en
ordre convenable, pour
donner de la suite aux
différentes matières, avant
de pouvoir les publier
mais j'ai été trop occupé
à établir ma pratique
sur des bases solides, de-
puis quelques années pour

entreprendre cette tache, qui demande un degré d'application qui m'aurait fait quelquefois négliger mes malades, étant seul pour m'acquitter des devoirs que ma profession m'impose; même, aujourd'hui, je n'ai pas d'assistant, mais je garde une vieille bonne qui fait mon ménage et répond aux patients en mon absence, de sorte qu'il fallait, avant tout, me mettre à l'abri du besoin, pour pouvoir me livrer à une occupation, qui doit, au mieux aller, m'occasionner beaucoup de dépenses, avant

de me rapporter aucun profit et je n'avais rien à perdre à attendre, car j'ajoutais, tous les jours, à mes notes, ce qui n'exige pas l'attention prolongée que l'ensemble d'un ouvrage demande.

Je viens de compter au delà de quarante de ces manuscrits, d'à peu près 200 pages chaque, en moyenne, dont plus de la moitié sont remplis d'écriture et les autres, plus ou moins avancés!

Une grande partie de ces notes ont pour sujet "la Femme", les autres, la nature humaine, la phi-

losophie en général, l'égoïsme, certaines questions sociales, la tempérance, quelques arguments contre le végétérianisme exclusif, la physiognomonie, quelques esquisses de caractère, de fiction, &c, &c ainsi que des remarques sur tout ce qui attire, particulièrement mon attention autour de moi. Dans l'allemand, j'ai compilé un recueil de tous les mots radicaux de la langue, contenus dans le dictionnaire d'Adler et dans un autre plus petit, avec les règles qui gouvernent la formation des mots allemands; mais je dois avouer que, bien que

je puisse parler et écrire
l'allemand passablement
je ne pourrais pas composer
dans cette langue, comme
je le fais en anglais ou
en français. Le peu d'es-
pagnol que j'avais appris
à San Francisco, a été
négligé au profit d'autres
sciences, vu que j'ai eu
bien peu d'occasions de
faire usage, depuis que je
suis à Londres.

J'ai donné aussi beau-
coup de temps à l'étude
de l'étymologie et de la
philologie en général de
la langue anglaise. En
1881, quelques anglais jus-
tement piqués d'orgueil
de ce que le meilleur dicti-

-nnaire de la langue an-
glaise, qui existait, était
l'œuvre d'un américain
nommé Noah Webster, ré-
solurent d'en compiler un
qui dût surpasser, en per-
fection, celui de Webster.
Ce nouveau dictionnaire
devait être fait en révisant
et augmentant l'"Imperial
Dictionary" de John Ogilvie,
qui devait servir de base
et être publié, en quatre
grands volumes in-quarto,
avec le titre de "Lexicon
encyclopédique complet".
L'éditeur était Mr Charles
Annandale, un éminent
lexicographe de Glasgow.
J'achetai le premier volume
qui parut le 1er Novembre 1881,

afin de l'examiner et je écrivis à l'éditeur pour lui envoyer 25 à 30 mots omis et lui faire remarquer certaines erreurs que j'y trouvai. En réponse, je reçus une lettre, de lui, dont voici la traduction:

"17 Stanhope St, Glasgow
12 Novembre 18..

"Cher Monsieur
"J'ai reçu votre lett..
"au sujet d'omissions et
"d'erreurs dans l'"Imperi..
"Dictionary" et je vous en
"suis très obligé, ainsi que
"de l'information qui y
"est jointe, concernant
"différents mots. Je suis surpris
"de voir que le mot "Aphasia"
"a été omis, vu que c'est

un mot avec lequel je suis tout à fait familier. Au sujet du mot "Caloresecence", c'est aussi une omission assez surprenante, et il y a plusieurs autres des mots que vous mentionnez, qui méritent aussi une place dans un ouvrage comme le nôtre. Je garderai votre manuscrit près de moi, et nous pourrons les insérer dans le supplément avec d'autres mots de différentes sortes.

"Je suis ennuyé de l'erreur que vous avez découverte sous l'article du mot "Crop". Veuillez effacer la cinquième ligne de l'article, qui sera, alors, tel

"que nous avions l'intention
"de le mettre.

"Nous pourrons, fa-
"cilement, le mettre en bon
"ordre, quand nous réim-
"primerons le volume, ce
"qui sera bientôt.

"Ce sera toujours
"avec plaisir que je rece-
"vrai des communications
"comme la vôtre.

"Très sincèrement
"Votre &c
"C. Annandale

De plus, je suis, en
ce moment, engagé dans
une discussion, à une
Société médicale, sur l'or-
thoépie d'un mot techni-
que, au sujet duquel j'ai

écrit un article, dont je ne puis pas rendre compte du résultat, à présent, vu que la discussion n'est pas terminée, et que j'aurais tort, si l'on en jugeait, maintenant, par le nombre d'hommes éminents qui diffèrent d'opinion avec moi.

Chapitre XXI.

J'aurais encore à parler de plusieurs choses, telles que de mon aptitude mécanique et de mes dispositions inventives, &c, que je tiens sans doute de mes ancêtres maternels, aussi bien que de mon père; mais je voudrais parler de mes insuccès, comme de mes réussites, et le temps ne me permet pas de prolonger un ouvrage qui a déjà atteint presque le double du volume que je me proposais d'y donner en premier lieu; je dois en conséquence passer au chapitre conclusif, en disant quelques mots

de ma personne et de mon caractère.

Comme je joins une photographie à ces mémoires, je pourrai me dispenser de plusieurs observations sur mon physique. Je dirai, cependant, que j'ai une habitude de penser, qui donne à mon portrait un air de sévérité auquel j'ai tâché d'obvier, dans ma dernière pose, mais je serais embarrassé de me prononcer sur le résultat. J'ai les yeux d'un bleu pâle, la barbe et les cheveux châtains ou bruns. J'ai 177 centimètres de hauteur, mesuré sans chaussures

et mon poids varie durant
l'année de 150 à 160 livres
ou près de 70 à 75 kilog.

Tout tranquille que
je parais, je suis d'une
nature active et j'aime
les exercices vigoureux
comme jouer au ballon, cou-
rir, danser et j'excelle
même dans plusieurs
de ces amusements. J'ai
toujours aimé beaucoup
la danse et, encore aujour-
d'hui, je m'y livre très sou-
vent pour me délasser des fatigues menta-
les. J'aime aussi, encore
passionnément, à patiner.
J'ai un pas rapide, à
moins que je ne sois
absorbé de quelque pen-
sée profonde. Ma santé

est parfaite, je n'ai jamais eu une heure de maladie depuis mon enfance, et mes campements dans les plaines, durant mon voyage de l'ouest, au lieu de me produire des rhumatismes, n'ont fait que me donner plus de vigueur. Le climat de Londres ne m'a guère affecté, à l'exception de m'avoir fait perdre mes couleurs et donné le teint particulier à ceux qui y ont demeuré plusieurs années. J'y ai aussi perdu un peu de poids.

Ma manière de penser me paraît sin-

gulière. Quand un sujet
qui m'intéresse vient
m'occuper l'esprit, il me
fait une impression com-
parativement légère, que
je sens, ensuite, grandir
en moi, sans y mettre de
volonté et mes pensées
se succèdent lentement,
ou plutôt se propagent
comme un ferment, jus-
qu'à ce que j'aie formé,
successivement, dans
mon esprit, une concep-
tion de tous les points
d'observation du sujet
qui m'occupe, dont mon
intelligence est capable;
mais cette propagation
d'idées dure quelquefois
des jours et même des

mois, selon la profondeur du sujet que je contemple, se réitérant chaque fois que mon esprit devient libre d'engagements immédiats, et cela d'une manière spontanée, sans que j'y mette plus aucun effort, quand une fois j'ai commencé à concevoir le sujet; mais, quand j'écris les pensées qui m'en viennent pour les conserver, elles me laissent, pour ainsi dire, l'esprit à moins qu'elles ne se représentent sous une autre forme, tandis que, si je néglige de les mettre en écrit, elle me reviennent à différentes intervalles,

jusqu'à ce que je les écri
ou les oublie graduellem
quelquefois, mes pensée
persistent à se dévelop
ainsi jusqu'au point d
me faire lever, plusieu
fois la nuit, pour les écr
ou de me priver de som
meil, si je m'y refuse. J
cris souvent aussi le lon
du chemin, en faisan
mes visites professionne
les, de sorte que je me pou
vois ordinairement d'u
livre de notes et d'un cray
et je copie, ensuite, ces pe
sées, à l'encre, dans mes m
nuscrits, quand je retou
ne chez moi.

Ma mémoire est
tenace, surtout pour les

nombres. Les adresses et les numéros des rues mentionnés dans cet essai sont presque tous donnés de mémoire; mais la plupart des dates sont empruntées de mes notes. Je me rappelle encore des pages entières que j'ai apprises dans mon bas âge et que je puis réciter, encore aujourd'hui, sans faute, bien que je ne puisse plus apprendre, maintenant, par routine ou mot à mot, comme je le faisais, alors, mais bien par méthode analytique. Je puis encore réciter, aujourd'hui, sans hésitation une série de 59 noms de

comtés, dans le même or-
dre que je les ai appris à
l'âge de 7 ou 8 ans, et je n'ai
pas vu le livre qui les
contient, depuis plus de
25 ans. Je me rappelle l'oc-
casion où je quittai la clas-
se d'alphabet, pour entrer
dans une classe de lecture
au-dessus. Quand le maî-
tre me l'apprit, je n'avais
pas de livre et il me per-
mit d'aller chez mon père
chercher celui de ma sœur
aînée, qui était à l'ouvroir
de l'école, ce jour-là ; je
me rappelle que le titre
du chapitre où je commen-
çai à lire, était "L'Efficacité
de la prière" et se trouvait
presqu'au milieu du livre

Un peu plus tard, quand j'eus commencé à étudier la grammaire, je me rappelle avoir fait un devoir qui contenait les mots "*ils ont été(s)*", le dernier desquels j'avais écrit avec un s, et un élève plus âgé que moi, nommé A R , m'en fit remarquer la faute. Nous étions tous deux, à cette occasion-là assis sur un banc isolé dans l'école, il se trouvait à ma droite et j'étais du coté le plus rapproché de la porte. Je me rappelle que je prononçais le mot "*bibliothèque*", comme s'il eut été écrit "*bibilothèque*", erreur dont mon maître,

Mr J S , me co-
gea. Je pourrais mentio-
ner un grand nombre
de circonstances comm-
celles-là, et particulièremen-
des corrections qu'on m'a
faites. Il me semble qu-
le présent essai est un-
bonne marque de mém-
re, car je l'ai fait dans l'e-
pace de cinq semaines,
pendant mon temps d-
liberté, en peu de temp-
de plus qu'il m'aura-
fallu pour en copier au-
tant, sans aucuns doc-
ments de mon enfan-
et sans autres notes qu-
celles que j'ai mention-
nées, et je dirais que je n'-
avais pas songé le jour

qui précéda le temps où je me mis à l'œuvre pour l'écrire. Les diagrammes qui accompagnent ces mémoires, au commencement de ce livre, sont faits entièrement de mémoire.

Cependant, en appréciant ma propre mémoire, ainsi que mes autres facultés, je parle avec incertitude et j'emploie les expressions "il me semble", "je pense", &c parce qu'il se pourrait que des incidents semblables à ceux que je mentionne, soient nombreux dans la mémoire d'autres personnes, sans que je puisse m'en rendre compte

et je demande, alors, l'indulgence de ceux de mes lecteurs qui trouveraient que ce dont je fais mention ne mérite pas d'être remarqué.

Mes passions sont ardentes; cependant, il faut savoir m'observer pour s'en apercevoir, car ma volonté exerce un puissant contrôle sur elles; mais on peut s'en rendre compte, si l'on fait attention, quand je deviens soudainement en proie à une émotion vive, à l'expression bouleversée, que peint sur ma figure, le tourbillon rapide de sentiments, qui

se passe en moi, avant que le mécanisme de ma raison se soit équilibré, et ait pu appliquer un frein qui maîtrise aussitôt le vent de mes passions, et ne laisse plus voir mes sentiments tels qu'ils sont; ce qui fait que j'agis ordinairement, avec beaucoup de sang-froid.

J'ai une détermination précise dans mes actions; mais la latitude que je donne, en dedans des limites que je trace, fait souvent penser le contraire et j'ai perdu quelques amis qui avaient trouvé en moi, de la bonté, qu'ils ont prise pour une faible-

indulgence; mais ils m'ont
cru un autre homme ou
ont pensé mes sentiments
changés, envers eux, quand
ils ont voulu mettre ma
détermination à l'épreuve.

J'ai un sentiment
instinctif de sympathie
pour la France, de pré-
férence à toutes les autres
nations étrangères, et un
certain degré de désaffec-
tion pour l'Angleterre, que
je puis mieux observer
moi-même, que tout
autre, par les sentiments
involontaires que j'éprouve
en apprenant les succès
ou les revers de l'une ou
l'autre de ces deux nati-
ons. J'ai lu, avec une

émotion profonde de sympathie pour les Soudanais, la description de leur défaite à Fort Baker, El Teb et Tamai, et j'en ai conservé les articles du journal, que j'ai collés dans un album. L'impression de la victoire des anglais me fit l'effet de l'avantage que prend un homme sur un enfant qu'il bat, et ce n'est que la raison qui me fait trouver l'Angleterre grande. Je me souviens qu'une dame anglaise de ma connaissance, en lisant le rapport de la bataille de Tamai, agitait son bras et pavillonnait son mouchoir dans sa

main, en signe de gloire, depuis ce temps, elle me laissa d'elle, l'impression d'un cœur cruel. Dernièrement, à l'époque où l'on commençait à parler de l'évacuation du Soudan, par les troupes anglaises, un écossais me parlait de la force militaire de l'Angleterre dans le Soudan comme plus que suffisante pour se rendre maîtresse de ce pays en peu de temps. Je suppose, lui dis-je, que c'est seulement pour leur donner "<u>fair play</u>" que vous leur laissez tuer quelques uns de vos soldats de temps à autre et que c'est pour

la même raison que vous
avez permis de faire
les funérailles des 10.000
égyptiens de Hicks Pacha
(ce n'étaient pas des soldats
anglais, ceux-là, dit-il; de
plus, quelle sagesse y au-
rait-il à sacrifier de l'ar-
gent et du sang, inutile-
ment, tandis qu'en atten-
dant quelque temps, les
Soudanais se trouveront
sans récolte et assiégés par
la famine; alors, il fau-
dra bien qu'ils se ren-
dent, car comment vou-
lez-vous qu'ils nourrissent
leurs soldats pour faire
la guerre, sans moisson,
sans argent pour en a-
cheter, sans moyens de

communications? Eh bien, lui dis-je, ils mangeront des anglais en attendant la moisson prochaine, ils n'auront pas de peine à en trouver, s'il y en a autant que vous dites.

D'un autre côté, j'observe avec intérêt les mouvements de la France et éprouve un sentiment secret de satisfaction en apprenant ses succès, tandis que je déplore ses revers.

Je ressens beaucoup de sympathie pour l'Irlande et mes sentiments sont bien plus favorables envers les écossais qu'en

vers les anglais.

Mes affections sont fortes et durables, en raison de la persévérance de mon caractère. A Londres, je n'ai fait que deux grands amis un avocat et un dentiste que j'ai toujours conservés. Le premier, nommé E G , est descendant écossais, et plus agé que moi. C'est un homme d'expérience étendue, à vues libérales, qui sait se mettre à la place de ceux qu'il entreprend de juger, et respecter l'opinion des autres, lors même qu'elle diffère absolument de la sienne. Il a une haute opinion de la puissance

de l'Angleterre, ce que je suis loin de désapprouver, mais il donne crédit aux autres nations pour leur progrès. Il me demande souvent, mon opinion sur des questions de loi, parce qu'il aime à connaître, dit-il, une opinion droite, exempte des préjugés et de la routine de la profession.

L'autre, appelé J

H , est d'origine irlandaise et un peu plus jeune que moi. Il a un caractère ambitieux, des aspirations élevées; il est très habile dans sa profession et se donne beaucoup de peine pour élever sa posi

tion. Il possède un esprit d'observation et une intelligence peu communes. Il a un sentiment de partialité et d'admiration pour l'Angleterre, et de rivalité, commune à tous les Anglais avec la France, au sujet duquel je sens souvent la nécessité de ménager sa susceptibilité, pour éviter les désagréments entre nous, quand nos sentiments viennent en collision sur ce point; mais il a une haute opinion des États Unis et des Américains.

Je n'ai jamais eu aucun mot désagréable avec aucun de ces deux amis

Je dois aussi faire mention de quelques familles honorables que je visite, quelquefois, et que j'ai en haute estime, mais ces gens ont une occupation qui les tient engagés tout le jour et éloignés de leur demeure, ce qui n'est pas favorable au développement d'une intimité aussi étroite que celle qui me lie aux deux amis dont j'ai parlé plus haut.

Je suis d'une nature très confiante envers ceux que j'aime, et je me prend souvent, à avoir été trop crédule, sans, cependant me corriger de mon in-

clination; mais je me fie plus que je ne me confie, c'est-à-dire, j'ai plus de confiance dans la fidélité de ceux qui me manifestent de l'affection que je ne suis disposé à leur confier mes secrets. La confiance dans les autres naît le plus souvent de deux causes, 1°, de la bonne opinion que l'on a de ceux en qui nous avons confiance, ce qui fait que nous les croyons incapables d'infidélité, 2° de l'orgueil, ou la haute opinion que nous avons de nous-mêmes, qui nous fait croire à l'intérêt que les autres ont à nous être

fidèles; il me semble que ni l'un ni l'autre n'ont la plus grande part à la source de ma confiance; mais ma confiance vient d'un besoin, en moi, qui me semble tenir de la nature de l'espérance.

Je termine en faisant quelques observations sur l'impression que me fait, la pensée de ma mère. Chaque fois que je pense à elle, sérieusement ou que je la vois, il me semble que je ne suis plus homme et que je redeviens enfant, comme au temps où elle me prodiguait ses soins; il me semble la voir s'inquiéter

de ce que je ne mangeais
pas de viande, mais seu-
lement du laitage et des
comestibles végétaux qui
convenaient mieux à mes
goûts, ou venir me couvrir
pour la nuit avant de
se coucher, ou bien s'api-
toyer sur ce qui pouvait
nous manquer, ou encore
nous accabler de ses ten-
dres caresses, et j'en res-
sens les sentiments que
j'éprouvais alors; je me
trouve comme transform[é]
En 1882-3, elle fut malade
pendant plusieurs mois
et je lui écrivis de venir
demeurer avec moi pen-
dant quelque temps, dans
le but de la soigner, mais

elle refusa parcequ'elle ne voulait pas m'occasionner tant de dépenses, comme si sa vie ne valait pas le ferblanc que cela m'aurait coûté, et que j'aurais pu le regretter. En même temps, elle m'écrivit qu'elle était mieux, mais je crus que c'était pour m'empêcher de m'occuper d'elle qu'elle m'avait dit cela, ce qui m'y fit encore plus réfléchir et je m'en attristais profondément. Tout en pensant à elle, je sortis pour aller prendre mon dîner à un restaurant, où j'allais souvent à ce temps-là. J'entrai dans

un appartement en arrière, où les gens de la maison se tenaient quelquefois, et où il entrait plus rarement des étrangers, et je me mis à table.

Une petite fille de 4 ou 5 ans, à qui j'avais l'habitude de faire des caresses, y jouait avec sa mère, et ce spectacle me rappela plus vivement les bontés de ma mère et la peine que me causait son état de maladie. Je sentis s'opérer en moi une émotion si vive que des larmes jaillirent de mes yeux sans que je pusse les retenir, ce qui ne m'était pas arrivé

depuis mon enfance. A
ce moment, la petite fille vint
s'asseoir sur mes genoux
comme je l'avais accou-
tumée à faire, et elle me
regarda avec surprise,
me demandant ce que
j'avais. Pourquoi me
demandes-tu cela, lui
dis-je ? Parce que vous
pleurez, me répondit
elle, avec un air de sym-
pathie. Eh! bien, lui dis
je, ma mère a été bien
malade et cela me fait
de la peine, car elle n'est
pas encore bien. Ah! ma-
man, dit-elle, le docteur
pleure pour sa mère.
Vous devriez avoir honte,
me dit-elle, en me

montrant de son petit doigt. Ah! c'est mal, pour une petite fille, lui dit sa mère, de faire honte à un monsieur. Eh! bien dit l'enfant, il m'a fait honte, l'autre jour, quand j'ai pleuré pour ma poupée, c'est bon pour lui. Je ne puis m'empêcher de sourire à cela. Il me semblait avoir l'air d'une femme hystérique.

Je repartis absorbé de ma pensée et, chemin faisant, j'ecrivis la note suivante:

O love! how weak thou makest strong men and how strong thou makest weak women".

dont voici l'interprétation
plutôt que la traduction
exacte :

"O amour ! que tu rends
"faible les hommes forts
"et que de puissance
"ne donnes-tu pas à une
"femme faible !"

Note au lecteur

En écrivant cet essai je n'ai pas entrepris de décrire un homme parfait, mais j'ai tâché de donner un aperçu de ma vie et je me suis proposé de rapporter les faits tels qu'ils sont, plutôt que de faire des réflexions sur mes actions, dans le but de les justifier. Si j'ai mentionné le certificat que j'ai eu du Dr H , ce n'est pas que je m'en fasse une gloire, car, que je donne les raisons que je voudrai, je ne puis pas nier le fait que j'ai manqué d'honnêteté en l'employant; j'ai parlé de mon aventure

en arrivant à Troy; c'est
une humiliation qui m'a
toujours couté de dire et
je n'en ai jamais parlé;
mais je pense que c'est
plutôt de crainte que quelque
malveillant n'en prit
parti contre moi, en y
prêtant une mauvaise
et fausse interprétation.
Il y a encore plusieurs
incidents que j'aurais
préféré taire que de di-
vulguer ici, mais j'ai
pris le fil de ma vie
dans l'ordre que les faits
ont eu lieu et j'ai senti
un besoin irrésistible de
dire la vérité partout
où j'ai passé et j'en
ressens de la satisfaction.

La hâte avec laquelle j'ai terminé cet ouvrage ne me laisse pas espérer qu'il ne puisse y avoir beaucoup de fautes; mais on y trouvera, peut-être plus de fautes d'attention que de transgressions graves des règles de la grammaire. L'habitude que j'ai d'écrire et de parler plusieurs langues, et particulièrement l'anglais et le français, me fait, sinon confondre, du moins écrire certains mots dont l'orthographe se ressemble, sans être la même dans les deux langues, souvent indifféremment d'une ma

nière ou de l'autre, sans bien réaliser dans quelle langue j'écris, quand mon sujet absorbe beaucoup ma pensée. Par exemple dans la liste suivante, on verra combien il est facile, à quelqu'un qui connaît les deux langues d'écrire l'orthographe de l'une pour celle de l'autre.

"Anglais"	"Français"
Enemy	Ennemi
Dinner	Dîner
Envelope	Enveloppe
Address	Adresse
Solicitation	Sollicitation
Marriage	Mariage
Defence	Défense
Offence	Offense

"Anglais"	"Français"
Dance	Danse
License	Licence
Example	Exemple
Ambuscade	Embuscade
Subsistence	Subsistance
Damage	Dommage
Medicine	Médecine
Unacceptable	Inacceptable
Pronunciation	Prononciation
Fanaticism	Fanatisme
Literature	Littérature

et une infinité d'autres. On s'apercevra, aussi peut-être, qu'il y a plusieurs accents d'omis ou mal placés, et je remarque moi-même, souvent, qu'en écrivant à la hâte, je mets un accent sur a

verbe, où il n'en faut pas
et je l'omets, dans un au-
tre endroit, sur à prépo-
sition, qui en exige un.
Il en est ainsi de plu-
sieurs mots semblables. Je
remarque, aussi, que la
conjonction "et" se trouve
trop souvent répétée dans
plusieurs phrases de
mon essai mais le temps ne
m'a pas permis d'y
remédier maintenant.
On trouvera probable-
ment plusieurs angli-
cismes dans mon style
ce qui s'expliquera fa-
cilement. Mon style peut
avoir encore bien d'au-
tres défauts. Quant à la
ponctuation, ce n'est que

le temps qui a pu me manquer pour l'y bien mettre et j'ose croire que je pourrais faire disparaître un bon nombre des fautes que je viens de mentionner si j'avais le temps convenable de reviser mon essai, mais je compte sur l'indulgence du lecteur qui sait d'avance l'empressement que j'ai mis à finir mon ouvrage et que c'est le premier volume que j'entreprends de faire en français. L'écriture manque d'élégance par sa grosseur et le peu de variation dans les différents traits des lettres; c'est pour

en faciliter la reproduction hectographique que je me propose d'en faire que j'ai adopté cette manière d'écrire.

Fin

565

Remarque. Un philosoph[e]
français, qui avait manifes[té]
le désir de lire les conseils que
j'avais donnés à mon ami
pour reconquérir sa maîtres-
se, et à qui j'envoyai le folio
qui commence à la page 4..
me fit la critique gramma-
ticale suivante de cette par[tie]
(1) Pages 429 – "Je ne sais pas ce q[ue]
je dans des circonstances ana-
logues à celles de la dame". J'au-
rais dit : "dans les circonstan-
ces mentionnées par cette
dame" ou bien "dans les cir-
constances où se trouvait cette
dame", une circonstance
m'apparaissant pas pour
être une possession, mais un
état.

(2) 431 Obéir (verbe neutre

(3) 434. J'aurais mi, "de faire couler vos larmes", ce qui me semble plus élégant que "de [tir]er vos larmes"

(4) 434. J'aurais mis, "de vous soustraire ou enlever sa confiance, ou frustrer de sa confiance. Filouter" est un peu trivial.

(5) 437. "Marier" (en français) peut être régi de la préposition à ou avec : Il s'est marié avec Melle X..."; "le rouge se marie au blanc (1er sens, accoupler, unir; 2ième " , assortir, allier).

"Épouser" ne réclame pas ces prépositions. J'aurais mis alors: "je l'épouserais aujourd'hui même, si elle le voulait; je me marierais avec elle etc."

(6) 437. Non "aperceverez" mais "percevrez

(7) 438. "Air à cela" et "air de cela"
"Air à cela", paraît disposé à, (mais
momentanément — marque simplement une inclination à);
"de cela", paraît disposé au moment même. "Si elle a l'air
d'y prendre".
(8) 438. "comme cela est probable"
non, "comme il est probable"
(c'est simplement une nuance ...)
(9) 438. "hasardez vous", non "hazardez
(10) 439. "Reposséder" me semble
plus élégant que "ravoir" et
a un sens plus large. La possession d'un objet est non seulement la propriété seule de l'objet, mais implique dans l'idée
l'utilité ou le plaisir de cette
possession; et, en parlant d'une
femme, "posséder" marque, non
seulement un bien personnel

mais l'abandon complet de la femme. En France, quand les hommes disent: "je possède cette femme", cela indique que la femme en question est leur amie leur femme, leur maîtresse, mais elle est à eux complètement et il n'y a pas de mot plus fort que celui-là et que les Epicuriens comprennent mieux.

(11) 440. Ne diriez-vous pas mieux "s'est consolé" au lieu de "s'est contenté" (à propos du renard de La Fontaine).

(12) 441. J'aurais mis: "bien que cela ne vous rende pas celui que vous avez perdu". Je sais que "retourner" a quelquefois le sens de "rendre", dans le sens de "réparer une perte" et n'a le

sens vague de "rendre" qu'autan
qu'il indique le renvoi d'une
chose prêtée.

(13) 443. "Il n'y a guère de femm
qui en souffre, que vous ne puis
siez guérir" — J'aurais mis: "Il n'y
a guère de femme, en souffrant
que vous ne puissiez guérir" — 1°
"qui en souffre" a besoin d'être com
plété par une explication pour n
pas avoir un autre sens et n'ex
prime pas l'état comme ce par
ticipe présent qui, ici, est plus
adjectif verbal; 2° j'évite le rap
prochement de qui, que.

(14) 443. "Si vous considérez"
non, "considérerez".

(15) "User d'autres moyens av
discernement (modération)" et m
raison (sagesse) ou causes, car i
y a équivoque, et je n'emploierai

as le mot "raison" (sagesse) (ju-
gement) dans une affaire qui y
est tout opposée.

(16) 444. "ni à étouffer", au lieu de
"ni d'étouffer". Je sais que je
commets un hiatus, mais c'est
plus correct si c'est moins har-
monieux.

(17) 444. "qu'il ne se brûle pas
la langue", et non "ne s'en brûle
pas la langue". "En" est inutile
ici puisque vous n'avez pas
déterminé avant ce qu'il pour-
rait se brûler et que vous le
...ttes après. De même pour
"n'empoisonne pas" et non
"n'en empoisonne pas".

(18) 446. "discussion", non "discut...

Je remerciai mon ami
de la peine qu'il avait prise

pour me faire voir mes erreu[rs]
et je lui envoyai la réplique suiv[ante]
(1) Pages 429. Si vous sous-entende[z]
les mots "eussé-je été placé" da[ns]
des circonstances &c, vous com-
prendrez mieux le sens et
vous verrez que la phrase
marque bien un état et no[n]
une possession, comme vou[s]
le suggérez. Ensuite je ne
pourrais pas me mettre da[ns]
les conditions "où se trouvai[t]
la dame, ou bien "mention[née]
par la dame: Je suis hom-
me, elle est femme; je n'au-
rais pu être que dans des
circonstances analogues, non
semblables, et je veux parle[r]
de ce que j'aurais fait moi-
même, non pas de ce que
j'aurais fait si j'avais été un

autre personne.

(2) 431. Vous avez raison pour le verbe "obéir". J'ai fait un anglicisme; en anglais, "on obéit son maître, ses parents"; en français, on leur obéit. En d'autres mots, le verbe "obéir" est actif en anglais.

(3) 434. L'expression "faire couler vos larmes" est peut-être plus élégante mais n'indique pas la puissance que j'attribue à la continuation de mes observations sur ses sentiments. "faire couler" n'a pas l'énergie nécessaire pour exprimer l'idée.

(4) 434. J'ai choisi ce mot "filouter" pour exprimer la bassesse d'un homme qui se prévaudrait d'une telle occasion pour s'attirer les bonnes grâces de

cette jeune fille comme quel-
qu'un qui s'empare de ce qui
ne lui appartient pas au mo-
ment où le possesseur n'est
en état de se protéger contre la
mais le mot "frustrer serait b-
bien, non pas "enlever" ni "sou-
traire". Le mot "filouter" est
plus expressif de la condition
de déception où se trouve une
personne à qui on a ravi une
telle confiance

(5) 437. En effet, il faudrait
"épouser" au lieu de "marier"
En anglais, un homme ma-
une femme quand il en fa-
son épouse; mais en franç-
c'est quand il la donne e-
mariage. C'est encore un an-
glicisme que j'ai fait ici.

(6) 437. "Apercevrez" est une fa-

(7) 438. Vous avez l'air d'avoir raison, mais il y a matière à discuter. Si j'avais dit: "Si elle a l'air à vouloir y prendre intérêt", j'aurais probablement rempli les conditions que vous mentionnez. En somme, je pense que "de" est préférable.

(8) 438. La nuance disparait si vous joignez "qu'elle fera". Si j'avais omis "qu'elle fera", votre expression serait mieux, mais ici, non. Tournez la phrase ainsi: Il est probable qu'elle fera comme c-à-d "comme cela est probable".

(9) 438. "Hazardez" est encore une faute. En anglais, on écrit "hazard" avec un z; de là, la faute.

(10) 439. Oui, mais ce n'est pas ce qu'il espère en ce moment; il serait content seule-

ment de la ravoir, pour le présent, en espérant de la reposséder plus tard; ainsi, mon expression, tout en ayant un sens moins large, veut dire plus en montrant le peu dont il serait satisfait. Si j'avais mis "revoir" j'aurais exprimé en lui un désespoir encore plus grand.

(11) 440. Non, "contenter" est bien mieux. On contente les enfants avec peu de chose, mais il faut que ce soit quelque chose, un jouet ou bien une promesse, un argument si faux qu'il soit, ou quoi que ce soit qui en impose. On se console d'une chose que l'on perd, en se résignant à notre perte, sans se faire d'illusion.

(12). 441. Oui, je pense le mot "rende" mieux que "retourne".

(13) 443. "qui en souffre" est mieux que "en souffrant" en autant que la ponctuation fait disparaître tout autre sens que celui que je veux exprimer; "qui en souffre" est précédé et suivi d'une virgule et ne peut pas se rapporter à "il n'y a guère" si on le lit correctement; mais "en souffrant" peut avoir un autre sens, si l'on prend "en" pour préposition, dans la signification de "pendant qu'elle souffre". Cependant la phrase pourrait être mieux tournée, comme par exemple "car on peut souvent guérir une femme qui en souffre, en lui administrant une forte dose

(Note) 443. Je remarque ici que j'ai passé le mot "assez" dans

ce qui suit : "si vous en ave[z]
assez à lui prodiguer".

(14) 443. "Considérez" est écrit
correctement dans mes no[tes]
et non pas "considérerez" com-
me vous le dites. J'ai, devan[t]
moi, l'original d'où l'im[pres-]
sion que je vous ai envoyée [a]
été prise ; les lettres doivent
être les mêmes dans les deu[x].

(15) 443. "avec raison" n['est]
pas bien, "judicieusement"
[v]aut mieux ; mais c'est une
[er]reur d'objecter au mot rai[son]
(sagesse) pour la raison q[ue]
vous donnez seulement, c['est]
une affaire qui n'y est pas
opposée que celle ci. Le mot
[jud]icieusement suppose de la
[sag]esse, que l'discernement (m[...]
[...]ation) " que vous suggére[z]

d'ailleurs, c'est plus avec sagesse (judicieusement) qu'avec modération, qu'il convient d'employer des remèdes dans aucun cas.

(16) 444. "certainement c'est la préposition '<u>à</u>' qu'il faut: "ne consiste pas <u>à</u> faire rire... ni <u>à</u> étouffer" bien qu'il y ait deux hiatus.

(17). 444. "En" n'est pas inutile, car je veux dire: "pourvu qu'il ne s'empoisonne pas ou ne se brûle pas la langue en manquant de sagesse dans l'application des remèdes convenables (au mal de dents) que ma philosophie lui permet d'appliquer. Sans exprimer "en", la phrase n'indiquerait pas qu'il pourrait s'empoisonner en employant ces remèdes

sans discrétion et laisserait
penser qu'il pourrait s'em-
poisonner d'une autre ma-
re, poussé par le désespoir
autrement, mais je veux dire
qu'il fait bien d'en faire usa-
pourvu qu'il les emploie ju-
dicieusement pour se faire
du bien et qu'il ne s'empoi-
sonne pas avec. De plus
ce qui a besoin d'être détermi-
né n'est pas ce qu'il pourra
se brûler, mais bien ce qui
peut brûler ou empoisonner
et, en réalité, j'ai déterminé la
nature caustique et vénéneuse
en disant "les remèdes conve-
nables", en autant que les re-
mèdes convenables au mal de
dents sont des caustiques ou
des poisons narcotiques. Le

[...]ment le pronom "en" contient-il la préposition régie par les verbes "brûler et empoisonner.

(18) 446. C'est une faute grossière que d'écrire "discution" pour "discussion".

P. Z. H.

Obs. Il est de ces fautes d'attention que nous faisons tous, quand le temps nous manque pour peser tous les points de notre sujet. En lisant mon essai, j'y trouve moi-même des fautes; par exemple, à la page 31[...] trouve le mot anglais "accomplice" pour le français "complice" à la page 288, je trouve les mots "[...]ns que j'en sus rien"; il faudrait "susse" à l'imparfait du subjonctif, &c, &c.

2

OSLER
ROBE
WZ
100
H346
1900 87
3102402